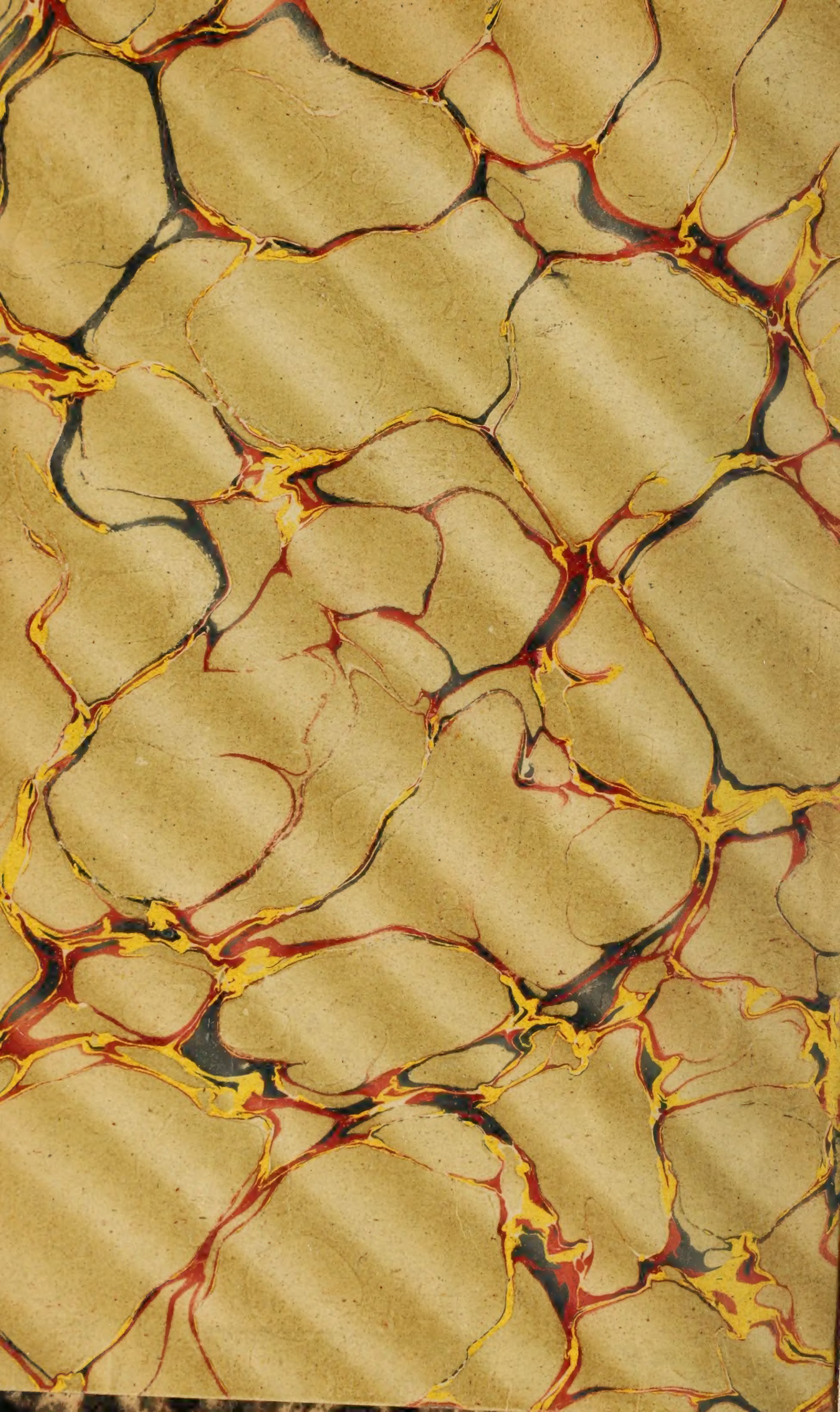
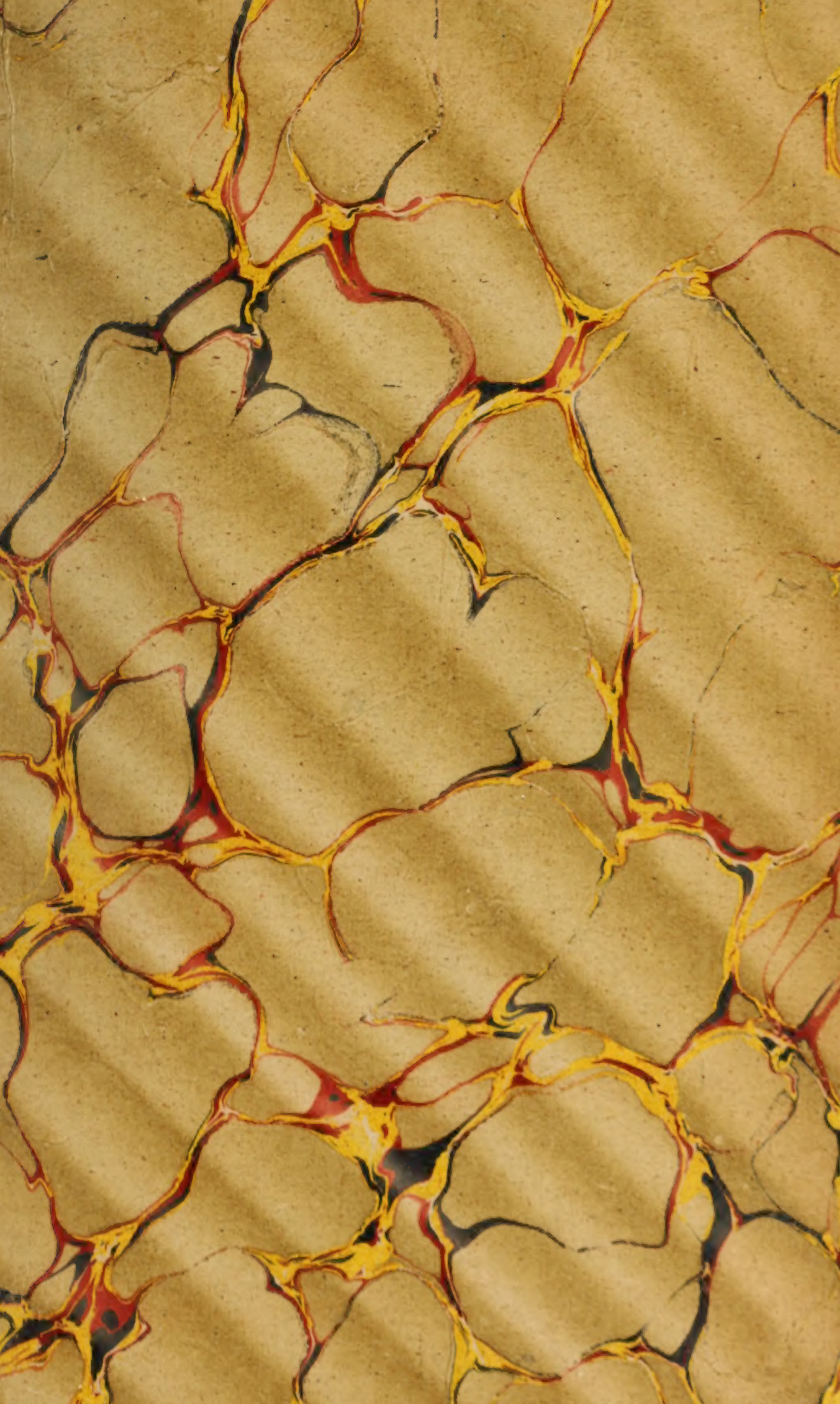

3 1761 08095400 1





NOTRE
PETIT GOURBI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Cité de mort, roman. Fasquelle, éditeur.
L'Homme de peine, roman, prix national de littérature. Fasquelle, éditeur.
Comment on devient colon. Fasquelle, éditeur.
« **L'Océan** », roman. Fasquelle, éditeur.
Le Roman de la Riviera. Fasquelle, éditeur.
Les Forces de la vie, roman. Fayard, éditeur.
Le Choc des races, roman tunisien. Fayard, éditeur.
Les Musulmanes, roman. Monde illustré, éditeur.
Le Voueur, roman. Hachette, éditeur.
Les Deux Châtelaines, roman. B. Grasset, éditeur.
La Bretagne vivante. Honoré Champion, éditeur.

CHARLES GÉNIAUX

NOTRE PETIT GOURBI



PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
PARIS

A

MONSIEUR ET MADAME

AMÉDÉE GÉNIAUX

qui connaissent le pays de ce

Petit Gourbi

En affectueux hommage.

I

LA LETTRE DE TUNISIE

Que de conférences, que de cours, mon Dieu ! j'en suis harassée. Causeries sur l'esprit gaulois, l'esprit militaire, l'esprit provincial, l'esprit aristocratique et l'esprit des sots. J'allais oublier une leçon où le professeur, modeste, commença par ces mots : « Mesdames, cette causerie sur les tendances spiritualistes de la nouvelle littérature ne doit pas être forcément spirituelle. » On lui fit aussitôt un succès. Ah ! s'il s'en était tenu à ce début, quel triomphe ! Tous ces causeurs m'excèdent. Mais allez donc calmer l'enthousiasme de maman. Certes, maman est restée beaucoup plus jeune, plus crédule que sa fille de vingt ans.

— Gillette, s'écrie-t-elle parfois, tes ré-

flexions désabusées de vieille dame m'effraient !

— Et vous, chère mère, vous me ravissez par votre entrain de jeune demoiselle.

— Gillette moqueuse ! proteste maman en petite voix de tête.

Aussitôt, je réplique de mon ton le plus creux :

— Madame Laverne !

Nous éclatons de rire en nous regardant. Nous sommes comme les augures.

Elle est vraiment svelte et souple, ma petite maman, et si pétulante que je la tiens tout à la fois pour ma mère et mon amie. Et, dame ! l'on traite parfois un peu cavalièrement ses amies. Mais, ensuite, quels repentirs, quelles amendes honorables !

De son côté, mère paraît toute disposée à croire que les jeunes filles modernes sont les aînées de leurs mamans, leurs mentors, leurs régents. Elle me tient pour un puits de science, parce que j'ai passé mon baccalauréat, parce que je suis des cours à la Sorbonne, parce que je pérore d'un tas de livres philosophiques et

esthétiques grignotés entre un thé et un tour de boston, une représentation de gala et un bal poudré. Papa lui-même, un ingénieur, c'est-à-dire un monsieur grave qui ne s'en laisse pas imposer par le verbiage, lorsqu'il considère sa grande Gillette à la sombre chevelure sur un front de Minerve — cette description lui appartient — n'est pas éloigné de la croire omnisciente et il l'écoute avec déférence. Eh bien ! oui, je crois que je dois en imposer quand j'en prends la peine. Mes yeux d'un noir doré apparaissent profonds et énigmatiques lorsque je donne un certain vague à mon regard en laissant tomber à moitié mes paupières. Mon profil à la grecque — oh ! je dis cela sans vanité, car je le tiens de maman — sait refléter à l'occasion une sombre énergie. Pour cela, je n'ai qu'à froncer mes sourcils, à serrer mes lèvres et à plisser ma bouche d'une certaine façon : aussitôt j'intimide mes contradicteurs; j'en ai fait cent fois l'expérience. L'avouerai-je ! ces avantages ne me consolent guère des soirées ou des matinées, des réceptions modestes ou pompeuses, des

cotillons fleuris, des dîners costumés ou des mariages de mes amies. Maman m'entraîne avec une fébrilité qui touche presque au désespoir. Il semblerait que ma pauvre petite mère tienne à jouir des dernières années de sa beauté. Quelquefois, au retour d'un bal, elle se jette à mon cou et pleure :

— Gillette ! ma chère mignonne, je vais avoir quarante ans.

Je sanglote à l'unisson. Je comprends sa douleur, car il me semble que j'aperçois moi-même, loin encore à l'horizon, le spectre ridé de ma future vieillesse. Et j'ai peur, très peur, et mes larmes coulent autant sur mon destin que sur celui de maman.

Au sortir de ces scènes, je dors mal, je réfléchis, je philosophe et j'en arrive à juger mon existence avec l'austérité d'une abbesse de Port-Royal.

Aussi, lorsqu'il s'est agi, cette semaine, de subir sept conférences en sept jours, j'ai été prise d'une véritable colère et je me suis écriée :

— J'envie les sauvages. Je voudrais vivre au désert.

J'ai ponctué cette déclaration en frappant du pied le plancher et j'ai fait claquer mes souliers vernis. Tant mieux ! je ne pourrais plus sortir. Maman, prête au départ et jolie à ravir, était habillée d'une exquise toilette en charmeuse œillet rose et coiffée d'un toquet de velours vieux bleu. Elle fut désolée.

— Ainsi, me dit-elle avec une moue navrée, tu refuses d'entendre *l'Ame picturale?* Ce sujet ne t'intrigue pas?

Je crois bien que, si je ne m'étais pas contenue, j'aurais sacré, eh oui ! juré ! Je me suis contentée de bredouiller :

— Grand Dieu ! qu'avez-vous besoin de connaître l'âme en peinture après avoir absorbé tant d'esprits divers, petite maman ?... Ah ! je le sais bien ! L'assemblée perdra beaucoup à votre absence et les reporters mondains ne pourront pas écrire : « Remarqué dans l'assistance l'élégante Mme Laverne, adorable en toilette drapée. » Etc., etc.

Brusquement maman se débarrasse de son toquet, lance ce bijou de coiffure sur le canapé et déclare :

— Puisque tu me crois aussi... Enfin, je me comprends... Je reste, entends-tu, je ne bougerai plus.

Au lieu de m'attendrir, je frappe des mains et je crie : « Bravo. » Mais, lorsque je veux l'embrasser, elle me toise avec une dignité épouvantable. Je n'insiste plus, je lui tire ma révérence.

Nous nous trouvons dans notre petit salon gris perle en Louis XVI style du vingtième siècle, c'est-à-dire perfectionné par un ébéniste contemporain. Je m'assieds d'un côté du guéridon. Maman prend sa corbeille à ouvrage et son nécessaire Empire : ciseaux et dé d'or dans une gaine d'ivoire fin. Encore nerveuse, elle taille, brode et coud je ne sais quoi, destiné à une vente de charité. Je trouve à portée de ma main *l'Économiste*, le journal de père, et je le parcours. Assurer que je m'amuse et que la législation commerciale et le régime industriel me passionnent serait exagérer. Après un quart d'heure, je guigne maman et je murmure, d'une voix suave :

— Vous fabriquez un bien joli objet ! Si je

ne me trompe, c'est un bonnet?... Non! Une bourse?... Non!... Une aumônière?... Non!... Un sachet à parfum, peut-être?... Un vide-poche?...

A chaque proposition, petite mère hausse les épaules. Elle finit par me répondre sèchement :

— Est-ce que je sais! Quand ce sera fini, on verra son emploi.

Je ris aux anges et je m'écrie :

— L'acheteuse de votre comptoir sera bien embarrassée. Lui faudra-t-il coiffer son petit enfant ou offrir son emplette comme classeur à son mari?

— Tant pis! Elle se débrouillera. Je travaille pour les pauvres, voilà tout!

La glace est rompue et maman reprend sa jolie figure. Je me lève et je me permets d'arranger une boucle sur la tempe de maman. J'aime l'ordre.

A ce moment, Nola, notre femme de chambre, une Bretonne en costume de Quimperlé — elle ressemble à une cerise glacée servie sur sa collerette de papier frisé — vient

nous apporter le courrier. Une seule lettre sur le plateau.

« A Mademoiselle Gillette Laverne. »

Quel drôle de timbre-poste ! Rouge et en longueur, il représente une charrue tenue par un Arabe. Un peu en arrière, un monsieur botté et casqué accompagne le Bédouin. A gauche, un coq gaulois chante d'ébahissement à la vue d'une mosquée aperçue au loin. Dans le ciel, le mot : Tunisie.

— Qu'est-ce qui peut bien m'écrire d'Afrique, maman ? Je ne me connais aucune amitié, aucune parenté dans la Régence de Son Altesse Nacer Bey.

— Oh ! Gillette, tu n'as pas la mémoire du cœur. Tu me désoles ! Ton oncle André, voyons !

— C'est juste, l'oncle de Vierles. Je suis bien excusable ! Quel voyageur que votre frère ! Il bondit de Paris en Afrique, saute à Constantinople, se laisse glisser jusqu'en Suisse, d'où il dégringole comme une avalanche à Trouville ou à Nice.

— Comme tu parles respectueusement de

mon frère! Il s'agirait des évolutions d'une boule sur un billard que tu n'en discuterais pas avec plus de sans-gêne.

— N'empêche que j'aime l'oncle André beaucoup mieux que si je le vénérais en paroles. Que peut-il m'écrire?

« MA CHÈRE PETITE GILLETTE,

« Te plairait-il de devenir pour quelque mois la sultane de mon vieux palais turc de Bab-el-Kadra ? Prends en pitié ton vieil oncle. Il a besoin de ta jeunesse, de ta gaieté, de ton entrain pour rendre la vie à la mélancolique campagne tunisienne de mon entourage. Sultane de mon Alhambra, tu en feras les honneurs aux colons, aux officiers, aux musulmans, aux Grecs, aux Maltais et à un tas de gens bizarres de cette Régence. Dévoue-toi et réponds-moi par le retour du courrier ces simples mots : Mon vieux bonhomme d'oncle, venez me chercher. »

... Cette lettre imprévue m'interloque. Chose curieuse : un peu de rose colore les joues de

maman et elle fixe avec un intérêt extraordinaire son bonnet-bourse-aumônière-vide-poche. Parions qu'elle se doutait de cette invitation ! Son frère l'en avait déjà entretenue. Ce projet lui déplairait-il ? Moi, je ne sais qu'en penser. Une absence d'aussi longue durée m'épouvante. Il faut traverser la mer ! Et si je me déplaisais dans cette Afrique ! Et mes amies, mes relations, mes habitudes, mes cours, quelle privation ! Je plaque ma main sur *l'Économiste* et maman sursaute.

— Mon oncle est bien gentil. Mais comment pourrais-je te quitter ? Impossible !

Les jolis yeux noisette de petite mère s'illuminent de satisfaction. A ce moment, une grosse toux me prend. Ah ! je ne me doutais pas, à cette minute, de l'importance de cette quinte sur ma destinée. Ma vie tout entière changée pour un chat dans la gorge ! Quel thème à méditations !

Père entrait dans le salon avec la cadence mesurée d'un mathématicien. Il tourne vers moi sa longue figure fatiguée et douce, remet son lorgnon et m'observe.

— Depuis quelques mois, Gillette, je t'entends tousser beaucoup trop souvent. Il faut te guérir.

Papa me considère avec inquiétude. Au moindre rhume, il croit à une bronchite grave. Depuis la mort de mon pauvre frère René — petite toux, hélas! puis les poumons — il s'épouvante. Comme il aime sa grande fille ! Le voici qui vient me baiser les cheveux et il me tient serrée contre sa poitrine. Par-dessus ma tête, je l'entends dire à maman :

— Chaque hiver, je ne vis plus. Je redoute toujours une congestion, une pleurésie ! Est-ce que la santé de Gillette ne vous inquiète pas, Emma ?

— Quelle exagération ! réplique maman. Le docteur Reville n'est pas inquiet du tout, lui, et...

— Ah ! oui, parlons des médecins. De quels espoirs ils nous avaient leurrés. Souvenez-vous ?

Long silence. Les bûches s'écroulent dans la cheminée avec un bruit sourd. Les sons étouffés d'une sonate s'entendent à travers la

cour, mêlés au cri plaintif d'une marchande des quatre-saisons dans la rue.

Toujours le silence et les lèvres de père restent posées sur mes cheveux. Au loin la rumeur de Paris, si triste quand on l'écoute de sang-froid, au fond d'un appartement.

— Qu'est-ce que cette lettre, Gillette? Suis-je indiscret?

Mon père vient d'apercevoir l'enveloppe de M. de Vierles.

— Du tout, papa! L'oncle André m'écrit. Drôle d'idée, il me presse d'accepter l'hospitalité de son vieux palais arabe.

— Eh bien?

— Gillette refuse cette invitation, déclare vivement maman.

— Pourquoi?

— Parce que..., parce que... Songez un peu, l'éloignement... l'Afrique..., une séparation!

Le lorgnon de père tombe sur son gilet et il passe la main sur ses sourcils froncés. Et voici qu'un petit chatouillement à la gorge me taquine et, malgré mes efforts, je tousse encore.

Le menton haut, père me fixe, maintenant, et je sens une grande résolution dans son attitude :

— Emma, vous allez écrire à votre frère qu'il vienne chercher cette enfant. Il faut en finir avec ce rhume. Le docteur Reville recommandait un climat sec et chaud. La Tunisie fortifiera les bronches de Gillette.

Les petits ciseaux d'or de maman dévorent à coups pressés le tissu du bonnet-bourse-vide-poche. Elle acquiesce faiblement de la tête. Ah ! papa n'est pas un chef de famille pour rire. Lorsqu'il a prononcé, il faut obéir.

II

MON ONCLE LE SIDI

Je n'ai jamais compris pourquoi les sirènes des transatlantiques imitent l'affreux meuglement des bœufs à l'abattoir. Voici la troisième fois que *le Carthage* beugle, et je frissonne. Ce me semble un effroyable avertissement : les dangers de la mer, les abordages, les explosions se représentent vivement à ma pensée.

Lentement, notre grand vapeur noir et rouge glisse sur la Méditerranée. Autour de la rade, luisent les falaises crayeuses de l'Estaque et des Martigues. Nous dépassons d'arides promontoires incandescents. La ville de Phocée, en amphithéâtre, projette vers le firmament ses milliers de toitures aux

tuiles romaines. Bientôt, Marseille paraît un champ de coquelicots entre un ciel et une eau d'indigo. Nous sommes au large. Sur le pont, mon oncle André va et vient comme un monsieur pressé d'arriver à l'étape. Je le hèle au passage.

— Oh ! mon oncle, hâtez-vous, nous n'avançons point.

M. de Vierles s'arrête net, rejette le corps en arrière, ferme un œil et sa bouche remonte d'un seul côté avec une grimace diabolique :

— La coquine de nièce se moque déjà de son vieux tonton ! Voilà qui me présage de rudes assauts ! Oui, mademoiselle la Parisienne tient son provincial d'oncle pour une baderne.

— Oh ! mon oncle !

— ... tient son parent le colon pour un singe d'Afrique !

— Pouvez-vous dire !

— Oui, je dis, Gillette, parce que je te devine. Appelle-moi donc : sorcier, marabout !

— Je m'en garderai bien.

— Tu as tort, ma nièce, car il serait plus

brave de l'avouer à haute voix que de le penser.

— Vous savez que vous êtes le plus Parisien des gentilshommes provinciaux et le plus spirituel des Français d'Afrique, mon oncle.

Je fais cette déclaration avec feu. M. de Vierles baisse le nez et me lorgne en dessous avec une méfiance comique. Puis, il lance un pied en avant et reprend sa promenade.

Je puis me flatter de posséder un parent original, dans le frère de maman. Cinquante-cinq ans, d'assez haute taille, les épaules droites et le buste très cambré, M. de Vierles se pique d'être un élégant. Sa jaquette gris souris moule sa taille toujours juvénile. Des bottines recouvertes de guêtres à boutons d'argent, une casquette de yachtman à visière blanche, des gants d'un gris tendre, un mouchoir de pochette brodé, une canne à béquille d'or, complètent la silhouette excessivement distinguée de mon oncle. Et, pourtant, son col trop ouvert, sa régate antique, ses manchettes trop apparentes, une breloque indiscrète, d'autres petits riens dans son habil-

lement et son allure, prouvent aussitôt que mon oncle a vécu presque toute sa vie dans son domaine de la Sarthe et sur ses propriétés de la Régence. Cependant, il souhaite passionnément qu'on le prenne pour le plus ironique, le plus désabusé des boulevardiers. Plusieurs fois l'an, ce gentilhomme agriculteur vient passer deux à trois jours dans les petits théâtres, les Cercles, les music-halls, les boîtes de Montmartre, les restaurants à la mode afin — je vous le donne en mille — afin d'apprendre la dernière scie, le dernier mot d'argot, le dernier refrain à succès, la dernière extravagance de l'actualité. Puis, il repart et il « épate » les Manceaux et les Bédouins avec le retroussis de ses pantalons, la coupe à l'américaine de ses moustaches, la raie de ses cheveux ou certains tics de clubmann : saluts étranges dans lesquels il casse son cou ; poignées de main convulsives qui font danser sur la pointe le cher ami victime de cet assaut.

Ces petits travers ne m'empêchent pas d'aimer mon oncle. Je crois même qu'ils me le

rendent plus cher parce que ses préoccupations de dandysme témoignent, chez lui, d'un désir éperdu de ne pas s'enlizer, de rester jeune, avenant. Son modernisme de surface n'empêche pas M. de Vierles de garder les vertus d'un gentilhomme ancien régime. Il est Français dans le noble sens du mot, c'est-à-dire que la bravoure, la beauté et la générosité l'enchantent. Galant comme un petit-maître, sa politesse ravit les femmes. Donner une idée de la gamme nuancée de ses saluts ne serait possible qu'avec un crayon. Petit coup de menton : bonjour à un valet. Inclination mineure du bout du nez : femme de chambre. Un index rapide touchant le chapeau : homme du peuple. Le pouce et l'index sur le bord de la cape : employé. Le chapeau s'enlève d'un centimètre : boutiquier. Dix centimètres : petit bourgeois. Le chapeau tenu à la hauteur de la poitrine : bourgeois. Chapeau jusqu'au sol avec un sourire et taille courbée : une chère amie. Je ne parle pas des tons de la voix. Seul, un phonographe rendrait la diversité infinie des : « Bonjour, gar-

çon ! Bonjour, camarade ! Bonjour, vous ! Bonjour, monsieur ! Mes hommages, gracieuse madame. » Oui, le phonographe excellerait à restituer jusqu'au léger nasillement de mon oncle.

Beau ?

— M. de Vierles doit être beau, puisqu'il est votre frère, disait, un jour, une visiteuse à maman, qui répliqua :

— Hélas ! non, chère madame, le visage de M. de Vierles ressemble à un casse-noisette, à un très joli casse-noisette, si vous le voulez bien.

Je partage cet avis et je le trouve délicieux de finesse, ce casse-noisette. Il m'importe peu que le nez et le menton prévalent dans une tête courte et fine qui n'est jamais ennuyeuse à regarder. Allez donc en dire autant des Adonis monotones comme les ciels sans nuages, tandis que les sourires impertinents ou les intentions moqueuses traversent sans cesse la figure mobile de mon oncle !

... Le soir et la nuit se sont écoulés. Voici l'aube. Les pistons de la machinerie scandent

la marche du navire. C'est comme le réveille-matin du paquebot. Dans ma cabine un calendrier porte : 25 novembre, et, pourtant, quelle tiédeur ! Quelle lumière par le gros œil du hublot ! L'Afrique et l'Orient s'annoncent. Je grimpe l'escalier de cuivre et je retrouve vers la poupe, près du drapeau tricolore, M. de Vierles, le front levé vers la mâture. Je me crois obligée de l'imiter. Des goélands frappent des ailes les cordages et jettent leurs cris amers.

— Regarde, Gillette, ces oiseaux viennent de Carthage à notre rencontre, de Carthage, petite fille.

Soudain, les goélands prennent pour moi une signification émouvante : des goélands carthaginois, oh ! par exemple !

— Je voudrais voir les colombes de *Salammbô*, mon oncle.

Les yeux de M. de Vierles redescendent du firmament sur sa poétique nièce et il s'écrie :

— Il n'en existe plus ! Il n'en a peut-être jamais existé que dans Flaubert, ma pauvre enfant. Ah ! te voici en robe de ratine et chapeau de feutre blancs. Bravo !

— Ma foi ! mon oncle, c'est l'été pour moi. Quelle surprise ! La belle clarté ! La bonne chaleur.

— Alors, je suis heureux de vous avoir enlevée, petite mademoiselle. Mais vous n'êtes peut-être point ravie de quitter votre Paris et vous maudissez votre Touareg d'oncle...

Je protestai, le rouge au front ; je protestai d'autant plus vivement que je n'étais pas très sincère.

« Sans la volonté de père, pensais-je, je me trouverais, en ce moment, derrière les carreaux de l'avenue Henri-Martin, près du feu. »

Pendant mon explication, M. de Vierles se met à saluer — son salut Régence — et, de son chapeau tendu, il m'indique vers le sud, un cap qui s'avance avec majesté dans la mer. A gauche, des falaises rousses semées de cailloux blancs, semblerait-il. D'une voix pompeuse, l'oncle André m'annonce :

— Sidi-Bou-Saïd et Carthage, Gillette. Chaque fois que je reviens de France, je salue le grand souvenir de notre roi saint Louis. Il est mort là, achève mon parent.

Hurlement de la sirène. Notre transatlantique se trouve devant la Goulette. Les passagers : Provençaux sonores, Israélites prolixes, Musulmans discrets, Italiens vulgaires, Maltais pommadés, Grecs obséquieux et quelques touristes ébaubis se précipitent sur la lice du paquebot et ajustent des lorgnettes, des lunettes ou des longues-vues. Ceux qui ne possèdent aucun verre d'optique clignent d'un œil et grimacent pour aiguiser leur regard.

— Hé ! mon oncle, s'il nous arrivait, maintenant, le même tour qu'à Chateaubriand !

— Explique-toi. Je ne comprends pas, Gillette.

— Lorsque Chateaubriand se trouva devant la Goulette, une méchante tempête repoussa son voilier dans le golfe de Gabès. Pendant plusieurs semaines, le grand écrivain fut ballotté par une mer furieuse, sans pouvoir aborder au rivage.

— Saperlipopette ! mademoiselle l'érudite, voilà une fâcheuse aventure. Elle ne nous arrivera pas, car nous pataugeons déjà dans le canal vaseux. Voici Tunis la blanche.

— Où cela, cher oncle ?

— Devant toi.

— Je ne vois rien.

— Moi non plus. Mais c'est l'habitude de s'exclamer à cet endroit : « Voici la blanche Tunis. » Cette ville est cachée ; n'empêche, imite les écrivains, ils la décrivent du lac El Bahira. Premier mirage d'Orient, Gillette.

... Le train nous conduisit à Béja. Puis, une calèche, attelée de chevaux barbes à longues queues soyeuses, guidés par un Arabe en cafetan azuré, nous emporta brides abattues.

Soudain, dans une sorte d'oasis à la base de collines poudrées d'or, un palais peinturluré de chocolat, de café au lait et de vert persienne, m'apparut.

Une immense cour, un escalier de marbre blanc avec des lions à têtes de toutous, quelques Bédouins pain d'épice, des Bédouines cuivrées, un nègre vernissé, frappèrent ensuite mon attention. Parmi les salamalecs, les baise-mains, les claquements de fouet, M. de Vierles ordonnait, édictait, gesticulait, menaçait.

Je ne pouvais plus en douter, j'étais arrivée. Devant moi, s'empressait le personnel à la tunisienne : valet de pied, cocher, jardinier, groom, femme de chambre et jusqu'à la cuisinière, — une négressebitumineuse, ah ! combien, seigneur !

On m'entraîna dans ma chambre, une vraie salle de café-concert dorée, dorée, dorée du plafond aux lambris ; dorée, dorée, dorée sur les portes et jusqu'aux meubles. Une musulmane piétinait devant moi. Quand je donnais un ordre, elle courait et ses voiles bleus s'enflaient comme une voilure. Parfois elle s'arrêtait, dans l'attitude d'une *Victoire de Samothrace*. C'était ma camériste : Zakia.

Je suis étourdie, étonnée, satisfaite et inquiète. Quel brusque changement dans mon existence !

Lorsque, une heure après, mes pauvres robes, aussi rompues que moi par le voyage, gentiment suspendues, semblent se détendre et dormir, je descends dans le jardin, assez intriguée. J'entends sur vingt tons différents : « Sidi ! Aia Sidi ! O Sidi ! » Je sais déjà un

mot d'arabe : *Sidi* signifie *Seigneur*. Quel est le fastueux prince qu'on interpelle avec tant de respect?

Au milieu d'une allée de néfliers du Japon, mon oncle, un casque colonial sur la tête, en veston-dolman, culotte de cheval, bottes fines, cravache à la main, se dandine. Derrière lui, une douzaine de Bédouins s'inclinent, se prosternent, manifestent une joie craintive et le suivent pas à pas.

— Petite mademoiselle, s'écrie-t-il gaiement, je vous présente le Sidi de Bab-el-Kadra.

— Vous êtes ravissant, Sidi oncle. Je ne pensais plus du tout que vous étiez un colon, un pionnier de la France dans cette vieille Afrique. Vous m'enthousiasmez.

Mes éloges paraissent l'embarrasser. Il clôt une paupière, sa bouche remonte et sa cravache fouette une botte.

— Ne m'accable pas, Gillette. Colon, je le suis assez peu. Je jette, une fois le temps, l'œil du propriétaire sur mes terres, et quel coup d'œil! celui d'un borgne. Et puis, je chevau-

che, je chasse, je lis, je papote et je m'en reviens en France. Mais, parole d'honneur, je te montrerai des colons, des vrais colons. Quels gaillards ! Ils tiennent du centaure, du guerrier et du laboureur. Te plaît-il de connaître l'ingénieux auteur de la prospérité de Bab-el-Kadra ?

Sans me laisser le temps d'acquiescer à cette proposition, mon oncle envoie un jeune moricaud à la recherche de Si Hassen Mahmoud. Le commissionnaire part en galopant et le gland de sa chéchia s'enlève au-dessus de sa tête comme le cordon d'une sonnette affolée. Après une minute d'attente, un Tunisien en robe de soie amadou, chaussé de babouches en cuir d'un jaune canari, s'approche en portant la main à son cœur, puis à sa tête. Il embrasse ensuite l'épaule de mon oncle et se tourne vers moi. Ah ! mon Dieu ! ces baisers sont-ils obligatoires ?

— Gillette, je te présente mon fidèle gérant, Hassen Mahmoud. Grâce à lui, mon domaine prospère.

— Ah ! monsieur Hassen, lui dis-je, afin

d'être aimable, est-ce vous qu'il faut féliciter de cet admirable jardin ?

Il porte les doigts à sa poitine, sourit humblement et répond :

— Jusqu'à votre arrivée, Beïa, je pouvais être satisfait de ces fleurs ; mais, maintenant, reine entre les roses, toutes pâlissent à votre vue.

La cravache entre ses bras croisés, M. de Vierles rit :

— Hein ! la galanterie orientale ! Est-il coquet et parfumé, ce compliment !

Mahmoud s'approche alors de mon oncle et lui chuchote quelques mots à l'oreille. La physionomie de M. de Vierles change d'expression, tourne au gris, puis au rouge, puis à l'orage :

— Mâtin ! Mâtin ! La fièvre aphteuse, dis-tu ? Les veaux ! Oui ! c'est cela, prends les mesures nécessaires. Quel ennui ! Les sales bêtes ne pourront pas me laisser jouir en paix du plaisir de recevoir Mlle Laverne.

Le gérant renouvelle ses samalecs ; baiser sur son pouce, encore trois révérences graduées à reculons et disparaît.

— Sac à papier ! gronde mon oncle, excusez-moi, petite mademoiselle, mais je vous demande un peu de quoi se mêlent les veaux ! Je veux bien mettre des capitaux dans la colonisation, mais pas d'ennuis. Ah ! fichtre, non ! N'empêche que si cela t'amuse, comme je te l'ai promis, je t'exhiberai des vrais colons, des types impayables, de véritables sauvages qui défrichent eux-mêmes leurs terres. Parmi ces malheureux, je te montrerai un certain Pierre Coudignac, le spécimen le plus réussi de la collection. Un phénomène, ce jeune homme, ex-premier prix d'excellence à Louis-le-Grand, et succès en Sorbonne, que sais-je ! Un avenir magnifique lui était réservé. Eh bien ! vlan ! il quitte Paris pour une existence barbare au fond du bled, avec la seule compagnie des fellahs pouilleux ! Il annonce qu'il veut ressusciter l'antique Ifrikia des Romains ! Un fameux toqué, cet apôtre !

A six heures du soir, montée sur la terrasse de Bal-El-Kadra, je vois le soleil tomber sur le jardin paradisiaque. Au loin, les monts du Zaghouan et la Méditerranée vieux bleu,

oui, le ton des émaux limousins du quinzième siècle. D'entre les palmiers et les figuiers, deux minarets jaillissent comme des jets d'eau teints en or rose par le crépuscule. Par milliers, les oiseaux africains chantent avec frénésie la mort du jour. Devant les collines de sable rouge, le lanternon en céramique d'une zaouia reluit comme un feu électrique. Au-dessous de moi, c'est la grêle d'or des citrons et le parfum du néroli monte aux narines, Là-bas, les poulies des norias chantent dans la campagne et quelques chameaux roux tournent leurs cabestans parmi les citronniers. Sur les toitures plates des logis arabes, des musulmanes cambrées osent se montrer avec la nuit naissante... Pierre Coudignac ! Comment ce fort en thème a-t-il pu s'échouer en Tunisie ? Me voilà curieuse de l'apprendre.

III

LE BLED FLEURI

Zakia entre en sautillant comme un moineau dans ma chambre et j'entends un bruit de crécelle. Les anneaux d'argent creux qui ornent ses chevilles et ses bracelets s'entrechoquent. Ma camériste semble infiniment amusée à l'idée de servir une roumia.

— Mamizelle ! regarde à la fenêtre.

Elle me sourit de ses dents « blanches comme des grêlons », écrirait un poète arabe. Comme je ne montre pas assez d'empressement à m'approcher de la croisée, la petite musulmane me prend sans façon le bras et m'entraîne en riant comme une fillette. Comment se fâcher ! Sa gaieté convulsive me réjouit et je ne puis m'empêcher de sourire.

— Oh ! le zoli cheval ! Et encore celui-là, bien zoli, mamizelle.

Devant l'escalier aux lions à têtes de caniches, un groom bizarre, noir comme un pruneau, me rappelle les négrillons qui servent parfois d'enseigne aux horlogers. Même museau avancé, mêmes yeux de crapaud, et si drôle que sa laideur devient plaisante. Ce groom tunisien tient par leurs brides trois chevaux.

— Voilà le tien, mamizelle ! Hein ! Bono ! Bono !

Malgré l'affirmation de Zakia, je ne trouve pas ma monture très *bono*. Cette bête lustrée danse sur place avec une légèreté inquiétante et de sa tête elle semble me saluer, à chaque instant. Les cavaliers appellent cela *encenser*. Ma cavale porte sur le dos une selle arabe, vrai fauteuil de cuir écarlate. Le troussequin monte comme un dossier. En fait de panneau, son propriétaire s'est servi d'un tapis de Kairouan. Quant aux étriers, ils sont larges comme une marche d'escalier.

Zakia déclare toujours que c'est *bono ! zoli !*

Et, moi, je ne trouve cet équipage ni *zoli* ni *bono*, lorsque M. de Vierles, en blouse de velours et bottes à la mauresque, sort des communs, m'aperçoit et tend son stik vers les chevaux.

— Es-tu contente? Tu seras assise comme dans un fauteuil.

— Jamais je ne me mettrai sur cette selle bizarre, mon oncle. Je refuse.

— Ne te fâche pas, terrible demoiselle. Je voulais t'éprouver, me répond-il, charmé de ma frayeur. Je vais faire placer une selle pour amazone... Et en route pour le bled! Il me tarde de voir si tu n'as pas oublié les leçons d'équitation que je t'ai données pendant ton dernier séjour dans la Sarthe.

Lorsque ma camériste me voit à cheval, émerveillée, elle gonfle une de ses joues et la frappe en mesure avec sa main. Elle fait tam-tam! C'est la preuve d'une jubilation excessive.

Nous trottons. Il a plu abondamment depuis mon arrivée et la campagne africaine reluit, rafraîchie et reverdie.

— Sauf imprévu, nous arriverons à Souk-el-Kmis pour le déjeuner, Gillette.

— Qu'est-ce cela, Souk-el-Kmis?

— La propriété de Pierre Coudignac, le vrai colon dont je t'ai parlé, porte ce nom.

— Ah!

— Et, comme ce héros vit seul dans sa ferme avec quelques fellahs, nous déjeunerons plutôt mal. Ce sera drôle.

— Vous connaissez déjà Souk-el-Kmis, oncle André?

— Ma foi, assez peu! Les colons genre sanglier m'épouvantent. Ils ont des manières de me juger qui ne me conviennent guère. Moi, je veux bien coloniser, à la condition de ne crotter ni mes bottes ni mes mains. Allez! Miloud! Allez.

M. de Vierles taquine le col de son cheval avec son stik et nous pressons l'allure.

— Belle tenue, Gillette! Tu sembles solide.

— Heu! Heu! il ne faudrait pas que votre « barbe » s'amusât à sauter par-dessus ces buissons. Je ne répondrais plus de mon assise.

— Ta! ta! ta! trop de modestie! Tout à

l'heure, je veux te voir concourir avec le centaure.

— Quel centaure?

— Pierre Coudignac, parbleu! Étonnant, ce cavalier! Cela ne me surprendrait pas d'apprendre qu'il monte les escaliers à cheval!

Nous traversons des prairies éblouissantes de fleurs. On ne saurait s'imaginer, en France, la splendeur du bled tunisien après les pluies. Nos chevaux enfoncent jusqu'au poitrail parmi les « bouillons jaunes ». Devant nous, un lac de sang, des sullas carminés. Plus loin, j'attrape à pleines mains les grappes d'or pâle d'un bois de cassis globuleux.

— En avant! hep! au galop!

Notre allure effraie des bœufs au pelage fauve qui bondissent parmi les soucis. A perte de vue, maintenant, les étoiles des anthémis brillent avec un éclat insoutenable.

— Oncle André! Je suis ivre de toutes ces fleurs, de tous ces parfums! J'aime déjà l'Afrique! Je suis ravie d'être avec vous.

— Holà! quel lyrisme! mon enfant, je te croyais positive et logicienne implacable,

comme toutes les petites demoiselles de la nouvelle génération. Te voici plus exaltée que ton vieux romantique d'oncle. Tant mieux ! L'enthousiasme désintéressé, vois-tu, Gillette, ne rapporte peut-être pas de rentes, mais il a, du moins, le mérite de vous rendre heureux. Au premier contact, je me suis emballé comme toi sur la Tunisie et j'ai acheté Bab-el-Kadra. Au fond, c'était absurde ; j'aurais bien mieux fait d'agrandir mes propriétés de la Sarthe. Tant pis ! Je ne regrette pas ma sottise, puisqu'elle me permet de te promener à travers un pays qui te plaît.

— On ne saurait être plus galant. Merci, oncle délicieux. C'est vrai, tout m'enchante dans cette Tunisie.

— Ne la vante pas trop. Bientôt, tu vas déchanter.

— Pourquoi cela ?

— Tu apprécieras.

Les lèvres de M. de Vierles se retroussent d'un air sarcastique et il penche la tête.

— Au galop !

Nous galopons gentiment et cela me re-

pose du trot un peu sec de mon cheval.

Les montagnes de la Khroumirie, couvertes de chênes-lièges, semblent monter dans le ciel et leur formidable muraille, d'un bleu de Prusse, retient mon attention inquiète. Ainsi, les fameux Khroumirs dont père épouvantait ma petite enfance vivent dans ces forêts escarpées ! Quelle solitude ! Depuis une heure, nous courons des pistes qui sinuent à travers les rocs éboulés. Pas de champs cultivés ! Pas de maisons ! Au loin, une caravane de Bédouins défile, chameaux cendrés en tête et bourriquots chargés d'enfants presque nus, en arrière-garde. Des Arabes miteux, longs comme des jours sans pain, guident ces animaux. Quelques Bédouines aux toges rouges soufflées par le vent semblent de vivants étendards. Cette smala disparaît derrière une haie de cactus dont les grands arbres menacent le bled hostile. Encore la solitude, un désert de pierraille. Plus de fleurs. Des jujubiers épineux. En vérité, M. Coudignac a bien choisi son lieu de villégiature. Mon oncle l'a déclaré : il faut être un peu toqué pour... Boum ! une dé-

tonation retentit. L'écho l'amplifie et la répète : Bou ou oum ! Je tressaille ! Des bandits arabes nous attaqueraient-ils? Je pense à mère et à père.

— Ah ! l'original ! s'exclame paisiblement mon oncle.

Et, du bout de sa cravache, il me montre à cinquante mètres, sur la colline, un cavalier. En travers de l'arçon de cet inconnu, son fusil fume encore. Un burnous recouvre ses épaules et ses bottes fauves chaussent à fond les étriers. Son cheval campé sur les jambes tendues offre son poitrail musclé au soleil.

— Il t'a effrayée, Gillette ? Il voulait te faire honneur, ma chérie. C'est notre hôte, Pierre Coudignac.

Le colon dégringole de son perchoir. C'est une véritable chute, un exercice effrayant. Parfois, son poney khroumir paraît glisser sur son arrière-train. Ou bien il saute comme une chèvre de roc en roc. Quand le cavalier nous rejoint dans la vallée, il n'est pas même essoufflé. Je le trouve presque trop calme, à mon gré. Il salue M. de Vierles avec raideur.

Ensuite, après présentation, il s'incline devant moi si rapidement que sa révérence ressemble à un plongeon. Comble d'incivilité, il fait aussitôt accomplir une volte-face à son poney, à moins que cet animal lui-même, aussi expéditif que son maître, ne tienne à me tourner le dos.

De taille moyenne et très sanglé dans son veston à col d'officier, je ne sais pourquoi M. Coudignac me rappelle un lieutenant de cavalerie en civil. Cheveux blonds — oh! je suis modeste, écrivons rouges — coupés à l'ordonnance; moustaches de chat, raides et dorées. Yeux gris, durs, volontaires; petit menton impérieux partagé par une fossette trop creuse, désagréable; visage plutôt court et carré, teint de santé demeuré rose malgré le climat de l'Afrique. Voilà le signalement. En somme, rien d'impressionnant dans ce héros, sauf ses manières rapides, ses gestes exacts, sa parole brève. Il ne doit pas être commode, ce colon, aussi peu attentionné que possible avec moi. Il bavarde avec M. de Vierles : les mots *jachère*, *assolements*, *trans-*

humance, *phosphate* frappent mes oreilles; je ne parais pas exister pour ce centaure. Est-ce timidité? sauvagerie? Il me tient peut-être pour une poupée complètement ignorante des choses de la terre. Quel sot! Tout à coup, il se retourne et il prononce d'une voix gutturale (on voit qu'il parle presque exclusivement l'arabe avec ses Bédouins) :

— Vous excuserez mon ménage de garçon, mademoiselle. Nous autres, petits colons, nous vivons d'une existence primitive. Je ne saurais vous offrir le confortable du palais de M. de Vierles.

Il me fixe de ses yeux d'acier, aigus comme des couteaux, et termine :

— Je ne suis pas riche. J'ai risqué sans grands résultats encore, et j'ignore le bien-être.

Je trouve cet avertissement superflu. Ce monsieur me semble faire parade de sa pauvreté. Voilà une pose aussi insupportable que la vanité des parvenus. Ou, peut-être, veut-il me surprendre. Il s'imagine que devant son logis, ses champs, ses troupeaux, je vais m'exclamer :

— Comment, sans fortune, avez-vous pu? Admirable ! Étonnant !

Eh bien ! non, mon colon, vous attendrez longtemps mes superlatifs.

Nous trottinons sur une piste étroite tracée parmi les rejets des oliviers sauvages.

— C'est le chemin du Petit Poucet, dit M. de Vierles. Il est marqué par des cailloux blancs.

Le colon sourit.

— L'idée appartient à mes Bédouins. On ne saurait se reconnaître dans cette brousse. Ces pierres obligent les montures à piétiner le même sol et, peu à peu, le sentier se crée.

— Charmant ! Charmant ! approuve mon oncle, et plus économique que mon chemin « macadamisé » de Bab-el-Kadra qui...

— ... Qui vous est inutile, continua Coudignac.

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous ne cultivez pas vous-même ! Il ne vous sert donc que d'ornement.

— Permettez ! Il pourrait servir, proteste mon oncle, mécontent.

Il veut bien n'être qu'un amateur de colonisation, mais il n'aime pas se l'entendre répéter. Penché vers moi, il me murmure :

— Un vrai colon, tu vois !

Le poney khroumir s'anime et nous dépasse, M. Coudignac se retourne et annonce :

— Mon gourbi !

Je connais cet autre mot d'arabe et je sais qu'il désigne la hutte des Bédouins. Voyons l'aspect de cette ferme française. Ah ! l'horrible cabane de planches ! Cela ne vaut pas même les baraques installées, pour le premier de l'an, sur les boulevards. Eh quoi ! un fort en thème des lycées de Paris, un espoir en Sorbonne couche sous ce toit de carton bitumé et sur ce sol de terre battue ! L'affreux châtiment ! Mes yeux doivent exprimer mes sentiments, car Coudignac précise les avantages de son gourbi.

— Je vous assure que c'est une bonne petite maison, très suffisante. Je serais l'agriculteur le plus heureux de la Tunisie, mademoiselle, sans les rats, des rats longs et poilus comme des angoras. La nuit, ces voleurs de

grains montent à l'assaut de mon lit de camp comme si j'étais moi-même un sac de farine et je dois m'en défendre à coups de revolver, ce qui endommage parfois ma vaisselle...

Ce récit m'écœure et je ne puis que lever les épaules et les bras.

Pierre Coudignac rit de bon cœur. Il m'a dégoûtée : le voilà ravi. Non, cela ne lui suffit pas encore et il m'entraîne dans l'intérieur de son taudis. La salle unique sert à tous les usages : lit colonial dans un angle, sellerie dans le second coin ; les sacs empilés de la réserve de blé occupent le troisième coin : fourneau et batterie de cuisine dans le dernier angle. Aux poutres de la charpente, pendent des outils, des paniers, un chapeau de paille percée, des cordes, trois tamis, une botte, quelques chapelets d'oignons. Quel capharnaüm, seigneur ! J'avance à très petits pas. Si j'allais écraser la queue d'un rat ! Par bonheur, ces rongeurs dorment sous terre pendant le jour. Le gracieux colon a la bonté de m'indiquer les trous qui leur permettent d'apparaître. Je m'écrie, indignée :

— Pourquoi ne les bouchez-vous pas ?

— A quoi bon ! Ils creuseraient, aussitôt, de nouvelles galeries. *Inch Allah !*

— Que signifient ces mots arabes ?

— A la grâce de Dieu !

— Prenez garde, le fatalisme musulman déteint sur vous. Moi, je cimenterais, s'il le fallait, ces trous.

— Inutile dépense, mademoiselle.

Il répond sur un ton supérieur qui me déplaît. Les mains aux poches, M. de Vierles, coquet, élégant, passe en revue le gourbi, ses provisions et son mobilier primitif. A chaque moment, il s'exclame :

— Parfait ! Bien compris ! Bonne idée ! Vos légumes au plafond ne craignent plus la dent des rongeurs. Bravo ! Lorsque votre cuisinier veut préparer votre repas, il n'a qu'à grimper sur une échelle double. De mieux en mieux !

— La plupart du temps, le cuisinier, c'est moi, déclare le colon. Vous ne sauriez vous imaginer l'horrible ratatouille que me préparait un Tripolitain, mon ancien employé.

— Oh ! si ! je m'imagine, repart mon oncle :

huile à flots, piment rouge, fenouil, coriandre. poivre, cannelle, anis, dattes, bergamote, tête de mouton ! Pilez ensemble et servez froid.

— Je n'ai pas l'intention de vous offrir ce menu ce matin, monsieur de Vierles. Vous plairait-il de déjeuner sous ma véranda ? Car je possède une véranda au dos de mon gourbi.

Nous sortons de la hutte avec un certain plaisir et nous suivons notre hôte. Soudain, il court après un Bédouin à jambes nues et crâne rasé sous son turban en poil de chameau. Il l'empoigne par le bras et l'invective en arabe avec une force qui fait monter un flot de sang à son cou et à ses joues. Sans cesser de secouer le paysan, il lui montre le pignon de sa cabane. Nous apercevons une hampe et sa corde :

— Je suis mécontent, nous dit-il enfin. J'avais commandé à ce niais de hisser le drapeau tricolore afin de fêter votre arrivée. Voilà mon effet manqué. Ahmed mériterait quelques coups de trique.

En prononçant ces derniers mots, le colon fixe le lamentable Bédouin avec une expression si dure, que je crois la bâtonnade sim-

plement remise au lendemain. Cela paraît être l'avis du domestique, qui s'éloigne en frottant par avance ses côtes.

Sous une véranda primitive (six poteaux et une galerie découpée qu'embellissent des bougainvilliers d'un violet éclatant), une table est dressée. Des faïences enluminées égaient la nappe carrelée. Trois chaises pliantes regardent le couvert. Devant moi, une gerbe d'arums aux calices d'ivoire est contenue dans une antique poterie de Mélassine aux émaux vert et vieil or. Un nouveau Bédouin, presque correct en sa cachabiah rayée, accourt et dépose sur la nappe deux perdrix et un canard sauvage.

— Ma chasse, mademoiselle. Vous êtes ici en pleine barbarie ! Pas un boucher, un épicier ou un commerçant quelconque à moins de quarante kilomètres. Je vis par la poudre, c'est le cas de vous l'assurer.

La chéchia rouge posée sur la tête en goulot du serviteur la fait ressembler à une bouteille de vin cacheté. Ce Tunisien nous sert avec une crainte respectueuse. Notre hôte ne doit pas plaisanter avec son personnel.

— Civet de gazelle, annonce Coudignac.

Je regarde avec affliction les morceaux de viande grise et je dis :

— Eh ! quoi, une de ces fines et tendres petites bêtes aux doux yeux ?

— ... Aux doux yeux de jeune fille, oui, mademoiselle. Goûtez ! C'est, d'ordinaire, succulent.

... Ah ! il n'est pas sentimental pour cinq centimes, le héros de mon oncle. La terre et ses bêtes, tout cela ne représente pour lui qu'un garde-manger.

Au dessert, devant le café maure, servi avec son marc dans des tasses filigranées de Stamboul, le seul luxe du gourbi, M. de Vierles siffle son moka suivant la tradition arabe ; puis, renversé sur sa chaise, une jambe chevauchant l'autre genou, après m'avoir fait un signe du doigt, il demande à notre hôte :

— Serait-il indiscret de savoir comment vous avez été amené à coloniser dans ce pays, Coudignac ? Je croyais avoir entendu raconter qu'après vos succès universitaires, vous vous destiniez aux sciences naturelles.

— C'est la pure vérité. J'ai changé d'idées, voilà tout !

Ici le colon lissa ses moustaches et nous fixa d'un air décidé, mon oncle et moi.

— Le croiriez-vous, reprit-il, je dois aux *Rêveries d'un promeneur solitaire*, de Jean-Jacques Rousseau, et aux ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, d'être aujourd'hui propriétaire de ce domaine tunisien et d'avoir chaussé des bottes au lieu de lunettes, ce qui ne manque jamais d'arriver aux savants de laboratoire. Rousseau me convainquit de cette vérité que l'homme est fait pour vivre dans la nature comme une plante avec beaucoup de sol autour de ses pieds; et Bernardin m'affola d'exotisme. Je ne rêvais plus que cocotiers, feuilles, bananier, cactus, micocouliers et moricauds en toges de couleur. Comment résister à une telle passion? Un jour je fermai mes bouquins et je déclarai tout net à mes parents que je voulais entrer à l'École coloniale de Tunis. Protestations, réflexions, arguments, rien ne put me fléchir. Et je fus reçu à ce collège agricole. Après trois ans de

préparation, comme je n'étais pas aisé, j'acceptai du gouvernement de la Régence ce domaine de Souk-el-Kmis. Ses avantages se résument ainsi : terre légère et peu profonde, récoltes incertaines, isolement absolu ; pas de routes, population ignorante et paresseuse, fièvre dans la vallée, marasme. Mais l'on m'accordait dix ans pour me libérer de mon achat.

— Il faut vous retirer, Coudignac.

— Impossible, ce serait la ruine. J'ai placé ma mince fortune dans ce sol. Enfin, cela me plaît de lutter contre une terre ingrate. Cela me plaît de me sentir seul de mon espèce au milieu des fellahs guère plus spirituels que leurs bœufs ! Cela me plaît de tenir cette gageure de civiliser à force d'énergie cette région, de la franciser et de la rendre féconde.

Le colon nous regarde avec une mine agressive. Il semble attendre nos contradictions. Comme nous nous taisons et que M. de Vierles se contente de hocher à petits coups la tête (ce qui le fait ressembler à ces jouets de bois montés sur pivot), M. Coudignac se calme. La main levée vers la campagne broussailleuse

et rocheuse qui s'étend à l'infini, il reprend, plus doucement :

— Vous plairait-il de voir ma première prairie artificielle, monsieur de Vierles ? Cela vous intéressera, vous qui élevez un nombreux troupeau !

— Oh ! moi, moi... Enfin, nous sommes prêts à vous suivre. Qu'en dis-tu, Gillette ?

Je m'étais déjà levée, peu satisfaite. Ah çà ! je n'existais donc pas pour ce monsieur ? Il s'adressait toujours à mon oncle. Je les suivis sans enthousiasme. La différence d'attitude de mes deux compagnons me frappa. La marche dégagée de mon oncle indiquait l'homme de bonne compagnie, tandis que Pierre Coudignac appuyait sur les talons comme un campagnard et roulait des épaules. Comme les travaux des champs épaississent !

Un chapeau de drap côtelé coiffe la tête carrée de M. Coudignac. Il agite, au bout de son poing, une longue cravache de crin gris qu'il appelle : ma courbache. Il s'en sert pour nous désigner, à droite et à gauche, ses cultures de sorgho, de sulla, de blé dur. Il fait

parade d'un champ d'*opuntia inerme.* J'ai bien retenu le nom, aussi étrange que la plante cultivée. C'est un figuier de Barbarie dont les raquettes aqueuses ne portent pas d'épines. Le colon assure que, grâce à cette innovation, il nourrira, cet été, des bestiaux qui, sans cela, crèveraient de faim et de soif comme dans la plupart des fermes.

— Une pierre dans mon jardin, murmure gentiment mon oncle.

— Je ne dis pas cela pour vous contrarier, monsieur. C'est une observation générale. L'imprévoyance des Français en Afrique me désole. Ils n'ont aucune méthode.

— A qui le dites-vous !

— Aucun esprit de suite en colonisation !

— J'en sais quelque chose.

— Je vous en prie, monsieur de Vierles, ne croyez pas à des allusions personnelles. J'ai entendu vanter Bab-el-Kadra comme un domaine modèle. Je ne connais guère, d'ailleurs, votre enchir.

— Vous en jugerez tout à votre aise, lors de votre prochaine visite, mon aimable collègue.

— Volontiers, et, sans fard, je vous exprimerai mon sentiment.

— Vous me mettez déjà dans de petits souliers, murmure drôlement mon oncle.

Pierre Coudignac ne comprendrait-il pas la plaisanterie ? Il ne rit pas.

Nous étions arrivés sur une sorte de promontoire par une piste en corniche. En me retournant, j'aperçus, dans l'immense panorama, la pauvre toiture bituminée du gourbi, seule trace de civilisation parmi ce paysage farouche enclos par les monts de Khroumirie, presque noirs sous un ciel tragique. Devant nous, des collines en forme d'épaules bosselaient l'étendue.

— Charmant ! Charmant ! murmure mon oncle, en pressant ses mains liées. L'agréable vue !

Puis, il lève des yeux pitoyables vers le ciel.

Je partage son sentiment. L'ex-lauréat du lycée Louis-le-Grand, ici ! Au fait, qu'est-il devenu ? Il nous a quittés sans crier gare. Nous nous avançons, M. de Vierles et moi, sur un colossal rocher en encorbellement, et nous

apercevons, au-dessous de nous, dans un vallon, parmi l'herbe haute, quelques chevaux, arabes et des Bédouins déguenillés. M. Coudignac court vers les chevaux, qu'il essaie de saisir par la crinière ou par la queue. Les musulmans vocifèrent, piaillent, gémissent. Désespérant d'attraper les chevaux, le colon se retourne et menace les Arabes. Qu'est-ce que cette querelle signifie ?

— Un délit de pacage, déclare doucement mon oncle en croisant les bras. Il a bien tort de discuter avec ces fellahs, mon jeune ami. Oh ! oh ! oh !

Les « Oh ! » progressifs de mon oncle ponctuent la colère de plus en plus vive de M. Coudignac. Au milieu d'une bande d'Arabes de haute taille, drapés dans leurs vastes burnous, le Français paraît être un petit homme et il n'en impose pas. Sa voix cuivrée résonne et les mots : police, juges, amende, prison, retentissent, tandis que les musulmans prennent Allah à témoin de leur bonne foi. Cette scène m'est pénible au possible.

Autour de ces disputeurs, c'est le grand pay-

sage africain, implacable. Enfin, Pierre Coudignac remonte vers nous, le visage en feu.

— Excusez-moi ; mais ces bicots me détruiront ma prairie, si je n'y mets bon ordre.

— Ah ! c'est votre prai-rie ar-ti-fi-cielle, prononce mon oncle. Elle vous attire déjà des ennuis !

M. de Vierles relève le menton et pousse ses lèvres en avant. C'est tout, et c'est assez. Coudignac, qui commençait à se décolorer, rougit à nouveau et considère mon oncle d'un air furieux. Il ouvre la bouche. Il va protester. Non ! Il la referme et il sourit. Quel sourire tout-puissant ! J'imagine que César victorieux devait sourire de la sorte quand il faisait grâce. Mon oncle fait pitié à Coudignac. L'irritant petit monsieur !

Nous revenions vers son affreuse cabane quand, une fois encore, il se précipita sur un Arabe étendu derrière un buisson et il le releva... avec sa botte. Il lui montra ensuite sa pioche et son travail interrompu. Tandis que le Bédouin, hébété, marmottait : « Sidi ! Sidi », le colon se rapprocha de nous. Sa

bonne humeur était revenue. Nous dominions, à cet instant, Souk-el-Kmis. D'un geste circulaire, notre hôte sembla ramasser son domaine et s'écria :

— C'est une terrible tâche d'avoir voulu sortir de son sommeil ce pays. Jadis, les Romains, ces maîtres en hydraulique, avaient fertilisé ce sol. Je veux ressusciter cette partie de la Tunisie et j'y arriverai par les mêmes moyens qu'eux. J'ai divisé cette terre rebelle en compartiments. Je créerai des voies carrossables. Je creuserai des puits, j'établirai des barrages. Ah ! l'eau, l'eau surtout, je la poursuis, je la traque. C'est la vraie manne ! Un jour, je la répandrai comme un torrent bienfaisant. Un jour, cette montagne me livrera son secret et ce sera mon triomphe de colon, reprend Coudignac, le bras levé vers les hauteurs qui se sont éboulées et forment un chaos de roches et d'argile au-dessus de son gourbi.

— Vraiment ! il y aurait un secret là dedans ? fait mon oncle en doublant son lorgnon, afin de mieux apercevoir la montagne. Le se-

cret, c'est qu'elle pourrait bien s'ébouler dans la plaine et je ne me soucierais pas d'habiter si près de roches prêtes à glisser.

— Ne raillez pas, monsieur, je vous convaincrai. Mademoiselle Laverne, j'en suis persuadé, croit en mon bon sens.

Il s'est adressé à moi avec sa brusquerie habituelle. Je suis prise au dépourvu et je réponds :

— Cela dépend de la découverte que vous nous annoncez.

— Je ne préciserai rien car je puis me tromper. Si mes vues sont exactes, j'enrichis Souk-el-Kmis et je deviens le bienfaiteur de cette province.

— Bigre! Projets immenses! Mes compliments, Coudignac. Je plaisante un peu, mais j'ai confiance en votre énergie. A bientôt, n'est-ce pas?

... Au moment du départ, je vois encore notre hôte se jeter sur son Bédouin à tête de bouteille cachetée et il le trimbale d'importance parce qu'il a sellé mollement mon cheval et que je pourrais tomber. Enfin, nous

quittons M. Coudignac. Il s'excuse de ne pas nous conduire jusqu'à la limite de Souk-el-Kmis : ses défrichements réclament sa présence dans la vallée.

Il voltige sur son poney, soulève son chapeau et part ventre à terre, au risque de se rompre le cou sur les pentes encombrées de pierraille.

— Hein ! tu as vu un vrai colon. Es-tu contente, Gillette ?

— Ravie, mon oncle !

Je souris et j'ajoute perfidement :

— Ce lecteur de Bernardin de Saint-Pierre me semble retourner tout droit à la barbarie.

— Tu exagères.

— Oh !

— Petite mademoiselle, sans être un grand clerc en colonisation, je suis ce qu'on appelle « épaté » par ce qu'il nous a montré.

— Vous ? Par cette méchante ferme, cette niche à chiens, ce... ?

— Chut ! ma nièce, respectons le courage et la pauvreté. Ce brave garçon mérite notre estime.

— Vous me remplissez de stupéfaction, mon oncle. A vous l'avouer net, ce monsieur sec, dur et violent m'est antipathique.

Après un petit ricanement sardonique, M. de Vierles chuchote :

— Je comprends! Ce n'est pas un mignon jeune homme pour petites Parisiennes... Psst ! Hep ! Au trot! belle bête!

IV

COLONISATION ET ARCHÉOLOGIE

te... éveillée? Non, je rêve que je viens

— Re...uer à maman la *Sonate pathétique*,

Je s... penchées sur le piano, par un jour triste où la cendre et la suie se mêlent dans le ciel, nous continuons d'entendre chanter en nous le poignant génie de Beethoven.

La voix aux inflexions intelligentes de père retentit dans une pièce voisine. Il discute quelque affaire avec un architecte. Tiens! d'où vient ce bruit de clochettes? Est-ce drôle! Ce serait à croire que tous les passants de l'avenue Henri-Martin portent des carillons. Quelle musique! En voilà un songe!

— Eh! zolie mamiselle!

J'ouvre les yeux, stupéfaite. Quelle est cette

immense chambre dorée, et pourquoi cette bayadère en face de moi? Ah! je l'avais oublié, j'habite la Tunisie et Bab-el-Kadra! Mes sourcils se froncent et je regrette Paris et mes parents.

Devant moi, Zakia s'avance et recule à la manière d'une bergeronnette. Elle sautille des deux pieds à la fois, et ses anneaux, ses bracelets, ses breloques, ses fibules, ses co[illegible] produisent ces sons cristallins que j'[illegible] dans mon demi-sommeil.

Est-elle gentille, cette petite Bédouine[illegible] mon oncle, quel charmant homme affectueux! Il se multiplie afin de m'être agréable. La bonne humeur me revient. Elle est drôle, ma vie tunisienne. Oh! quelle lassitude! Je me souviens, maintenant, de ma chevauchée de la veille. Me voilà courbaturée à gémir.

— Il est dix heures, zolie mamiselle. Les messieurs, les dames, les « tout le monde » invités, ils vont venir. Il faut te lever, les recevoir.

... Je n'y pensais plus. M. de Vierles offre en mon honneur un déjeuner à ses voisins. Il

veut me faire connaître les amis de son entourage, des colons mondains, autre espèce plus séduisante, paraît-il.

— Vite ! Vite ! Zakia, pressons-nous. Aide-moi ! Apporte-moi... Cherche-moi...

Elle s'envole à chaque ordre. Quelles pirouettes amusantes ! Quels entrechats ! Et elle rit comme une petite folle en m'aidant dans ma toilette. Le soleil embrase ma chambre dorée. Là-bas, les palmiers s'élancent comme des jets d'eau vers le firmament d'une limpidité exaltante. Tout semble frais, jeune, heureux. Au loin, des maisons arabes, blanches comme des burnous, reluisent dans la verdure.

— Zakia ! ceci ! Zakia ! cela !

A chaque demande, ma caméristе bondit comme une gazelle.

Ce matin, elle a revêtu un voile bleu retenu sur les cheveux par une étoile en verroterie. Sa petite veste-boléro est soutachée de galons d'argent. A sa taille, sont suspendues des amulettes d'ambre qui font le bruit des gouttes d'eau sur les feuilles quand elles s'entre-choquent. Un pantalon à la turque en

soie blanche, des bas violets et des babouches de maroquin complètent le costume de ma Tunisienne.

— Je voudrais m'habiller comme toi, Zakia, et surprendre les invités de mon oncle.

— Veux-tu ? Oh ! oui ! veux-tu, mamiselle ? Je vais te prêter la toilette de mariée de ma sœur. Oh ! belle ! bezeff belle !

Je dois calmer mon impétueuse camériste. Elle me déguiserait malgré moi. Enfin, je descends au salon et je réclame M. de Vierles au groom Chadli.

— Moi n'a pas vu lui, madimoiselle.

Dans le vestibule, je croise la négresse Zorah, chargée de provisions odorantes, et je lui renouvelle la question.

— Le maître y parti dans le zardin, moumouselle.

Je m'achemine à travers les allées d'orangers et je cueille au passage des boutons parfumés que j'écrase dans mes paumes et que je respire. Mon équipée de la veille m'a brisée et je dois marcher courbée. Gentille posture pour faire les honneurs de Bal-el-Kadra.

Le jardinier Daoud, un Ghadamésien gigantesque dont le visage semble martelé dans du cuivre rouge, ne peut pas me renseigner.

— Non, moussu Vierles pas vinir au jardin, méméselle.

Le roulement d'une voiture gronde déjà dans l'avenue des pistachiers. Que vais-je devenir, seule, avec un oncle volatilisé et une courbature grandissante qui va me mettre à quatre pattes si je ne réagis pas ?

Voici nos premiers invités, je ne me trompais pas. Beau landau et deux cochers arabes du style le plus beylical. Diable d'oncle, viendra-t-il ? Le groom Chadli prépare déjà sa mine la plus gracieuse au bas de l'escalier aux lions caniches, un sourire de crapaud. Quelle grâce !

— Coucou, Gillette !

— Ah ! vous, mon oncle. Vous me faites peur. D'où venez-vous ? Vous étiez donc caché dans les arbres ? Je vous cherchais. Comme vous êtes beau et jeune, mon oncle. L'Afrique, quelle fontaine de Jouvence !

En complet aubergine et guêtres de daim, M. de Vierles semble parader sur une avenue du Bois.

— Ah ! vous resteriez Parisien même à Tombouctou ou dans la brousse, mon oncle.

— Ne nous moquons pas du bonhomme, réplique-t-il.

Mais, à l'éclat de ses yeux, je comprends qu'aucun éloge ne pouvait le flatter davantage.

— Au galop ! ma nièce ! au galop ! j'aperçois M. et Mme de Courville. Délicieux amis, tu jugeras. Et puis, des propriétaires de bonne compagnie. Ils ne nous parleront pas tout le temps de la clavelée des moutons et des cuscutes du froment. Au galop ! Les voilà descendus de leur voiture.

Le corps aussi perpendiculaire qu'un fil à plomb, rasé, le teint échauffé, l'air aussi anglais que possible, étriqué dans une redingote gris souris, M. de Courville se casse en deux devant moi et m'agite le bras en mesure comme s'il tenait le levier d'une pompe. Contraste vivant avec son époux, Liane de Cour-

ville, une dame automnale, possède des bajoues molles et des cheveux roussis au henné qui s'abandonnent comme un tas de foin à chaque mouvement un peu vif. Mes doigts pénètrent dans ses grosses mains trop tendres. D'une voix pâteuse, elle me dit sa satisfaction de faire ma connaissance. Après cette politesse, elle rentre son menton dans son cou, son cou dans sa gorge, sa gorge dans son estomac, se tasse sur elle-même et prend un aspect lamentable de ballon à moitié dégonflé. Il faut ajouter, pour achever le croquis, qu'elle porte une robe dont le tissu jaunâtre rappelle l'enveloppe d'un aérostat.

Pendant ce temps, M. de Courville ne cesse d'entretenir mon oncle avec animation :

— Remm ! Remm ! Votre orangerie vous donnera le maximum cette année, mon bon ami. Ah ! ah ! vous cultivez la bergamote à parfumerie ! Le rapport en sera nul ! Vous verrez, j'ai essayé.

Il semble qu'un éternel chat s'obstine au fond de la gorge de M. de Courville, d'où ses « Remm ! Remm ! » multipliés.

Un break, puis un cabriolet type 1830 se succèdent et, tour à tour, mon oncle me présente : le colonel en retraite Bernaron, trapu comme un chêne d'émond ; le petit de Muzin, un colonial chic avec son casque de luxe à grand voile vert et ses bandes molletières brodées de soie jaune ; enfin, M. et Mme Loppenstein, des Alsaciens blonds comme le beurre, aux yeux de myosotis. Ils se ressemblent comme frère et sœur. D'ailleurs, tout de suite, Mme Ida Loppenstein s'en explique :

— C'est à force de fifre ensemble ! Depuis trente ans ! Nous somme touchours du même afis, mêmes pensées, mêmes désirs.

Loppenstein approuve sa femme avec un bon rire. Pendant les présentations, M. de Vierles papillonne, gai, empressé, ironique. Mais pourquoi essaie-t-il de ressembler à un clubman de la rue Royale ? Pauvre tonton, il ne sait pas combien il les dépasse tous par sa belle humeur et ses attentions affectueuses, — sans compter son fascinant complet aubergine et ses guêtres de daim. Avec adresse, il entraîne ses invités à travers son avenue d'oli-

viers, ses allées de bambous noirs et ses plantations de bananiers.

... J'ai le sentiment d'être gracieuse dans ma robe de crépon glaïeul, et l'ombre colorée de mon ombrelle en soie du même ton me farde. Le petit de Muzin, lieutenant aux hussards, démissionnaire, « tournille » autour de moi, afin de me manifester sa respectueuse admiration. Sa menue figure, qu'on dirait sculptée dans un marron d'Inde et coloriée par un pinceau riche en carmin, se crispe tant il cherche à paraître plaisant. Mon oncle m'a raconté que M. de Muzin avait les goûts et le caractère d'un seigneur féodal. Il est venu se constituer un fief en Tunisie et il mène sévèrement ses Bédouins.

— Quels citronniers ! Quels mandariniers ! C'est ici le jardin des Hespérides, assure la grosse Loppenstein.

— Je ne crois pas que le paradis soit plus agréable que Bab-el-Kadra, murmure la languissante Mme de Courville.

— Cette Tunisie, mademoiselle, n'est-ce pas qu'elle est grisante ! s'écrie le petit de Muzin

en retirant son casque afin d'en draper la mousseline avec plus d'élégance.

A ce moment la cloche de la maison sonna un véritable tocsin. Au premier instant, le colonel Bernaron et M. de Courville crurent au feu.

— Je reconnais la main délicate de mon moricaud, déclare mon oncle. Rassurez-vous, mes amis, ce n'est qu'une invitation au déjeuner. Gillette, mon enfant, puisque vous voici maîtresse de maison, voulez-vous présider aux...

Sans laisser le temps à M. de Vierles d'achever sa phrase, M. de Courville, le plus vénérable de ces messieurs — il pouvait parler de la Cour de Napoléon III, où il avait servi comme lieutenant aux gardes — vint m'offrir le bras, au mécontentement de M. de Muzin, qui se frappait les jambes avec sa canne.

Je ramenai mes hôtes vers Bab-el-Kadra. Les céramiques persanes de la porte, les larmiers à tuiles vertes et les boules d'or des faîtages chantaient dans la divine lumière. Jamais autant qu'à cette minute le palais musulman

ne m'avait donné une impression de félicité plus vive.

Dans la grande salle à manger à parements de marbre blanc incrusté de croissants rouges, je plaçai M. de Courville à ma droite. Le colonel Bernaron avait levé la tête vers le plafond à coupole de stuc brodé comme une guipure de Venise. Il prononce sur un ton de commandement :

— Elle a grande allure, votre maison, Vierles. Ces princes husseinites ne regardaient pas à la dépense avant notre arrivée en Tunisie, les coquins !

— C'est un rêve des Mille Nuits et une Nuit, ne trouvez-vous pas, mademoiselle ? me susurre le petit de Muzin, attendri.

— Et vous avez acquis Bab-el-Kadra dans les meilleures conditions, fait remarquer Loppenstein, tandis que son regard avare juge les céramiques, les marbres et les sculptures.

— Ma foi, cher monsieur, repart mon oncle à l'Alsacien, il ne tenait qu'à vous d'acquérir ce domaine. Vous hésitiez ! Moi, j'ai fourni la somme sans marchander au cheik Ali Ben-

Arous, le vendeur. Je ne m'en repens pas. C'est une bonne opération.

— Oh ! Oh ! fait M. de Courville sans se départir de sa raideur britannique.

— Pourquoi ces « Oh ! Oh ! », très cher ?

— Oh ! Oh ! reprend le propriétaire en gamme montante.

— Que diantre, mon ami, expliquez-vous, réclame mon oncle avec un peu d'humeur.

— Ju-li-en ! Ju-li-en ! dit avec lenteur Mme de Courville tournée vers son mari, ex-pli-quez-vous.

Enfin, Ju-li-en déclare entre les dents :

— On ne peut juger du rapport véritable d'une propriété tunisienne qu'après cinq années révolues. Vous avez amélioré, dépensé et peu récolté. Est-ce exact, de Vierles ?

— Permettez ! Permettez ! Ces dépenses pour la mise en valeur de Bab-el-Kadra me donnent, au contraire, dès maintenant, des rendements inattendus.

Sceptiques, le colonel et les Alsaciens souriaient à leurs assiettes. Le petit de Muzin, seul, approuvait chaleureusement mon oncle.

Il me demanda, tout à coup, si je montais à cheval. Sur ma réponse affirmative, il s'exclama : « Quel bonheur ! » avec un tel feu que je le considérai d'un air étonné. Il rougit, tourna sept ou huit fois sa tête dans son col trop haut.

— Moi, je réaliserai la ferme normande en Afrique, déclare le colonel Bernaron, en promenant des regards redoutables qui défient les contradicteurs. Oui, ma maison sera la grande arche où toutes les bêtes et les plantes de France prospéreront, n'en déplaise aux agronomes patentés.

— Guerre aux moutons barbarins ! s'exclame Loppenstein. Je les extermine et je les remplace par les brebis de Sologne, douces, grasses, fécondes...

— ... Qui meurent de chaleur, continue mon oncle avec un sourire enchanteur.

— Si vous me faites l'honneur de visiter mon domaine de Boursouck, me chuchote le petit de Muzin en confidence, vous verrez qu'il n'existe qu'une occupation noble en Afrique : l'élevage des barbes et des poneys. Je vous

montrerai mes élèves. Certains valent les chevaux figurés sur les bas-reliefs représentant la cavalerie de Jugurtha.

... Cette évocation me rappelle ma courbature. Je me sens soudain moulue. Néanmoins je réponds avec dignité :

— Oui, j'ai déjà remarqué ces bêtes à l'encolure cambrée et aux aplombs nerveux.

— Mon Dieu ! vous appréciez les chevaux avec les termes exacts d'un éleveur, s'écrie de Muzin, au comble du ravissement.

Ripostant à des paroles que je n'ai pas entendues, M. de Courville déclare sèchement :

— Votre Pierre Coudignac n'est qu'un utopiste. Ses entreprises échoueront.

— Connaissez-vous la dernière calembredaine de ce monsieur? demande le petit de Muzin.

Il rit comme s'il allait prononcer des paroles infiniment drôles.

— Non ! nous ne savons pas !

— Il veut pratiquer la multiplication des sloughis. Oh ! Oh !

— Hein ! Sloughis ! Les chiens arabes du Sud ?

— Non ! Non ! Vous n'y êtes pas. Lorsque vous avez visité la Khroumirie, avez-vous vu passer quelquefois en ouragan des bêtes effilées, tachetées de noir et de blanc, au groin en fuseau ? Eh bien ! voilà ce que Coudignac nomme ses sloughis.

— Quoi, il compare le noble chien des grandes tentes à des porcs ! proteste Loppenstein. C'est honteux !

— Coudignac envoie ses sloughis au panage dans la forêt. Il en perdra la moitié par vols ou maladie, continue de Muzin, réjoui.

— Laissez-moi vous entretenir d'une autre toquade de ce garçon, prononce le colonel. Trouvant qu'il faut s'inspirer de la tradition arabe, il goudronne les chameaux qu'il emploie.

— Hor-ri-ble ! Il gou-dronne ses dromadaires ! s'exclame Mme de Courville, ranimée par l'étonnement. Pourquoi cette a-bo-mi-nation ?

— Madame, répond Bernaron, il prétend

qu'il leur évite ainsi les maladies parasitaires. C'est insensé de croire à ces superstitions, voilà mon sentiment.

— S'il ne commettait pas des sottises plus grosses que celle-ci, s'écrie Loppenstein, nous pourrions en rire ; mais, lorsqu'il veut nous laisser croire qu'il ressuscitera la Tunisie romaine, qu'il modifiera son sol...

— Et comment cela ? demande M. de Muzin rempli d'une joie ironique.

— En nous donnant de l'eau ! En noyant le centre de la Tunisie.

— Pourquoi pas le Nil et ses débordements ?

— Il y a peut-être quelque part de vérité dans les assertions de Pierre Coudignac, fait mon oncle. Les intuitions de ce jeune homme pourraient bien nous étonner.

— Ce présomptueux n'est pas défendable, déclare M. de Courville. Je sais pertinemment qu'il dédaigne notre colonisation prudente. Il affecte de nous tenir pour des amateurs.

— Je me demande comment la direction des Travaux publics lui permet d'attaquer la

montagne au-dessus de la vallée de Souk-el-Kmis. Ces fouilles finiront mal, affirme le colonel. Il creuse des trous énormes. Cet innocent croit-il aux billevesées des Arabes, qui parlent d'un château enseveli en cet endroit, un château avec (je n'ai pas besoin de l'ajouter) un trésor! Ces Orientaux inventent de jolies fables.

— J'aime les beaux contes, déclare mon oncle. Et, lorsqu'ils se réalisent, quelle surprise agréable !

— Voyons ! Voyons ! de Vierles, protestent, à la fois l'Alsacien, le colonel et M. de Courville. Voyons, mon ami, vous ne parlez pas sérieusement. Il n'y a pas une once de bon sens chez Coudignac. Cela prouve qu'on peut être un fort en thème et un faible en raison. En agronomie, c'est l'homme routinier par excellence. Par contre, comme perceur de montagnes, c'est un révolutionnaire, un insensé.

... Pauvre Pierre Coudignac! L'éreintent-ils? Ils me le rendent presque sympathique. Après tout, même s'il erre dans ses travaux, j'aime son lyrisme. Tandis que ces grands

propriétaires réunis chez mon oncle vivent dans le luxe et se contentent de diriger leur personnel, lui, là-bas, isolé, sans bien-être, tente d'améliorer un domaine ingrat. Je ne puis m'empêcher de déclarer mon admiration pour sa tentative. Après ma petite tirade, silence.

— Ma chère mademoiselle, s'exclame enfin Ida Loppenstein, c'est très bien d'aimer les tentatives chimériques à votre âge ; mais notre expérience nous renseigne par avance sur les résultats qu'obtiendra ce pauvre garçon !

Cette phrase déchaîne les condoléances. Croyant m'être agréable, de Muzin n'est pas le moins ardent à défendre Pierre Coudignac. Ils le plaignent.

Mon oncle est aussi excédé que moi de cette discussion. Pour rompre les chiens, il propose à ses amis de prendre le café sous les bambous noirs.

— Muzin, conduisez donc Mme Loppenstein, dit M. de Vierles.

L'ex-hussard sourit jaune et emmène la pétulante Alsacienne. Mon oncle s'approche de moi et me chuchote :

— Bravo ! petite fille ! Généreuse défense de Coudignac ! C'est d'autant plus chevaleresque qu'il ne t'est pas sympathique.

Tandis que nous nous dirigions vers l'ogive végétale formée par l'entrelacs des bambous croisés à l'autre extrémité de l'allée, apparut un jeune homme coiffé d'un panama et vêtu d'alpaga bleu, silhouette d'élégante simplicité.

— Remm ! Remm ! commença M. de Courville. Tiens ! Ce beau ténébreux daigne quitter sa solitude. Ah ! mademoiselle Laverne, je vous recommande Lucien Donnelle. Voilà un héros de roman excessivement intéressant pour une jeune fille. Figurez-vous... Remm ! Remm ! Oui, je puis bien vous conter cela. Figurez-vous que M. Donnelle, fils d'un général commandant une brigade de la Régence, eut l'occasion de se lier avec un prince de la famille beylicale, Abd-el-Aziz bey. Et ce prince devint à ce point son ami que, rompant avec la tradition musulmane qui tient cachées les femmes, il le présenta dans sa famille. Là, il connut la sœur du prince, Nefissa, d'une beauté merveilleuse, paraît-il. Naturellement,

ce qui devait arriver ne manqua pas de se produire. Lucien s'éprit de Nefissa. Triste amour. Un mariage entre une princesse beylicale et un Français est impossible. En ce pays mahométan, ce serait la fin du monde. Aussi Son Altesse le bey blâma son cousin de son imprudence et Donnelle fut prié de ne plus jamais se rendre au palais de sa houri. Maintenant, il traîne une mélancolie incurable et des idées de poète extraordinaires.

Mon oncle s'empressait au-devant du « beau ténébreux », pour l'appeler comme M. de Courville. Ses cheveux, ses yeux, ses sourcils et sa moustache noirs faisaient paraître son teint trop pâle. Il me parut timide et doux. A peine m'eut-il été présenté qu'il sembla m'oublier. Quoique assis près de nous, il était si réellement absent de notre société qu'on le négligea. Je l'observai. Son visage me parut refléter encore quelque chose de la beauté de cette princesse musulmane qu'aucun autre Français n'apercevrait jamais. Il avait dû vivre un songe étonnant. L'ennuyeux de Muzin frétillait et ne pouvait me laisser à mes réflexions.

Il me déclarait, avec un feu ridicule, qu'il n'avait jamais bu un café comparable à celui que je venais de verser dans sa tasse, quand Lucien Donnelle murmura faiblement :

— Bon ! Oui, mais il ne possède pas l'arome du vrai kaoua arabe.

— Avec la poudre au fond, une jolie boue, merci bien, repartit Mme Loppenstein.

Sans paraître entendre l'Alsacienne, M. Donnelle se tourna vers moi et me demanda brusquement ce qui, pour moi, faisait le charme de la Tunisie.

— La vie arabe, lui répondis-je. Et j'ai le regret de la trop peu connaître.

Il eut un sourire attendri.

— Ah ! que voilà bien nos charmantes Parisiennes, s'exclama de Muzin, contrarié. Vraiment, ces Bédouins loqueteux vous intéressent, mademoiselle ?

— Il n'y a pas que des Bédouins misérables, répliqua Lucien Donnelle. C'est comme si vous demandiez à un étranger visitant Paris : « Aimez-vous les mendiants, les camelots ou les égoutiers français ? » Vous choisissez

les plus malheureux des Arabes, quelle injustice ! Posez la question autrement : « Mademoiselle, les musulmans vous semblent-ils sympathiques ? »

Heureuse d'ennuyer de Muzin, je repartis :

— La noblesse de leur attitude m'enchante. Et comme leurs maisons aux petits patios doivent être douces à habiter !

— Que je suis content de votre appréciation, mademoiselle. La vie orientale, croyez-le, c'est la sagesse. Que vaut l'effort de l'homme devant l'immense et inaccessible Afrique ?

— Pourquoi le propriétaire de Souk-el-Kmis ne vous entend-il pas ? repart Loppenstein.

— Je ne juge pas M. Coudignac, termine M. Donnelle en se levant. J'exprime mon seul avis. J'aime l'Afrique pour sa poésie et je déplore la colonisation qui gâte ce beau pays avec ses hideuses fermes.

A cette déclaration, je crus voir les cheveux de mon oncle et de ses hôtes se hérisser sur leurs têtes. Après quelques brefs compliments M. Donnelle s'éloigna. Il était temps. Le malheureux évitait l'orage. Les mains derrière le

dos, la tête penchée, il disparut à l'ombre des oliviers, poursuivant l'image radieuse de la princesse Nefissa à la petite chéchia d'or et aux yeux de gazelle.

— C'est une honte de parler comme ce monsieur, prononça durement le colonel Bernaron. Ce Donnelle devrait porter le turban et le burnous. Toute sa poésie n'est qu'un prétexte à flânerie et à lâcheté. Il faut des cœurs vaillants dans ce pays et non des rêvasseurs.

... Lorsque les invités de M. de Vierles se furent retirés, j'allai me recueillir sous la galerie de Bab-el-Kadra, près du jet d'eau à triple vasque de marbre blanc. La douceur du ciel vert et doré me fit divaguer longtemps.

Tour à tour, je confrontai Pierre Coudignac et Lucien Donnelle. Voilà ce que la Tunisie avait fait de deux Français de l'élite ! M. Coudignac effarouchant en moi toutes mes conceptions de civilisée, j'inclinais plutôt pour le genre Donnelle. L'on a beau être moderne, il reste toujours un petit coin de romanesque chez une jeune fille. Je voudrais bien connaître cette Nefissa.

V

UNE CHASSE DANS LES NEFZAS

Calme plat, depuis quelques jours, à Bab-el-Kadra ! Et c'est charmant, cette vie de nonchaloir à l'orientale !

Le matin, Zakia, ma caméristе, fait tinter ses anneaux et ses petites paroles. Puis, Chadli, le groom-crapaud, grimace du jardin. Je monte à cheval à travers l'oasis scintillante au feu rose du matin. Mon oncle reçoit parfois un cheik ou un khalifa, personnages aux habits fleur de pêcher, lilas, amadou, ambre, qui semblent arriver en droite ligne de Bagdad. Ces musulmans de condition me prodiguent le miel et les pierreries de leur langage imagé.

En présence de ces Arabes de bonne compagnie, M. de Vierles se veut excessivement

Parisien. Il se flatte de leur donner une haute idée de notre civilisation et il croit devoir être si spirituel que ces pauvres cheiks ne peuvent soupçonner la finesse de ses sous-entendus.

L'après-midi, sieste. Un hamac suspendu entre deux palmiers. Est-ce assez style Paul et Virginie? Au besoin, un nègre m'éventerait avec des plumes d'autruche. Mon oncle me l'a proposé sérieusement. *L'Africaine* de Meyerbeer, quoi! Ne soyons pas ridicule, usons avec modération de l'exotisme. Vers le crépuscule, petite promenade vers la mer. Une vieille casbah, qui connut les assauts successifs des Levantins, des Portugais et des Espagnols, m'attire. Ses fortifications dorées se réfléchissent dans une eau violette. Quelques barques djerbiennes, des sakolèves qui ressemblent à des flamants roses, montées par des hommes de bronze, et, plus loin, un steamer noir et vermillon, voilà de quoi retenir ma rêverie jusqu'à la nuit.

Assis sur un créneau, M. de Vierles appuie ses mains sur sa canne et son menton sur ses mains. Il demeure immobile, l'œil perdu vers

le large, le front plissé. Pauvre cher oncle ! En ces instants, j'imagine qu'il fait un sombre retour sur sa jeunesse. Il avait été fiancé, et une mort rapide, stupide, emporta celle qui devait être Mme de Vierles. Jamais il ne m'a entretenue de cet événement lugubre. Mais, chaque fois que je le vois s'abandonner et devenir tout à coup un vieux monsieur attristé, je suis certaine que le passé remonte à sa mémoire et qu'il se plaint d'avoir vécu célibataire, sans affection, sans enfants.

— Et toi, Gillette ? me semble crier à ce moment, une voix lointaine.

Oh ! moi, je ne mérite pas encore le titre peu envié de « demoiselle montée en graine ». Pas de précipitation. Et Dieu me préserve surtout de chercher mari en cette Tunisie ! Les colons de l'une ou l'autre espèce ne me séduisent pas ! Pierre Coudignac me fait peur et le charabia agronomique des amis de M. de Vierles me réconcilie avec les conférences si chères à petite mère.

... Tout à coup, mon oncle sursaute, lève sa canne et s'écrie :

— Ah ! par exemple, Gillette, j'oubliais de te prévenir que M. de Courville organise une chasse dans les Nefzas en ton honneur.

— Une chasse ?

— Eh oui ! une chasse aux sangliers dans le pays le plus sauvage, le plus escarpé, le plus pittoresque. Tu ne sembles pas ravie.

— Oh ! mon oncle !

— Quel ton pleurnichard est-ce là, mademoiselle ? « Oh ! mon oncle ! » Expliquez-vous, que diable !

— Je suis parfaitement heureuse avec vous tout seul, à Bab-el-Kadra.

— Ah ! coquine, l'un de ces jours, tu me feras fondre en larmes d'attendrissement... Quoi qu'il en soit, Gillette, nous accepterons l'invitation de Courville. Tu t'amuseras. Je te le promets; Pierre Coudignac dirigera l'expédition et Donnelle, un fusil remarquable... Mais pourquoi ris-tu ?

— Association d'idées burlesques, mon oncle. Le contraste de ces deux messieurs... Se connaissent-ils ?

— S'ils se connaissent ! Je te crois.

— Et ils s'estiment?

— Ils se méprisent.

— Naturellement! Décidément, je suis enchantée de participer à cette chasse. Je serai même ravie si…

— Si, quoi?

— Si je n'y rencontre pas un certain petit monsieur ennuyeux.

— Tu veux parler de Muzin? Quelle injustice! Un charmant cavalier.

— En effet, il est tellement aimable que, si je faisais panache avec mon cheval, il s'écrierait : « Merveilleux! Je n'ai jamais vu culbuter avec autant de grâce, mademoiselle. »

— Vraiment dommage, ton antipathie! Fortune, joli homme, beau nom, de Muzin.

Les yeux écarquillés par une feinte horreur, je me récrie :

— Vous m'épouvantez! Que signifie? De ma vie je ne reverrai plus votre hussard.

M. de Vierles éclate de rire. Il fait tourner son jonc d'un air guilleret et il prononce :

— Saperlipopette! ma chère, me voilà bien renseigné. Je préviendrai tes parents.

Ces paroles ambiguës m'irritent et je proteste :

— Sachez, mon oncle, que je ne suis pas venue en Tunisie pour me marier. Ah ! mais non !

Nous avions chevauché toute la journée dans un « bled » stérile, hargneux, qui me faisait regretter la douceur de nos campagnes françaises. Pas un arbre ! Des cailloux. Pas d'herbe ! Des jujubiers épineux. Vers le soir, un petit village à la mode provençale : toits couverts de tuiles romaines, bastidons ocrés, cheminées de briques, apparut à la base d'une montagne noire de brousse : Aïn-Abiod. Un drapeau flottait au pignon d'une maison plus haute que les autres. Des voix méridionales françaises retentirent et elles m'émurent après ce long parcours en terre d'Islam. Devant un seuil, des enfants jouaient à la marelle et se disputaient avec les gros mots en usage à Tarascon ou Montélimar. Sur une enseigne, je lus : « Grand-Hôtel du Midi. »

— Voilà la chétive auberge où nous passe-

rons la nuit, m'avertit mon oncle. Ce sera primitif.

— Charmant, au contraire.

Parmi des valets bédouins aux chéchias graisseuses, une paysanne en bonnet ruché s'avança vers nous et nous souhaita la bienvenue. Un flux de paroles sonores retentirent et nous en goûtâmes la musique. Preste, douce, avenante, Mme Marius Castimbalou nous conduisit à nos chambres carrelées de briques rougies. Aux murs chaulés, des chromos représentaient Avignon et les taureaux de la Camargue. Dans la cour intérieure, une pauvre vieille Arlésienne, la mère de Mme Marius, presque aveugle et impotente, se traînait le long du mur, une main sur le crépi, l'autre main appuyée sur un bâton. Son visage honnête et douloureux se tourna vers nous et elle murmura :

— Bientôt, je ne traverserai plus ce patio. Il y a des fois où je m'imagine que je rentre chez moi, à Arles. Les enfants ont voulu venir en Afrique. Dieu les bénisse ! Moi, mon âme est restée là-bas. Il fait meilleur manger son

pain sec au cher pays que de la viande chez les Arabes. Enfin, les enfants sont courageux, il ne faut pas qu'ils m'entendent.

Dans la rue d'Aïn-Abiod, quelques cultivateurs conversaient en patois. La cloche d'une chapelle tinta l'angélus. Les sons nous parurent grêles et craintifs, au pied de la grande montagne habitée par les fauves. Cependant, quelle douceur subite, quel rappel de France!

— Voulez-vous passer à table, monsieur et madame, nous invitait la brune Mme Castimbalou.

Hélas! l'aïoli et l'ail sous toutes ses formes déconcertèrent nos estomacs.

— Ah! vous êtes des *gensses* du Nord! s'exclama gaiement notre hôtesse. Vous n'êtes pas habitués.

— Fichtre non! ma brave femme, pas habitués du tout, repartit M. de Vierles.

Et nous dûmes nous contenter d'un saucisson d'Arles, dont vingt tranches au moins ne purent satisfaire nos appétits de cavaliers. Comme nous n'avions pas encore sommeil, nous parcourûmes l'humble village, — quel-

ques petites maisons en désordre. Au crépuscule, l'ombre entourait, isolait, diminuait chacune de ces constructions économiques.

Deux vieilles dames en mantelets de jais et capotes antiques, des lanternes au poing, s'en venaient à notre rencontre. Craintives, elles levèrent leurs lumières :

— Ah! par exemple, Monsieur de Vierles!

— Mesdames Castagne! L'heureux hasard! Habiteriez-vous Aïn-Abiod? Et votre frère, le commandant Cougourd?

— Comme il sera heureux de vous revoir! Je vous en prie, suivez-nous... Ah! c'est votre nièce? Oui, nous habitons ce méchant trou par la volonté de notre frère.

Chemin faisant, j'apprends que le commandant Cougourd, ancien contrôleur de la région, aida mon oncle dans l'acquisition de Bab-el-Kadra. Le vieil officier vit avec ses deux sœurs, deux veuves mariées à deux frères. Ces dames, des Lozériennes, gémissent d'être obligées de vivre en Afrique. Mais maintenant, elles y mourront.

— Pourquoi cela? qui vous empêche?...

Mme Balsamie Castagne me prend le bras et comme nous passons devant un petit enclos, elle pousse une barrière et sa lanterne éclaire une tombe :

— Mon fils Adrien, trente ans. Comprenez-vous? Il est là, je ne puis plus le quitter. Maudite Afrique!

Nous atteignons un grand bordj aux ouvertures en fer à cheval, entouré par un jardin touffu : palmiers, chênes-lièges, caroubiers, micocouliers, térébinthes.

— Une idée du commandant d'avoir construit cette maison à l'arabe, gémit Mme Eulalie Castagne. Fifille et moi (ici, un regard jeté à Basalmie, cinquante-cinq ans), nous étions gênées, dans le commencement, d'habiter une demeure d'aspect musulman, ces maisons où les Tunisiens enferment leurs épouses. Pouah!

— C'est vrai, Mimi (ici, coup d'œil de Balsamie à Eulalie, soixante ans). Heureusement, nous avons le gouvernement de notre intérieur.

J'allais m'en apercevoir. La porte poussée, une odeur aigre et moisie me saisit à la gorge. Jamais les volets ne doivent être ouverts. Mobilier Louis-Philippe, couvert de reps grenat; bibelots, coquilles, un médaillier avec des croix d'honneur aux rubans rongés des mites! panoplies rouillées, mornes portraits de famille, rideaux épais, tentures, atmosphère étouffante.

Le commandant se présente, noble visage de soldat. Il avance, les bras écartés.

— Excusez-moi, je suis aveugle depuis un an. Le soleil d'Afrique m'a brûlé les yeux. Ah! ne plus voir cette belle Tunisie que j'ai conquise, que j'ai administrée! Ne plus voir mes tirailleurs, mes spahis!

— Si tu nous avais écouté, commandant, s'écrie Fifille, tu serais revenu à Mende et tu verrais aussi clair que Mimi. Et Adrien vivrait encore. Mon Dieu!

L'aveugle hausse les épaules. Ses sœurs me prennent chacune par un poignet, m'obligent à m'asseoir dans un coin, me cernent et commencent l'une après l'autre, ou toutes deux

ensemble, à m'adresser des exhortations pathétiques :

— Tous nos malheurs sont venus de ce pays d'Arabes. Mademoiselle, défiez-vous, ne vous laissez pas séduire. L'existence au milieu de ces abominables gens n'est pas possible. Les colons, même, ce n'est pas du monde ordinaire, ils sont déjà à moitié des « bicots ». Et nous qui avions l'habitude de notre belle cathédrale de Mende ! Et de nos rues bien ombreuses ! Et de notre appartement frais !

— Parlons-en, on y meurt de froid dans ce caveau, s'exclame le commandant, avec une espèce de rugissement. Moi, j'aime la chaleur, la clarté.

— Mais, Cougourd, tu n'y vois plus, dit Mimi.

L'ancien officier fait un geste poignant et prononce :

— La lumière ! je fixais le soleil comme un aigle quand j'étais jeune lieutenant. Hélas !

Mmes Castagne nous reconduisent jusqu'au seuil de leur jardin, et Fifille nous confie que, lorsqu'elles nous ont trouvés, elles revenaient

d'essayer la cloche de leur paroisse. Oui ! Oui ! elles font construire une petite église — oh ! dame, toute petite — et elles ont fait venir de Lozère un vieux prêtre retraité qui deviendra le curé d'Aïn-Abiod.

— Nous dépensons si peu ! Au moins, notre argent nous fera croire, quand tintera l'angélus, que nous sommes dans un village lozérien.

... Pauvre Fifille et pauvre Mimi ! Lorsque je m'endors, je n'ai plus envie de rire. C'est leur province qu'elles veulent recréer en Afrique, autour du tombeau d'Adrien.

A six heures du matin, le « Grand-Hôtel du Midi » fut réveillé par des appels impérieux. Pierre Coudignac en cow-boy, c'est-à-dire vêtu de toile kaki, guêtré jusque par-dessus les genoux, coiffé d'un vaste chapeau de toile renforcée de fil d'archal et maintenu par une courroie de cuir, nous réveillait sans grâce. Il alla jusqu'à donner du pied dans la porte.

Mme Marius Castimbalou, en petite camisole et les cheveux sur les épaules, ouvrit à cet assaillant qui nous réclama d'un air fa-

rouche. Lorsque mon oncle parut, M. Coudignac s'exclama, sans aménité :

— Pressez-vous, monsieur de Vierles, vous arriverez en retard. Je suis chargé de vous conduire au Djebel Djemil, rendez-vous de la chasse.

— Eh bien ! monsieur, repartit mon oncle en prenant son grand air (taille cambrée, la tête un peu rejetée sur l'épaule gauche), eh bien ! nous arriverons...

— ... En retard, oui, monsieur. Mademoiselle, continue le colon, après un bref salut, il faudra vous habituer, en Afrique, aux levers matinaux.

... Ah çà ! ce monsieur voudrait-il me régenter ? Il est surprenant ! Je lui réponds, d'un ton gracieux, que les sangliers des Nefzas auront la bonté d'attendre un peu ma visite. Il rougit et piétine, afin de se donner une contenance. Là-dessus, je vais me coiffer, sans hâte, d'une petite capeline qui m'évitera les coups de soleil ; et nous partons.

Malgré lui, Pierre Coudignac mène le train. Il s'en excuse :

— C'est la faute de mon poney khroumir, mademoiselle.

Je flatte sa vanité en vantant cette jolie bête noire comme l'ébène, aux naseaux roses, qui danse plutôt qu'elle ne trotte.

Il rougit de satisfaction. Chaque fois que le sang monte à son teint brun, le colon me semble vulgaire, un garçon boucher avec son cou puissant, son menton carré, ses joues charnues. Cependant, je sens qu'une vie magnifique palpite en lui. Et c'est beau, lorsqu'on pense aux petits Parisiens pâles comme des cierges, de rencontrer un athlète dont la volonté égale l'endurance. Nous commençons à grimper la montagne harcelée de palmiers nains et de jujubiers.

— Suivez la piste, mademoiselle Laverne, me conseille notre guide.

Quelle piste ? Il est bien bon, ce monsieur ! Ah ! il est joli, le chemin ! A chaque moment je dois enlever mon cheval et sauter les rejets des oliviers sauvages.

Une sonnerie de cors de chasse retentit au-dessus de nos têtes dans la forêt. Les ondes

sonores se propagent dans l'immense plaine, au-dessous de nous. C'est saisissant, imprévu, ces vieux airs de France dans ce bled africain. J'arrête mon cheval, afin de mieux écouter.

— Songez que M. de Courville nous attend, mademoiselle. Nous arriverons les derniers au rendez-vous.

Cette fois ma mauvaise humeur éclate. Il avait bien besoin d'interrompre ma belle rêverie. Et je riposte :

— Si MM. les sangliers reçoivent à heure fixe, ils se passeront de ma présence.

Cette fois, Pierre Coudignac ne rougit pas. Il me fixe, un regard de tigre. Puis, il rattrape mon oncle et chevauche botte à botte avec lui sans s'inquiéter de moi. Tant mieux ! Je les suis, sans hâte, et je souris. Ils seront bien obligés de m'attendre. Oui, oui, mon petit colon, tu peux bien tourner la tête vers moi d'un air courroucé, je ne presserai pas mon cheval.

Conversation vive et animée entre M. de Vierles et Coudignac. Aux mots qui m'arrivent, je comprends que celui-ci étonne mon

oncle avec ses prétendues découvertes. Il fait allusion à des ruines romaines. Ah ! ces immenses travaux des Latins ! Souk-el-Kmis est situé sur une cité antique. Par conséquent, cette ville possédait, jadis, un admirable service hydraulique. D'où venait l'eau ? L'eau existait ! Qu'est devenue l'eau ? S'il y avait de l'eau ! Etc...

Chose curieuse : mon oncle, intéressé, se penche, écoute, se fait répéter certaines affirmations. Il adjure Coudignac de continuer ses recherches. Mieux encore : au nom de sa passion pour l'archéologie, il lui offre de l'aider dans ses fouilles. Non ! Non ! le conquistador refuse. Il veut être seul à triompher. Il jure qu'il réussira, mais que ses petits moyens le retardent seulement.

— Ce sera merveilleux ! merveilleux ? s'exclame M. de Vierles.

Qu'est-ce qui sera merveilleux ! Après tout leurs histoires ne m'intéressent pas du tout.

La fanfare des cors de chasse nous arrive, éclatante. A l'ombre d'un bois de chênes zéens, fastueux avec leurs branches énormes qui re-

tombent en pendentif, j'aperçois M. de Courville, vêtu de toile blanche et raide comme la justice, sur un cheval blanc. On dirait une statue de neige. Près de lui, quelle opposition ! Lucien Donnelle, courbé sur un poney couvert d'un léger burnous, s'alanguit et ne paraît pas avoir plus de consistance que la laine de son manteau.

— Pourquoi ne coiffe-t-il pas la chéchia, ce Donnelle ? me dit Pierre Coudignac en se retournant vers moi.

— Mon Dieu ! la jolie tache rouge d'un fez vaudrait bien le casque de M. de Courville, répliquai-je.

Il sourit avec une belle humeur un peu méprisante en me désignant Lucien Donnelle.

— Est-ce curieux ! reprend-il ; il semblerait que la seule fréquentation des Arabes vous aveulisse !

M. de Courville, l'impétueux colonel Bernaron, la molle Mme de Courville posée sur un mulet tenu en laisse un par Bédouin, le ménage Loppenstein habillé d'un drap roux

comme leurs cheveux, s'empressent autour de moi. Et l'on me prévient :

— Chasse magnifique en perspective. Vieux sangliers féroces, marcassins, laie énorme. Nous allons nous amuser.

— Hé! de Vierles, avertit méchamment le colonel Bernaron, faites attention de ne pas tuer les « sloughis » de M. Coudignac pour des sangliers.

Sans se piquer à cette allusion, le colon repart gaiement :

— J'ai précisément loué au gouvernement tunisien quelques centaines d'hectares de forêt dans cette région, et mes sloughis, comme vous appelez mes porcs noirs, trottent aussi vite que des fauves. Épargnez-les.

— En chasse! En chasse! commande M. de Courville.

Et il vient me présenter un amour de fusil à crosse niellée par un orfèvre syrien.

Pour ne pas le contrarier, j'accepte l'arme mais je déclare que, ne sachant pas tirer, je m'abstiendrai de m'en servir.

Le gentilhomme s'incline avec un air que

je traduis par : « C'est entendu ! Je vous offre cela comme un joujou ! »

Je suis si piquée que je décide, coûte que coûte, de tirer mon coup de feu.

Au moment de m'élancer à la suite des nemrods, Lucien Donnelle s'approche de moi et me déclare que, quoique bon tireur, ces tueries lui répugnent. Il ajoute, avec un geste de peintre qui enveloppe la forêt :

— Tandis qu'on ne peut se lasser d'errer paisiblement sous ces arbres centenaires. Les Arabes contemplatifs prennent plaisir à s'asseoir sous un chêne-liège planté dans une clairière et, pendant des heures et des jours, ils observeront les jeux de la lumière sur les herbes, la plaine, les monts, le ciel. Les colons, continue-t-il avec amertume, affectent de croire les musulmans incapables de penser. Ils pourraient bien se tromper. Pourquoi ne serions-nous pas les barbares ?

En me posant cette interrogation, le mélancolique visage de M. Donnelle se nuance de malice.

— Est-ce une preuve de civilisation qu'une

agitation et une dépense immense d'énergie ? continue-t-il. Les muscles de ces messieurs travaillent beaucoup plus que leurs cerveaux. Ils ne s'en doutent pas. Avez-vous l'intention de galoper à leurs trousses, mademoiselle ?

La politesse captieuse de M. Donnelle me charme et je crois devoir lui répondre qu'il ne m'agrée pas plus qu'à lui de m'époumoner à la poursuite des sangliers.

— Je ne comprends que deux existences, reprend doucement Lucien Donnelle : ou bien la béatitude d'un monastère situé dans un paysage idéal ; ou bien le bonheur musulman au fond d'un palais de marbre blanc parmi les jasmins et les jets d'eau.

Sa voix s'est émue. Il se tait. J'ai bien envie de l'interroger sur son exquise princesse Nefissa. Il se drape dans son burnous, qui flotte au vent, et murmure :

— On ne saura jamais quel abîme sépare les deux civilisations française et mauresque. Placés en face les uns des autres, nous ne nous comprenons pas et nous voulons nous juger. Ma famille, de vieille tradition nor-

mande, n'a pas été la moins acharnée à combattre mes goûts. J'ai, pourtant, approché le bonheur, et, maintenant que je l'ai vu, tout me semble vulgaire et lugubre. Ah! surtout, j'abhorre notre mouvement grossier qu'on appelle : colonisation. Croyez-moi, mademoiselle, aucun de ces compatriotes, ne peut être capable d'idéal, et, par là, j'entends l'idéal dans son sens le plus élevé, le plus universel.

Je trouve le fiancé malheureux de la Princesse Lointaine tout à fait délicieux. Par comparaison, M. Coudignac me semble de plus en plus barbare.

— Garons-nous, mademoiselle !

Vivement, Lucien Donnelle saisit la bride de mon cheval et m'attire derrière le tronc d'un arbre. Nous entendons le bruit cadencé d'une cavaldade : Bada douf! Bada douf! A cinquante mètres devant nous, d'un taillis de diss, s'élance une affreuse bête terreuse, aux petits yeux sanglants. J'épaule mon bijou de fusil et, pan ! au hasard, sur le sanglier. Un aboiement de détresse répond à ma détonation. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Ah ! mademoiselle Gillette, crie Pierre Coudignac en arrivant vers nous au galop, vous venez de blesser le meilleur chien de M. de Courville.

En effet, la meute suivait la bête, recrue et fumante.

Le pauvre chien ! Je saute à terre et je cours à lui.

— Bah ! il est touché à la queue ! Il n'y a que demi-mal, s'écrie le colonel Bernaron, jovial.

— A la queue ! Ah ! ah ! A la queue ! répète M. de Courville, glacé.

— Mes excuses, cher ami, dit mon oncle. Vous savez que Gillette n'a jamais tiré. Alors ?

— A la queue ! A la queue ! Voyons cela, ressasse le maître de la chasse.

Et lorsqu'il s'est enfin rendu compte de la légère blessure de son chien, il vient me serrer la main : une deux, une deux, à la manière anglaise. Il me pardonne !

— Nom d'un petit bonhomme, me chuchote mon oncle, il t'aurait fait passer au Conseil de guerre, si tu avais tué son braque.

— Avec cet incident, nous avons perdu la chance de rattraper notre sanglier, maugrée Coudignac.

Comme je le déteste! Voilà tout ce qu'il trouve d'aimable à prononcer! Je suis bien assez ennuyée de cette aventure.

Au déjeuner sur l'herbe, je veux dire sur des tapis khairouanais étendus sur le sol, je réserve toutes mes attentions pour le suave Lucien Donnelle. D'ailleurs, Coudignac semble parfaitement indifférent à ma présence. Il bavarde sur ses derniers déblaiements. Le colonel, et jusqu'à Mme de Courville, complètement anéantie et comme dégonflée par la fatigue, l'écoutent sans rire. Quelle bonté! Ce lauréat de lycée m'horripile. Je fais ceci! Je ferai cela! Je réaliserai ce projet! J'exécuterai mon plan! Je poursuivrai mes fouilles! Oh! qui me délivrera de cet actif personnage? Plutôt s'étendre sur la natte d'un harem toute sa vie et respirer des jasmins. Comme j'approuve M. Donnelle.

VI

SOUK-EL-KMIS

Sécheresse et famine. Une chaleur prématurée nous accable. Grâce aux chameaux qui tournent les norias du jardin de mon oncle, et à son diligent gérant Hassen Mahmoud, dont la toge rose rôde autour des plantations menacées par le feu du ciel, les arbres et les pelouses demeurent verts. C'est même une féerie, une poussée de sève inouïe, des cataractes de fleurs.

Mais lorsque je contemple le bled de la terrasse du vieux palais, quelle désolation ! Il ressemble à un paillasson sur lequel des pieds innombrables se seraient frottés. Des troupeaux minables, vaches à l'échine rocailleuse et moutons souffreteux poussés par des Tuni-

siens décharnés, cherchent en vain leur nourriture. Le soleil se venge. Son éclat a le tranchant d'un acier. Je plains de tout mon cœur ces misérables Bédouins.

— Imprévoyance ! dit mon oncle. Si ces pauvres diables avaient eu soin d'ensiler une partie de leur fourrage, ils ne verraient pas aujourd'hui crever leurs troupeaux. Ah ! ah ! messieurs les Bédouins, vous chantiez et vous vous gaviez ! Eh bien ! dansez, maintenant.

L'index dressé sur la tête de M. de Vierles, je déclare son inhumanité odieuse. L'Afrique a développé chez lui des instincts sauvages.

— Mahmoud ! Mahmoud ! appelle mon oncle.

Le gérant arrive à petits pas précipités, s'incline, une main sur le front, attend avec un suave sourire l'ordre de son maître.

— Mahmoud, as-tu fait ce que je t'ai recommandé ?

— Oui, Sidi, j'ai reçu les troupeaux du douar Menzel sur vos prairies de Bou-Alfa. Les voilà sauvés.

Souple révérence d'Hassen, doigts au turban,

trois petits pas en arrière, demi-tour, et, de son allure de fourmi affairée, le gérant disparaît derrière les citronniers-bergamotes.

Je me jette dans les bras de mon détestable, et adorable oncle, et je fais amende honorable·

— Méchant ! Pourquoi vouliez-vous me laisser croire que votre cœur était aussi desséché qu'une piste au soleil ?

Tout à coup, attendri, il me prend la tête entre les mains, me regarde et ajoute :

— Eh ! Eh ! votre caractère emporté pourrait bien vous jouer de vilains tours. Vous êtes impulsive, mademoiselle. Ces yeux noirs veulent juger au premier regard les gens et leurs actions. Apprêtez-vous à bondir de..., de colère. Je vais vous apprendre une nouvelle désagréable : nous allons partir, dans un instant, pour Souk-el-Kmis.

— Encore ! Ah ! quelle... scie !

— Bravo ! Frappez du pied, charmante enfant. Délicieux langage ! Enfin si vous détestez Coudignac, rien ne vous oblige à m'accompagner. Je viens d'être avisé par lui d'une découverte surprenante. Sa ferme est réelle-

ment installée sur l'ancien domaine de *Consuetus, civis romanus.* Il me montrera une inscription lapidaire étonnante... Ta curiosité n'est point piquée ?

— Pas le moins du monde. Je méprise les vieux cailloux truqués qui ébahissent les archéologues de sous-préfectures.

— Quelle outrecuidance ! Votre oncle goûte ces « vieux cailloux », comme vous les nommez, et je pars. Reste à Bab-el-Kadra. Je ne te force pas à cette chevauchée.

— Mais il me plaît de ne pas vous quitter d'une semelle, car je vous aime bien, vous, mon oncle, et votre présence me fera oublier celle de votre entrepreneur de fouilles.

Pendant notre course vers Souk-el-Kmis à travers une campagne calcinée, je déclare à mon oncle que la colonisation française ne pourra jamais changer les climats et que l'Afrique restera l'Afrique. C'est folie de prétendre fertiliser un sol mort. Ah ! le fameux grenier d'abondance des Romains est vidé à tout jamais.

— Tiens ! Tiens ! ma nièce, les questions

d'agriculture vous intéresseraient, maintenant ? Malgré vous, l'influence du milieu agit. Vous commencez à raisonner..., à faux d'ailleurs, sur l'avenir de la Régence. Ma chère enfant, que diriez-vous, cependant, si Coudignac trouvait le moyen d'abreuver ce bled brûlé, ce bled aussi désertique que la lune ?

— Je ne dirais rien, parce que ce n'est pas possible.

— Oh ! Oh ! le mot *impossible* n'est pas...

— ... Français ! Oui, oui, mon oncle. Mais ici, nous nous trouvons en terre d'Islam, où le fatalisme réduit au néant les possibilités humaines.

— Quelle phrase magnifique ! Un vrai philosophe, cette Gillette... « Où le fatalisme..., les possibilités humaines ! » Splendide pensée, que je me garderai, d'ailleurs, de faire graver au seuil de Bab-el-Kadra. Cela sent son Lucien Donnelle, ce monsieur musulmanisé. Son Altesse le bey ne sait pas quelle recrue elle perd !

— Ne vous moquez pas de M. Donnelle. Je partage ses goûts, mon oncle. Quelle sagesse !

— Oui, la sagesse du fainéant. Pardon pour

ton héros romantique, le mot m'a échappé.

J'allais riposter, quand nous entendîmes le bruit sonore d'une galopade sur un sol qu'on eût dit creusé et tendu sur une armature de roches souterraines. Sans chapeau, ses cheveux roux au vent, son menton de légionnaire romain plus carré que jamais, le centaure accourait vers nous. Une véritable joie communiquait de l'émotion à ses moindres paroles.

— Suivez-moi, mes chers amis, s'écria-t-il.

Comment cela? Me croit-il de ses amis? Passe encore pour mon oncle! Enfin, il faut être indulgente sur les nuances avec les barbares. Nous grimpons, à sa suite, un sentier en lacet dans la montagne. Nous dépassons son horrible hutte et, enfin, nous nous arrêtons devant une sorte de grotte artificielle, car des murailles cyclopéennes épaulent cette excavation de la montagne.

— J'ai découvert les immenses caves du citoyen Consuetus, nous explique le colon. Le directeur du service des antiquités à Tunis est venu les visiter. D'après lui, les inscriptions lapidaires établissent, d'une façon indiscu-

table, que ma ferme s'étend sur l'ancien domaine latin. Puisqu'il en est ainsi, toutes les espérances me sont aujourd'hui permises. Voulez-vous visiter ces caves romaines, mademoiselle ?

Un Bédouin, qui marche en levant haut les pattes comme un coq maigre, apporte une lampe à acétylène, qu'il tient avec la mine effarée d'un soldat apercevant un obus dont la mèche brûlerait. A sa suite, nous nous engageons dans la galerie ravagée plutôt que déblayée. Des quartiers de roches et des masses de terre rendent la marche incertaine, dangereuse. Et quelle humidité ! Je glisse sur le sol argileux, et M. Coudignac me rattrape à la volée, c'est le cas de le dire. J'allais salir affreusement mon amazone. Ma foi ! J'accepte son bras solide. Tout à l'heure, je le remercierai avec un petit merci bien sec.

— Trois cents muids pouvaient tenir dans cette cave. Cela suppose des vignobles splendides, mademoiselle. Remarquez la beauté des voûtes. Ces souterrains doivent se prolonger beaucoup plus loin.

Je secoue la tête de temps à autre, afin d'être relativement polie. Et puis, au fond, je commence à être intéressée. Je conçois l'importance de cette découverte.

A la sortie des caves, le Bédouin ne peut arriver à éteindre l'acétylène. Il souffle, il souffle à perdre haleine. Il soufflerait jusqu'à demain. Mon oncle rit de bon cœur.

— Crétin ! s'exclame le doux Coudignac.

Et il tourne une molette. La lumière s'éteint.

A cent mètres devant nous, près d'une arche ruinée, envahie par les ronces, un garçonnet arabe, vêtu de rouge, danse, tandis que trois femmes sveltes comme des Diane frappent en mesure dans leurs mains pour accompagner les bonds du petit papillon vermeil. Au-dessous, le bled immense, couleur de vieil or. Quel tableau ! Et, tandis que je le contemple, mes oreilles entendent, malgré moi, cette navrante conversation :

— En fait d'ouvriers, lorsque je suis arrivé à Souk-el-Kmis, j'ai commencé par faire travailler cent porcs. Ils ont purifié mon sol, mangé la brousse et les limaces ; mes truies ar-

rivaient même à cerner les lièvres et à les dévorer.

— Ah ! ah ! voici d'où vient leur appellation bien méritée de sloughis, répond mon oncle qui rit du bout des lèvres.

Le récit de ces porcs savants, de ces porcs terrassiers et laboureurs ne l'amuse pas plus que moi.

Heureusement, l'heure du déjeuner va nous permettre de manger sans parler. Il est servi sur une table de pierre, un dolmen s'il vous plait ! Des eucalyptus nous ombragent, plutôt mal, mais ils aromatiseront notre repas. D'étranges fleurs jaunes nous entourent.

— Des bouillons-d'or, m'apprend Coudignac. Hep ! Zorah ! au trot. Amduch, le rôti. Chaldi, les boissons, et plus vite que cela !

La négresse, le gardien marocain des troupeaux, les fellahs, s'empressent.

— Il est d'usage, mademoiselle, de boire, dans les repas arabes, du droh. Voulez-vous en goûter ?

— L'inquiétante liqueur bleue ? Merci.

— Elle est fabriquée avec de la graine de lin et de l'eau de rose.

— Seigneur ! Un cataplasme. Merci ! merci !

— Vous ne me refuserez pas du châlebh ? C'est délicieux.

— Drôle d'odeur, et cela ressemble au lait de chaux des maçons.

— Cependant, Zorah l'a préparé avec de l'amidon, du lait et de la verveine.

— Grand Dieu ! un empois, maintenant !

— Vous vous contenterez donc de ce thé à la marocaine. Une pincée de menthe en relève le goût.

— Volontiers ! Mais, monsieur Coudignac, je croyais que vous détestiez les mœurs arabes et je vous vois boire ces drogues !

— Permettez, mademoiselle, je distingue entre les erreurs des musulmans et leur cuisine, parfois savoureuse. Je passe même pour un arabophile auprès de mes compatriotes. Songez que je me contente d'améliorer les bœufs ou les moutons arabes, au lieu d'en importer de Normandie ou de Sologne. Sévère pour mes Bédouins, je ne vais pas, comme

certains violents, jusqu'à les brutaliser. Ah ! être juste, toujours, comme c'est difficile!

Je grignotais des bananes et des goyaves, le déjeuner terminé.

— Vingt-sept degrés à l'ombre! annonça le colon. Température très supportable.

Un ronflement nous fit sourire. Mon pauvre oncle s'était endormi, la tête appuyée contre un eucalyptus. La plaine miroitait au soleil.

— Vous ne souffrez pas de cette chaleur, vous, une Parisienne?

J'assurai que les Parisiennes n'étaient pas forcément des sensitives et que j'avais toujours aimé la campagne, avec ses inconvénients.

Il me fixa d'une façon qui eût été gênante, si je n'avais senti un regard camarade. Mon oncle dormait toujours, le menton appuyé sur un impeccable gilet de piqué blanc, ses fines bottes croisées.

Pierre Coudignac contemplait la plaine traversée par une lointaine caravane. J'affectais de peler une orange avec soin. Les fellahs de notre hôte étaient rentrés dans leur gourbi.

D'un ton grave, presque doctrinal, le jeune homme prononça :

— Maintenant, je suis devenu un demi-sauvage; mais je ne me suis pas habitué sans peine à ce bled. Les premiers soirs, lorsque je regardais ce panorama d'Afrique, je ne lui trouvais pas d'âme. Cultiver en France, dans sa province, c'est une douceur. Le sol, là-bas, a été comme rassasié par les vies et les efforts de nos ancêtres. Ici, le pays nous reste longtemps aussi étranger qu'un visage de nègre ou de Bédouin. C'est peut-être absurde, ce que je vous raconte là.

Coudignac commençait à m'émouvoir. Je lui assurai qu'il me faisait sentir, au contraire, des pensées restées confuses chez moi.

— Comme je suis peu fortuné, au lieu d'acquérir une propriété aux portes de Tunis ou de Sousse, j'ai dû accepter, de la direction d'agriculture, ce domaine dans les Nefzas, loin d'une ville et de mes compatriotes. Le premier mois fut pénible : le soir, après mon travail, quand je fixais cette montagne pierreuse, noirâtre, quand j'entendais les cris rau-

ques de pâtres arabes, quand je me voyais observé sans bonté par des Bédouins obtus, j'avais la sensation d'être le seul homme pensant de ce pays. Il y avait entre eux et moi un gouffre, qu'on ne comblera jamais. Nos religions, nos espoirs, mes connaissances, nous font aussi dissemblables que la pierre peut l'être de l'eau. J'ai failli tout quitter. Je me jugeais insensé. Comme tant d'autres Français, mes prédécesseurs, j'en arrivais à pleurer, tel un enfant, en pensant à la France où, par comparaison, tout me semblait doux, tendre, sympathique.

Cette confession de Coudignac m'étonna. Il y avait donc sous l'écorce rude de ce colon une âme sensible?

— Et vous, mademoiselle, me demanda-t-il tout à coup, ne vous ennuyez-vous pas en Tunisie?

Quelle question niaise! Pourquoi m'ennuyer? Je lui réponds que tout m'intéresse, à Bab-el-Kadra. Depuis une semaine, je suis les travaux de complantation de cinq hectares d'oliviers.

— Comment! l'arboriculture vous intéresse?

— L'arboriculture et même la simple culture. Qu'y a-t-il d'étonnant?

Je le surprends profondément. Ses yeux acérés me fixent avec curiosité. On dirait qu'il fait une découverte. Pauvre sot! il me prenait, peut-être, pour une gravure de mode! Comme le silence entre nous m'était pénible, je repris :

— N'avez-vous plus vous-même jamais la nostalgie de Paris?

— Jamais plus! s'écria-t-il d'une voix si sonore que M. de Vierles se réveilla. Souk-el-Kmis est devenu ma seconde patrie. Si je ne me fais pas écraser avec ma maison, quel avenir j'aperçois! Je me suis donné un grand but. Je suis content.

... En rentrant à Bab-el-Kadra, M. de Vierles me demanda s'il avait dormi.

— A peine le temps de pousser trois ou quatre petits ronflements. Dites-moi, mon oncle, quel danger menace donc M. Coudignac?

— Ah ça ! t'aurait-il fait des confidences, Gillette ?

— Si peu ! Néanmoins, M. Coudignac me devient moins antipathique.

— Décidément, ma nièce, j'ai dormi beaucoup trop longtemps.

VII

LE CAID SEDJOUMI

La même monotonie charmante d'une existence orientale. Entrée de Zakia aux chevilles tintinnabulantes, rires cristallins du moricaud Chadli, petites paroles brèves du discret Hassen Mahmoud, un ciel rose et azuré sur les citronniers et les orangers. Trilles d'oiseaux, cris des norias, plaintes funèbres des chameaux.

J'accompagne souvent la négresse Zorah au potager arabe qu'elle gouverne. Je sais, maintenant, piquer des pieds de coriandre et soigner le carvi dont la graine odorante parfume les ragoûts. J'arrose la méloukhria, une espèce d'épinard africain délicieux. Je cueille moi-même les citrons et je sais reconnaître les plus

juteux. J'ai vraiment une vocation de jardinière et j'enchante la bonne grosse Zorah par les soins que je donne aux plus humbles de ses élèves : persil, romaines. Et j'interroge :

— Qu'est-ce que cela ?

— Du fenouil !

— Et ceci ?

— Du henné pour se rougir les doigts, mamouselle.

Cette réponse me fait songer, tout à coup, à petite mère, dont les cheveux... J'aperçois son flacon d'alcoolat de henné.

Mon oncle se persuade que je m'ennuie à mourir.

— Avoue, du moins, que ta santé se trouve bien de ton séjour chez moi, Gillette. Tu ne tousses plus jamais. Tes parents sont enchantés et ne pressent pas ton retour. Ils viendront te chercher, c'est une chose convenue, lorsque ton père disposera d'un mois, car j'entends les garder quelques semaines. Pourtant, je suis désolé de cette villégiature si fade. Que veux-tu ? Forme un vœu. Donne-moi des idées. Ton

Mathusalem d'oncle manque d'imagination, ma petite enfant. Pardonne-lui.

— Voulez-vous bien vous taire, oncle délicieux. Je ne veux rien. Vous me comblez. Mon seul souhait, c'est de rester avec vous.

Ma déclaration ravit M. de Vierles. Il frise sa fine moustache grise, sourit d'un œil et s'attendrit de l'autre. Néanmoins, il est persuadé que j'agonise dans la stupeur la plus noire, et le voilà qui m'emmène dans un drôle de petit carrosse sicilien peinturluré de vermillon et vert pomme jusqu'à la ville arabe de Beni-Khiar. Il veut me faire connaître son ami le caïd Sedjoumi. Je suis enchantée d'approcher un musulman de condition.

Au sommet d'une colline jaune, un gâteau de farine surmonté de choux à la crème : c'est la mosquée de Beni-Khiar. Autour d'elle, un jeu de dominos est jeté à l'aventure parmi les bananiers et les citronniers : voilà la ville. Un cube blanc ourlé de faïences polychromes et un portail en fer à cheval gardé par des nègres rieurs : nous sommes chez Si Sedjoumi. Un gros homme onctueux, enveloppé dans des

tissus abricot, rose thé ou feuilles tendres, sourit et me baise les mains : voilà le caïd! Je ne puis détacher mes regards de ses babouches. Quelles babouches, en maroquin et brodées de fils d'or!

— Voulez-vous voir ces dames? me propose-t-il.

Quelles dames? Ah! oui, ses femmes! Cela me paraît bizarre de penser : ses femmes! Une seule épouse ne suffit donc pas à ce gros monsieur sucré, alors que tant de maris français ne peuvent déjà supporter leur unique conjointe? Le caïd me précède. Aux premières marches de faïence de l'escalier, je me retourne et je vois mon oncle qui boude, la canne en travers du bras. Il semble me dire :

— Eh bien! tu en as une veine, toi, de rendre visite à Mmes Sedjoumi! Moi, je dois me morfondre. Fichues mœurs!

Toujours glissant sur ses babouches qui « frou-froutent » contre le dallage et ses bras agitant gracieusement les larges manches de sa djebba, le caïd m'introduit dans une sorte de cloître. Quatre portes s'ouvrent sur les

quatre côtés, et quatre femmes sont accroupies devant les quatre seuils. Cela semble truqué, machiné comme un décor de théâtre.

— Voici ma mère, ma sœur, ma première épouse Fathma, ma seconde épouse Lucia.

Son index tendu me désigne une vieille dame en vert, une jeune fille en blanc, une dame rousse en rouge et une dame brune en violet.

Quatre inclinaisons de tête simultanées. J'y réponds quatre fois en me déplaçant comme un régisseur qui vient en scène saluer le public pour une annonce. La dame en violet se lève seule et, en méchant français, m'invite à m'asseoir.

— Bonzour ! Zé souis charmée de vous connaître. Zé vois si peu d'Ouropéennes comme moi !

Ah çà ! que raconte-t-elle ? Cette étrange créature m'apprend qu'elle est née en Calabre, « d'oune petite famille bizogneuse », et elle s'est mariée au caïd afin de vivre sans travailler.

Je regarde assez durement cette Italienne et, plus affectueusement, les musulmanes. La

vieille Mme Sedjoumi, la douairière, porte une sorte de ceinturon à boucle formée par un poisson de cuivre. Des mains d'argent et d'autres talismans d'ambre et de corail décorent son boléro. Ses paupières, affreusement maquillées au koheul, lui font des yeux « au beurre noir ». Elle bredouille très vite, en arabe, des propos que l'Italienne musulmanisée me traduit :

— Lella Sedjoumi vous demande si vous n'êtes pas malheureuse d'être obligée de montrer votre visage aux hommes.

Que répondre? Pierre Coudignac n'exagère pas, lorsqu'il assure qu'un abîme sépare nos deux civilisations !

Tandis que nous bavardons, un grand tapage — sonnailles, cris, grincements d'essieux, coups de fouets — nous interrompt : La porte en fer à cheval sur le patio s'ouvre pour laisser passage à une surprenante musulmane, longue, mince, rapide, anguleuse. Son visage olivâtre est fardé sur les joues et ses yeux minuscules, deux trous de vrille, élargis par le koheul. Elle rejette ses voiles blancs

en poussant une sorte de clameur triomphale, et elle m'apparaît costumée « à la française », si l'on peut dire. Sa robe tailleur, couleur banane, fut agrémentée par une couturière sicilienne de soutaches en arabesques et il lui pend au corsage de la graine d'épinard et des morceaux de broderies. Elle est gantée de peau jaune.

Derrière elle la bonne face lunaire du caïd Sedjoumi reparaît. Avec une satisfaction qu'il ne peut déguiser, il me dit :

— Je vous présente ma sœur aînée, Hanifa. Elle habite Sousse. Elle est mariée à Tahar ben Mokri, le grand négociant. C'est presque l'une de vos compatriotes, mademoiselle. Elle reçut les leçons d'une institutrice des Batignolles. Et cela se voit, n'est-il pas vrai ?

— Oui, Si Sedjoumi, on n'en saurait douter. Je prenais Madame pour une Française.

... J'ai le front de lui faire cette réponse sans pouffer. Le bon caïd paraît ravi, trop ravi. Il ne peut plus me quitter des yeux. Mon Dieu ! comme il semble m'admirer, me vénérer. Il joint les mains et ses lèvres clapotent.

Hanifa s'est élancée vers moi et elle m'embrasse. Quel transport contrariant : Je parie qu'il me reste du rouge et du violet sur la joue et le nez, et j'embaume maintenant la bergamote.

Cette impétueuse Soussienne m'exprime en termes corrects sa joie de faire ma connaissance. Elle toise assez dédaigneusement les quatre musulmanes qui nous entourent et me déclare qu'elle vit à l'européenne dans le palais de son mari, sauf... sauf... enfin, vous comprenez ?

Je secoue la tête. J'affecte de ne point deviner ; et la malheureuse doit achever :

— Sauf la liberté, l'obligation de me voiler la face et de ne pas recevoir les visites masculines.

A part ces légères restrictions Hanifa est presque une boulevardière. Ne me parle-t-elle pas aussitôt de nos théâtres et même de nos « boîtes » montmartroises !

Derrière elle Sedjoumi se pâme de satisfaction sans cesser de m'observer avec la béatitude d'un fidèle devant le Mirhab. Il com-

mence à m'ennuyer, ce caïd. Pourquoi ne rejoint-il pas mon malheureux oncle ? Ah ! comme M. de Vierles s'amuserait en compagnie de cette originale société tunisienne.

Brusquement Sedjoumi interpelle en arabe Hanifa, lui prend le bras et lui chuchote je ne sais quoi avec une animation qui me déconcerte.

Suis-je sotte, je crois toujours ce gros chef préoccupé de ma petite personne.

Enfin, il s'éloigne. Tout aussitôt Hanifa m'attire près d'elle, sur un divan, et me demande :

— A votre âge, mademoiselle, comment n'êtes-vous pas mariée ?

... En voilà une question ! Je garde le silence.

— Auriez-vous un fiancé ?

Malgré moi, je rougis.

— Ah ! Ah ! je comprends, mademoiselle, je comprends.

Mais non, elle ne comprend rien, cette indiscrète, et par ma mine et deux ou trois petites phrases sèches, j'essaie de la convaincre

de ne pas pousser plus avant cette conversation.

— Si vous n'êtes pas fiancée, ne songez-vous jamais à votre établissement ?

Mon front se colore à nouveau, malgré moi, et je suis furieuse. Je ne puis m'empêcher de penser à Louis Coudignac et, cependant, je repars dignement :

— Nous autres, jeunes filles françaises, nous laissons nos parents s'occuper de notre é-ta-blis-se-ment !

Puis je croise vertueusement les mains et je baisse le front, en songeant : « Je voudrais bien m'en aller de ce harem ! »

— Est-ce que notre existence musulmane ne vous semble pas trop déplaisante ? reprend Hanifa.

— Très poétique, au contraire.

Ma réponse enchante la Soussienne qui ne peut s'empêcher de claquer des mains.

— Comme vous avez raison, mademoiselle ! une vie, comme la mienne, est préférable au mariage français. Ah ! bien certainement, il ne faut épouser qu'un Tunisien civilisé.

comme mon mari Tahar ou comme mon frère. Mais alors, c'est le bonheur !

Avec quel feu s'exprime Hanifa ! Je me lève et je prends congé de ces dames. L'onctueux caïd dont la politesse parfumée embaume les paroles se prosterne en me reconduisant à notre voiture.

Lorsque nous sommes remontés dans notre carrosse de cirque, M. de Vierles ne peut retenir un rire énorme :

— Gillette, il me faut t'annoncer une grande nouvelle. Tu es fiancée.

— Oh ! mon oncle ?

— Il n'y a pas de : oh ! mon oncle ! Je viens de céder aux flatteuses sollicitations du caïd.

— Hein ! Il a osé !

— Quel ton terrible, Gillette ! Oui, il a osé. Ah ! laisse-moi rire, rire ! Ce pauvre homme, subitement, à l'orientale, s'est épris de toi. Et quelle passion ! tu vas en juger : D'abord il m'a raconté qu'il possédait trois « enchirs » et qu'il te donnerait le plus fertile en dot. Ensuite il m'a énuméré ses troupeaux : quatre cents bœufs et vaches ! Sept cents mou-

tons près de Sfax ! Une olivette ! Une parfumerie. Te voilà femme de caïd, mon enfant.

— Je vous défends cette plaisanterie impie, M. de Vierles. Moi ! moi ! La femme de ce bonhomme ?

— En vérité, je te trouve bien difficile, Gillette. Et, vois les concessions de cet excellent musulman, il m'a offert de renvoyer ses autres épouses afin que tu puisses régner sans rivale dans sa maison. Quel geste magnifique ! Il ne me reste donc plus qu'à prévenir tes parents.

Cette fois je ne puis m'empêcher de rire avec mon oncle. Cette aventure africaine me ravit. Je la conterai à mes amies. Quel succès !

Après quelques minutes de silence, la mélancolie du « bled » nous apaise et M. de Vierles murmure :

— Dis donc, Gillette, pourquoi la princesse Nefissa ne serait-elle pas une musulmane dans le genre des personnes que tu viens de voir ? L'imagination de Lucien Donnelle doit aider beaucoup sa malheureuse passion. Mirage d'Orient.

... Depuis quelques instants, Baba Salem,

notre cocher ghadamésien, tournait son visage cuivré vers une piste dont le ruban brillait dans la brousse cendrée. Enfin, il arrêta ses chevaux. Un cavalier bédouin, coiffé d'un chapeau parasol rehaussé de cuir rouge, galopait vers nous. Le vent enflait son burnous qui flottait comme un étendard. Ce courrier remit à mon oncle une lettre et une boîte. Il détala, sans attendre notre réponse. Les sabots de sa monture volaient au-dessus d'un nuage de poussière argentée. Sur la boîte, je lus mon nom en écriture appuyée. Je l'ouvris :

— L'admirable camée! Quelle finesse de sculpture! Une Diane chasseresse. Et quelle couleur, cette pierre! De l'or! Qui m'envoie ce bijou romain?

— Coudignac. Ton centaure m'avertit qu'il vient de la découvrir dans son souterrain. Il te demande de vouloir bien l'accepter pour se faire pardonner ses boissons au lait de chaux et à l'empois.

— Ah! c'est gentil! Mais pourquoi ce pli vertical entre vos sourcils, mon oncle? Vous ne semblez pas content.

— Ce n'est pas cela, ma petite enfant. Je suis inquiet.

— Inquiet?

— Coudignac m'apprend qu'il a ressenti un léger mouvement sismique, la nuit dernière, et, comme la montagne est creuse, elle menace sa ferme d'un écrasement. « Au premier tremblement de terre, m'écrit-il, Souk-el-Kmis sera recouvert par quelques milliers de tonnes de roches. » Même si ce garçon ne disparaît pas sous la montagne, son domaine serait irrémédiablement perdu.

— Mon oncle, il faut aller tout de suite à son secours!

— Notre présence, là-bas, n'aurait aucune utilité, Gillette. J'enverrai, ce soir, une vingtaine de terrassiers chez Coudignac. Ils se mettront à sa disposition. Quel caractère étonnant, ce colon. Juges-en par sa dernière phrase : « Mais le triomphe peut naître de cette catastrophe, mon cher voisin. Si la montagne s'ouvre convenablement, mes recherches seront abrégées. J'ai un grand espoir. » Que dis-tu de ces espérances suscitées par la

possibilité d'une catastrophe ? Dans son héroïsme il est un peu timbré, notre ami. Enfin, il faut lui venir en aide.

— Oui, retournons à Souk-el-Kmis avec tous vos ouvriers et obligeons M. Coudignac à quitter sa ferme.

— Comme ton teint s'anime, Gillette !

— Vous plaisantez. Je vous assure que ce colon m'est parfaitement indifférent en lui-même, mais le savoir écrasé...

... Je dormis très mal, cette nuit-là. Le souvenir de Mmes Sedjoumi m'obséda. Pauvres femmes ! je les plaignais. Leur sort de prisonnières me paraissait lugubre. Je crois bien que je me rendormis dans l'anxiété. Plusieurs fois, je crus entendre de formidables éboulements dans la campagne et j'ouvris des yeux épouvantés. Cauchemars ! Pas davantage.

VIII

LA CHAPELLE DE BER-RECHID

Un sot amour-propre m'empêche de me renseigner sur Souk-el-Kmis. D'elle-même, la bavarde Zakia m'en entretient.

— Mamiselle, tu sais, la montagne elle s'ouvre doucement. Grand trou, oh ! là ! là !

Et la Bédouine saute, cabriole, m'énerve avec sa puérilité. Cela me peinerait vraiment de savoir Coudignac ruiné et exilé de son domaine. Et sa vie est menacée ! Je sais bien qu'il est averti. A lui de prendre ses précautions.

Dimanche matin. Mon oncle, qui cultive la variété des équipages, me fait grimper dans une espèce de boîte jaune montée sur des ressorts trop durs.

— Une voiture espagnole, m'explique-t-il. Un *corricolo*, c'est charmant. A chaque cahot, on joue à l'escarpolette. Mon landau et mon *carrossa* silicien sont en réparation. Les pistes vous démolissent le meilleur équipage en quelques mois. Excuse-moi, mon enfant.

Notre *corricolo*, tiré par trois mulets chargés de sonnailles, grimpe au galop les pentes. Il est modeste, l'oncle, avec son escarpolette ! A la vérité, nous sommes dans un panier à salade et secoués comme des laitues.

Au sommet d'une colline pelée, montrant des tranches de son sol rouge comme la chair, le carillon grêle d'une petite chapelle chaulée retentit. Des colons à cheval montent de la plaine vers cette maisonnette à clocheton de tuiles. Pierre Coudignac viendra-t-il à Ber-Rechid ?

— Voici notre curé à la mode africaine, m'avertit mon oncle. Tu vois, notre « baba » monte son roussin avec des bottes à éperons sous la soutane. Et quelle barbe de sapeur ! N'est-ce pas qu'il est beau ?

Nous descendons de notre *corricolo* près du

petit cimetière chrétien, qu'un muret sépare seulement du bled. Là, dans le sol brûlé, deux tombes nues surmontées de petites croix de bois portant les noms des premiers colons tombés au champ d'honneur. Mon oncle salue largement et nous pénétrons dans la pauvre chapelle peinte d'indigo. Sur l'autel de bois blanc, deux chandeliers en méchante quincaillerie. Le « baba » n'a pas quitté son costume de voyage. Sous l'aube, ses éperons apparaissent. Un colon botté, la cravache posée près de lui, répond la messe. Dans l'assistance, je vois avec satisfaction, debout contre la porte, Pierrre Coudignac près du raide M. de Courville. Le colonel Bernaron, les protestants Loppenstein, un israélite parisien et des indifférents viennent, cependant, communier ici dans l'amour de la France, sous ce clocheton pavoisé du drapeau tricolore. Agenouillées à même le dallage, deux vieilles personnes en mantelets ornés de jais. Pourquoi Mmes Castagne ont-elles abandonné leur petite église d'Aïn-Abiod ? Je cherche en vain le commandant Cougourd.

L'officiant est un ancien professeur que sa

frêle santé porta vers le soleil, qui le ressuscita. Il cultive un domaine, le bréviaire au poing. Devant moi, quelques paysannes : Savoyardes, Bretonnes, Provençales et leurs enfants, en costumes de leurs provinces.

Je comprends la douceur de se retrouver, une fois la semaine, entre compatriotes et d'aimer ensemble sa patrie, sa race, ses communes idées.

Au prône, l'abbé évoque les deux morts, les jeunes gens qui, les premiers, sont entrés dans ce sol africain. Il parle de la douceur de dormir son dernier sommeil dans la terre fraîche et parfumée d'un village français. Aussi, il demande à l'assistance d'être cette fraîcheur, ce parfum, cette douceur pour les pauvres morts séparés de leurs familles. Sanglots dans la chapelle. Mmes Castagne pleurent leur fils et leur neveu. Mon oncle cache ses yeux dans sa main bien gantée. Je suis attendrie. Par la rosace, au-dessus de l'autel, c'est le ciel incandescent et je pense à l'espace immense et brûlé de la sauvage Afrique. Dehors, attachés aux murs de la chapelle, les chevaux

piaffent, les grelots tintent. Nous sortons.

Fifille et Mimi Castagne viennent se jeter sur mon oncle — et, les yeux encore rougis, elles nous expliquent la raison de leur présence à Ber-Rechid. Le vieux prêtre lozérien qu'elles avaient fait venir de Sainte-Enimie souffrait du climat. Il avait la nostalgie de ses gorges du Tarn. Il est reparti, malgré leurs supplications. Maintenant, la petite église d'Aïn-Abiod, construite avec tant d'amour, est fermée. Aucun abbé n'y veut venir célébrer l'office :

— Nous sommes bien malheureuses. Notre dernière consolation disparaît. Ce n'est pas tout, la santé du commandant Cougourd nous effraie. Cardiaque, il peut mourir d'un instant à l'autre.

— Alors, que deviendrons-nous, seules, dans ce maudit pays d'Arabes? gémit Balsamie.

— Quelle pitié! reprend Eulalie. Voyez donc, autour de nous, ces colons chaussés de bottes à la tunisienne ou drapés dans des burnous. Quelle honte! Ma sœur et moi, nous

ne changerons pas. Comme nous étions habillées à Mende vous nous voyez vêtues. Et l'on mange chez nous comme là-bas. Pas une des vilaines coutumes de ce pays de païens ne sera adoptée dans notre maison. Ma chère demoiselle, êtes-vous donc heureuse de pouvoir rentrer bientôt en France ! Nous, nous ne pouvons pas ! Vous savez pourquoi !

Pierre Coudignac vient nous saluer.

Je lui demande de me rassurer. La montagne menace-t-elle toujours Souk-el-Kmis? Ma question le touche.

— Je croyais que vous abhorriez la colonisation et que vous partagiez le dégoût de M. Donnelle pour nos entreprises.

— Cela dépend lesquelles. La vôtre m'intéresse, après ce que vous m'avez raconté.

Il paraît ne plus se souvenir de ses confidences et cela me froisse.

— Cher ami, nous vous emmenons déjeuner, déclare mon oncle.

Je ne me rappelle plus s'il répond à l'offre de M. de Vierles; mais le voici qui chevauche aux petits carreaux de notre *corricolo*. De

temps à autre, il allonge un coup de cravache sur la croupe de nos mulets et nous partons en fantasia.

— Doucement ! Sapristi, crie mon oncle, je vais semer mes vieilles côtes sur la piste. Infernale voiture, je la vendrai, je la donnerai, je la brûlerai.

Le rire brutal de Pierre Coudignac éclate. Pendant le repas, le bien-être le détend.

— Quel déjeuner exquis, mademoiselle ! Des légumes verts ! Des fruits ! Là-bas, je suis condamné aux haricots secs et aux viandes de conserve. Tant que l'eau me manquera, mon régime de forçat ne changera point. Et encore heureux lorsque mes voisins ne volent pas mon fricot ! Je me souviens d'un temps où mes ragoûts et jusqu'à mon pain prenaient le chemin des douars en mon absence. Lorsque je rentrais, je devais manger de la farine de sorgho mouillée d'eau ou de vin.

— Pouah ! quelle horreur ! Pauvre ami, s'écrie mon oncle, reprenez donc un peu de ces fraises au champagne ! Cela vous consolera de ces mauvais souvenirs.

L'après-midi dominicale (c'est un usage à Bab-el-Kadra), mon oncle reçoit. Je crois, d'ailleurs, qu'il multiplie ses relations afin de m'être agréable. M. Coudignac me racontait une histoire étonnante de « djins », ces diablotins musulmans facétieux comme les korrigans bretons, lorsque le colonel Bernaron, toujours raboteux, noueux et pétulant, se présenta bientôt, suivi par M. de Courville glacé comme un plastron empesé. Sa femme, que la chaleur tue, fondait dans ses bajoues. Je m'aperçus qu'elle négligeait la teinture de ses cheveux, car sa nuque restait grise. Quelle douleur de vieillir ! Tout à coup, je pense à petite mère, encore si jeune, si rose, si vive. Hélas ! plus tard... C'est affreux.

Je voudrais tomber foudroyée en pleine jeunesse... Voilà ce que j'avoue à M. Coudignac. Il hausse les épaules et riposte rudement :

— Un vieillard est beau lorsqu'il accepte son âge.

Il a raison ; je suis une sotte et je l'avoue. Il n'a pas même la politesse de protester.

Ah ! voici le petit de Muzin. Son visage de marron sculpté sourit à ma vue. Moi, je n'ai pas envie de rire. Quelles jolies petites bottes vernies il a chaussées ! Quelle fine cravache à pomme d'or il secoue comme un plumeau ! Je parierais qu'il nous arrive en voiture. Mais il s'est costumé en cavalier parce qu'il tient à affirmer : 1° sa qualité d'ex-officier aux hussards ; 2° son rôle de pionnier de la France.

Avec une prompte grâce, il se jette sur ma main, qu'il baise.

— Quelle récompense de vous approcher, mademoiselle, après avoir vécu plusieurs semaines dans le bled, parmi mes burnous guenilleux ! Ah ! l'Afrique serait enchanteresse, si des Parisiennes venaient nous apporter l'aumône de leur beauté et de leur charme.

Sa tirade lui plaît. Il se rengorge et tend la jambe. J'affecte de ne le point regarder.

— Ce pauvre garçon ! Quelle mine ! me chuchote Coudignac, penché derrière mon fauteuil de rotin. La fièvre le dévore.

Il m'apprend le courage de ce Muzin poseur. Là-bas, dans la plaine fiévreuse, près d'un

oued, les lauriers-roses cachent la mort dans leurs feuillages. Pour élever ses chevaux barbes, il a dû choisir cette région de grandes prairies. Il y risque sa vie.

— Ah! voyez-vous, mademoiselle, c'est hardi de se présenter à la mort en galant équipage. De Muzin tombera élégant, bien vêtu, la moustache frisée, au milieu de ses sveltes chevaux arabes.

Mon cœur se serre de compassion pour l'ex-hussard, si brave dans son élégance. Mais comment se peut-il que Coudignac, ce conquistador impitoyable, comprenne et plaigne ce compatriote délicat? Il n'y a pas une heure, il me tenait des propos féroces : les faibles devaient disparaître; seuls, les forts méritaient d'exister. Etc., etc... Maintenant, bien sage, une cigarette de tabac égyptien parfumé comme l'oliban aux doigts, il savoure la douceur d'être assis sous ces orangers, près d'une vasque de marbre où le jet d'eau tinte comme un cristal.

Le « couple alsacien », ainsi que mon oncle appelle M. et Mme Loppenstein, se présente

avec sa pesanteur coutumière. Les potins coloniaux vont leur petit bonhomme de chemin. La bonne Ida nous assure que Lucien Donnelle tenta, la semaine dernière, de franchir les portes du palais beylical, afin de revoir sa princesse Nefissa. Trahi par une servante noire, il fut arrêté dans le vestibule. Sa famille, désolée de ce scandale, veut le renvoyer en Normandie. Personne ne compatit à la douleur du pauvre amoureux. Les moindres épithètes dont on l'épingle sont : maniaque, détraqué, dégénéré, honte de la France. Le colonel Bernaron qui ne mâche pas ses expressions, retire son chapeau de toile verte et, tourné vers Pierre Coudignac, lui demande s'il n'est pas désabusé par ses vaines recherches :

— Vous mettrez votre dernier billet de banque au fond de vos trous, jeune homme.

M. Coudignac se lève, prend la position militaire, sourit et salue le colonel, la main à la visière de son casque, sans prononcer une parole. Quelle réponse !

Maintenant, de Muzin lui-même taquine

Coudignac au sujet de ce qu'il croit être une passion archéologique.

— Les Romains sont morts depuis longtemps. Laissez donc leurs entrailles en paix, cher monsieur !

Le front carré du colon se fronce et je redoute une dure riposte. Non, il prend brièvement congé de nous et le voilà déjà loin.

Quel départ ! J'en suis humiliée.

Maintenant, de Muzin, fébrile, fait le joli cœur. Malheureux garçon ! Ses joues creuses m'impressionnent. Je lui réponds d'un air absent et il rit, il montre ses dents, ses trop grandes dents.

IX

LES BŒUFS VOLÉS

Allongé sur une chaise-longue, parfumé à l'essence du bey (jasmin et roses, s'il vous plaît !), ses cheveux poivre et sel partagés par une raie impeccable, un monocle à l'œil (lequel ? je crois que mon oncle, pour se reposer, fait passer quelquefois son carreau de droite à gauche), M. de Vierles ressemble à un pacha, avec ses babouches de maroquin et la djebba de soie amadou qu'il revêt comme robe de chambre. Ah ! si Fifille et Mimi Castagne l'apercevaient ainsi vêtu, quelles protestations !

Nous sommes installés dans le patio de Bab-el-Kadra. Les claveaux des arcades se

silhouettent sur le ciel d'un bleu doré. L'eau ruisselle des vasques. Des bougainvilliers violets festonnent entre les sveltes colonnettes de marbre blanc. En robe de haïck d'une légèreté de nuée, j'appuie mon coude sur le dossier du fauteuil de mon oncle. Lui, la bouche malicieuse, relit à haute voix une lettre de maman :

« Je ne comprends pas, mon cher frère, les revirements de Gillette. Quelle petite fille inconséquente ! Jusqu'ici elle m'envoyait régulièrement son journal. Or, depuis quinze jours, cette correspondance se ralentit ou m'arrive incomplète. Je sens des coupures. Enfin, ses idées changent avec une vitesse déconcertante. Les premiers feuillets chargeaient ces pauvres colons, ces pelés, ces galeux d'où venait tout le malaise de l'Afrique, tout l'enlaidissement de la Tunisie. Par contre, Gillette m'y présentait une espèce de héros, un M. Donnelle, riche d'une passion désolante mais poétique pour une princesse musulmane. D'autre part, elle m'entretenait d'une sorte de brutal coureur de pistes, d'éven-

treur de montagne. Je partageais déjà l'horreur de ma fille pour ce monstre, lorsque, tout à coup, changement de décor. Les terribles colons s'humanisent et deviennent presque des civilisés et M. Coudignac tourne à la figure légendaire. Il s'apitoie sur les fiévreux, verse un pleur devant les fellahs affamés et s'apprête à devenir le bienfaiteur de la Régence. Il n'est pas jusqu'à sa physionomie de dogue (ancien croquis) que Gillette n'enjolive d'une plume charitable. Je vous requiers, mon frère, d'éclaircir ce mystère. »

Sa lecture terminée, mon oncle agite le bout de son pied et fait ainsi sauter sa babouche brodée d'or. Ce mouvement expressif s'accompagne d'une grimace sarcastique.

— Eh bien! mademoiselle Laverne, que dois-je répondre à Mme ma sœur? Mais parlez-donc.

Dans mon embarras, je me penche vers mon oncle et je l'embrasse affectueusement.

— Dieu! quel trait de génie. Voilà bien une réponse de femme. Vous êtes plus fines que nous. Bon! Bon! ma petite enfant, je ne

te demande plus rien. Je comprends, tu entends, je comprends.

Cette fois, je réplique :

— Vous comprenez que, livrée à mes premières impressions, je condamnais par ignorance les colons. Maintenant, je juge plus équitablement votre ami Coudignac. Enfin, l'agriculture coloniale commence à m'intéresser. Je trouve exaltant de faire pousser un olivier, un oranger ou les grandes moissons dans le bled défriché. C'est tout !

— Vraiment, tout, Gillette ? Mais tu ne t'expliques pas sur M. Coudignac.

— Lui ? Chaque fois que je le vois il choque tous mes goûts de vie délicate, intellectuelle.

— Cependant...

— Adieu, mon oncle !

Là-dessus, je me sauve et je ferme la porte sur moi. Je la rouvre, ensuite, doucement, et j'aperçois M. de Vierles, les yeux ronds, la mine pensive. Crac ! la brise souffle ma robe. La voilà qui dépasse l'entre-bâillement. Je ne puis refermer. Misère !

— Oh! la coquine m'espionnait! s'écrie mon oncle.

Il saute de son fauteuil et cherche à m'attraper. Je veux m'échapper. Bon, ce que je redoutais arrive : le tissu est pincé.

— Prisonnière! Vous êtes ma prisonnière, mademoiselle, et je ne vous délivrerai que contre une bonne rançon.

Il rouvre la porte et me baise sur les joues, en me chuchotant d'un air tendre :

— Pauvre chère petite! Là! Là! On ne la contrariera plus jamais, jamais. Va, je sais bien ce que je vais écrire à ta mère.

— Je vous en prie, mon oncle, fis-je, effrayée.

— Oui! Oui! prie ton oncle, prie-le et il ne te desservira pas, Gillette.

— Mais vous vous méprenez complètement. Tous vos colons me font horreur.

— Allons, bon!

. . . .

Toujours la sécheresse, et il devrait pleuvoir, car nous sommes, paraît-il, en pleine saison des pluies. Tous les colons vivent le nez au firmament.

Zakia, attristée, s'accroupit dans ma chambre à mon réveil. Je n'entends plus ses anneaux tinter. Elle me raconte que ses parents souffrent de la famine dans son douar, loin, loin, loin, vers Djerba, un pays de sable, sable, sable, sans nuages jamais, avec des grands dromadaires qui font : « Rreuh! Rreuh! » Sa mimique m'évoque le pays mangé par les flammes du ciel. Et j'entends la triste plainte des lamentables chameaux, condamnés à crever de soif.

Deux fois par semaine, M. Coudignac vient déjeuner à Bal-el-Kadra. Il ne redoute pas le soleil.

Chaque fois, peut-être pour se rafraîchir lui-même, il m'entretient des sources qu'il trouvera, dût-il aller les chercher au fond de sa montagne.

— Elles existent! Elles sont là ! Quand elles jailliront, les parents de votre Zakia pourront venir y désaltérer leurs troupeaux. Ils quitteront leur Sud désertique. Les fellahs viendront former une petite ville autour de Souk-el-Kmis.

— Voilà bien longtemps que vous me parlez de cette féerie. Malheureusement, vous n'êtes pas Moïse et vous ne savez pas faire jaillir l'eau du rocher.

A cette méchanceté, il rougit. Lorsque le sang gonfle les veines de son front, il me fait presque peur. Ses prunelles luisent et il repart durement :

— Longtemps ! Nous ne nous connaissons que depuis trois mois, mademoiselle. Et j'ai la force de poursuivre, ma vie entière, un seul but.

C'est à mon tour d'être confuse. Mon oncle vient m'achever.

— Ces fillettes de Paris s'imaginent qu'on recrée la nature comme on change le pavage d'un boulevard.

— Mlle Laverne ne sait pas, voilà tout, reprend gravement le colon. Si elle savait nos difficultés, elle nous serait plus indulgente.

Sages paroles. Néanmoins, comme je n'aime pas qu'on me fasse la leçon, je garde un silence hautain. Je jouis, maintenant, de la

gêne du colon et je m'arrange pour m'absenter avant son départ.

...Le soleil dessèche de plus en plus le bled. Quand je monte sur la terrasse du palais, le matin, en dehors de la verte oasis de Bal-el-Kadra, où les norias chantent sous les frondaisons comme des oiseaux, la plaine nue m'apparaît traversée de broussailles noirâtres. Quelle épouvante! Où sont les lacs de fleurs?

A l'une de ses dernières visites, comme M. Coudignac ressassait une fois de plus ses projets devant mon oncle, impatientée, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Le dernier Arabe et la dernière herbe seront morts quand votre source jaillira.

A mon apostrophe, il se retourna brusquement, et s'éloigna après un bref salut.

— Où allez-vous? Que diable! rasseyez-vous, s'exclama M. de Vierles.

— Non, monsieur, je perds ici un temps précieux, Mlle Gillette me le fait sentir. Je retourne à ma fournaise empoussiérée, afin de me réhabiliter.

— Coudignac ! Mon ami ! Écoutez-moi. Voyons, Gillette, cours après lui. Retiens-le.

Je restai immobile, dépitée, et je répondis :

— Il ne vous écoutera pas, c'est un monsieur impossible.

— Surtout, un rude caractère, mon enfant ; tu l'as offensé.

Lorsque le colon se fut éloigné, une tristesse profonde m'envahit. Ma petite maman me manquait. Il y a des choses qu'un oncle, aussi affectueux soit-il, ne peut saisir. Oui, je voudrais voir maman, bientôt, afin de lui raconter... Quoi ?... Tout ce qui me passe par l'esprit, suivant notre douce habitude de mère et de fille, amies.

Il a plu. Le temps s'est rafraîchi. Des nuages somptueux défilent au ciel. Zakia danse sur le parvis de mosaïque et Chadli, le groom, chante. La pluie ! On ne sait pas, en France, quelle bénédiction apportent de bonnes averses en Tunisie ! Les Bédouins de Bab-el-Kadra, une cinquantaine d'hommes, de femmes, d'enfants, bras levés, reçoivent

les gouttes d'eau dans leurs paumes ouvertes. Plus loin, j'aperçois devant un douar, les maigres fellahs aux faces charbonneuses tendre leurs gandouras à la pluie et boire dans leurs vêtements. Comme des moineaux au bord d'un ruisseau, quelques moricauds s'ébrouent dans les flaques.

Hassen Mahmoud, le gérant, s'avance à pas mesurés. Du plus loin qu'il m'aperçoit, il pose ses doigts sur sa poitrine, et son turban crème, qui ressemble à une grosse fleur, s'incline sous la brise du respect, pour parler à l'orientale.

— Mademoiselle, il nous arrive un grand ennui, sais-tu.

Après une pause, il continue, d'une voix suave :

— Je te dis cela, à toi, mademoiselle, parce que le Sidi est vif. Il crierait, se fâcherait, et Mahmoud n'y peut rien. Voilà ! Cette nuit, on nous a volé quatre bœufs et deux chevaux. Eux, fsutt ! disparus comme la fumée. Parle au Sidi, mademoiselle; moi, ensuite, j'arriverai.

Sur cette déclaration, sourire, révérence, nouveau triste sourire, nouvelle brise du respect.

Il me charge d'une agréable commission! Je connais la susceptibilité de M. de Vierles, qui se vantait, auprès de ses amis, de n'avoir jamais perdu un animal à cause de l'excellente disposition de ses communs. Je l'entends encore se moquer du petit Muzin, qui lui avouait son impossibilité à garder ses chevaux contre les tentatives des maraudeurs.

Je trouve mon oncle dans son cabinet de travail à la turque. Il fumait une chibouque avec la grâce d'un padischah.

— Veux-tu goûter, Gillette? On peut disposer un second tuyau à ce flacon. La fumée de tabac passe à travers de l'eau de rose. Goût délicieux et nicotine supprimée.

Je feins de m'intéresser à sa démonstration, puis, vivement :

— Vous ne savez pas ce qui est arrivé à Bab-el-Kadra?

— La pluie! Une fameuse bonne pluie!

— Non! les voleurs.

— Où çà?

— Ils sont entrés dans vos écuries neuves.

— Quelle plaisanterie!

— Vos fameux bœufs de Pantellaria...

— Eh bien?

— Enlevés.

— Nom d'un chien!

M. de Vierles a bondi de son sofa, et les coussins sur lesquels il appuyait sa nonchalance s'écroulent.

— Ce n'est pas tout, vos deux chevaux de trait...

— Les normands bais?

— Enlevés, comme les bœufs.

— C'est une plaisanterie, Gillette?

— Rien que la vérité. Hassen Mahmoud vient de m'avertir.

— L'imbécile, l'aveugle, le sourd! Comment, je fais construire des écuries imprenables, c'est le cas de l'affirmer: porte digne d'un château-fort, cour intérieure, vantail à cadenas et triple barre. Il faut qu'il l'ait fait exprès, ce Mahmoud. Je vais étriller les gardes

de nuit. Ces fainéants ronflaient donc? Ils méritent une rossée que je leur donnerai de ma main.

— Mon oncle !

— De ma main !

— Je vous en prie !

— A tour de bras.

— Je sais bien que vous n'avez jamais frappé personne.

Voici M. de Vierles, rouge comme une crête de coq, parti à toutes jambes vers ses communs. Mon rôle est fini. Je plains les Bédouins coupables.

Tandis que je m'apitoie, j'entends des éclats de voix :

— Chadli, crapaud, va dire à Miloud de seller immédiatement Chéchia. Et qu'on prévienne au galop la police de Bedéia.

Je passe la tête par la fenêtre :

— Où allez-vous, mon oncle ? Je vous suis. Voulez-vous commander qu'on m'amène Beïa.

— Diable ! mon enfant, je compte pourchasser mes maraudeurs. Tu vas t'épuiser.

Non ! Tu insistes ! Alors, presse-toi, nous allons pincer ces brigands.

...Nous galopons à travers la plaine, assez agréablement; ciel couvert, poussière abattue par les dernières pluies. Les voleurs sont des Kabyles algériens, suppose M. de Vierles. La veille, une bande de ces pillards rôdait dans le pays. Ils doivent filer vers Guelma. Les bœufs les empêcheront de marcher vite. Une seule crainte : ils essaieront peut-être de s'en débarrasser et de garder les chevaux.

— Si Coudignac nous guidait, je suis certain que nous rattraperions ces gredins. Ce cher ami possède un flair merveilleux. Dame ! il ne manque pas d'expérience. Le vol, à Souk-el-Kmis, est devenu une habitude.

— Est-ce pour ressembler à un gendarme que vous êtes vêtu de bleu, mon oncle ?

— Non, mademoiselle Laverne. Dans ma hâte, ce vêtement de cheviote m'est tombé sous la main. Alors... Ah ! nous allons prendre au passage Courville, Loppenstein et ses deux gardiens marocains, des gens terribles. Ils lo-

geraient une balle dans un œil à cent mètres. Moi, je raterais une ombrelle ouverte à trente pas.

— Grand Dieu ! va-t-on se battre ?

— Ne crains rien, avant d'aborder les Kabyles, si nous les trouvons, je te mettrai à l'écart.

— Oh ! mais, pas du tout, je réclame une arme. Je veux me conduire en Française d'Afrique. Je ne crains rien.

— Bravo, Gillette ! Ah ! tu ferais une femme de colon admirable.

Lorsqu'il a prononcé cette phrase, mon oncle laisse éclater un petit rire ironique qui m'est désagréable. Je ne veux pas le contrarier, l'offenser et lui dire que, s'il ne me déplaît pas de courir le bled, quelques mois, je considérerais comme le pire des châtiments d'être obligée d'y passer ma vie au milieu des agriculteurs, ses amis.

M. de Courville et le gros Loppenstein avaient déjà été avertis par un Bédouin du vol des bestiaux. Quatre cavaliers khroumirs de M. de Courville se joignent aux gardes mo-

grebites du colon alsacien. Notre escorte chatoie : longs burnous blancs et bleus, harnachements brodés, grands fusils à crosses rehaussées de nacre, bottes rouges. Cela tourne à la fantasia. La cravache levée, M. de Courville crie :

— Au galop ! Chargez !

L'ancien lieutenant aux gardes de l'empereur, à soixante-dix ans, reste superbe d'entrain et nous dépasse tous.

La montagne commence. Époumonés, nos chevaux ralentissent le train. Mrarka, l'un des Marocains, saute à terre et ramasse un morceau de cuir.

— Un bout de la bride de mes normands, s'écrie mon oncle. Hourra ! mes amis, la piste est bonne, nous les rattraperons.

Nous grimpons à travers des cultures de felfel rouge. Puis les roches commencent; plus une herbe, des épines. Quel affreux pays ! Un mur nous arrête. Le premier de notre bande, M. de Courville salue. Je pousse Beïa et j'aperçois quelques malheureuses croix pourries, certaines réduites à l'état de potences,

plantées sur un sol renflé. Au centre de cet enclos un pylône porte une inscription :

AUX FILS DE FRANCE
A LA MÉMOIRE DES SOLDATS MORTS
POUR LA PATRIE
DE 1881 A 1884

— Un cimetière militaire, dit M. de Courville. Combien de pauvres garçons atteints par les balles des montagnards berbères ont été ensevelis là !

Nous parcourons à cheval les allées du cimetière abandonné. Sur le granit du monument, je lis :

92e Régiment d'infanterie

FERAND
GRENIER
JACQUIER
RAINAUD

D'autres noms, des Bretons ceux-ci, appartiennent à la Compagnie Franche. D'autres noms, français encore, d'artilleurs, de soldats

du génie, toutes les armes unies dans la mort, évoquent les diverses provinces. A perte de vue, autour de cette nécropole, c'est le bled brûlé, hostile, rocheux.

— Pourquoi n'a-t-on pas rendu ces corps à leurs familles, mon oncle ?

— Ah ! nous l'avons payé cher, notre Afrique, prononce l'Alsacien. Aussi, elle nous appartient bien pour toujours, par le droit du sang, de l'intelligence, de la civilisation.

Les Marocains et les Khroumirs étaient demeurés en dehors du cimetière, par une discrétion native. Impassibles, ils nous observaient. L'un d'eux cueillit un tout petit anthémis doré, la seule fleurette de ce sol, et vint me l'offrir. Sans attendre mon remerciement, il fit accomplir une volte à son barbe et s'éloigna. Quelle délicatesse ! Pourquoi de grands cœurs ne batteraient-ils pas dans ces poitrines ? Des pensées confuses montent en moi. Nous sommes chez eux, après tout ! Si j'osais faire part de ces pensées à M. de Vierles, il s'écrierait :

— Tu raisonnes comme une pie borgne !

Quant à Pierre Coudignac, il me foudroierait. Il professe un saint mépris pour ces vaincus. Aussi je garderai pour ma petite maman mes réflexions philosophiques. Elle les approuve toujours !

Le raide M. de Courville a repris la tête de notre compagnie. La fatigue ne courbe pas sa taille de septuagénaire et son habit garde une correction parfaite.

Nous trottons à ses trousses. Nos Marocains et nos Khroumirs suivent, sans entrain, à ce qu'il me semble. Plusieurs fois, M. Loppenstein interpelle mon oncle.

— Êtes-vous certain du chemin suivi par vos maraudeurs ?

— Évidemment non, répond M. de Vierles. Je ne suis pas un Peau-Rouge comme Coudignac, qui prétend lire sur le sol tout ce qu'il veut bien lui demander. Le diable m'emporte si je reconnaîtrais sur cette piste la trace de mes bœufs.

Amduch, l'un des Marocains, pique un galop, rattrape M. de Courville et lui assure

que les Kabyles sont trop fins pour avoir poussé les bœufs sur cette pente harcelée de jujubiers aigus et de fourrés d'oliviers nains. A son avis, les voleurs ont pris le défilé des Safsaf, plus bas près de l'oued.

— Rem ! Rem ! Rem !

M. de Courville, embarrassé, racle sa gorge. Nous nous arrêtons. Indécision. Jamais mon oncle ne rattrapera ses animaux, voilà mon avis.

— Le général Donnelle, le père de notre romantique Lucien, ne demeure-t-il pas dans la vallée de l'oued Zousna ? s'exclame Loppenstein, cramoisi de chaleur, ce qui fait paraître ses petits yeux de myosotis plus drôles encore.

— En effet, le général, qui possède un « enchir » organisé militairement, pourra peut-être nous renseigner. Allons lui demander son aide.

Mécontent de s'être trompé, M. de Courville boude et se tient maintenant à l'arrière-garde.

Après une demi-heure de petit trot, nous

apercevons un Européen assis sur un piton de quartz. De son perchoir, il examine l'espace. La sabotade de nos chevaux et nos voix ne le distraient pas de son observation.

— C'est un épouvantail à passereaux ! Un bonhomme de chiffons, déclare Loppenstein.

Un Marocain fonce sur lui en hurlant. L'étranger se retourne enfin et nous montre une face endormie.

— Lucien Donnelle, s'exclame mon oncle. Par exemple!

Ce pauvre garçon descend vers nous. Je le trouve pâli, défait. Sa dernière escapade au palais beylical l'a complètement désolé.

Interrogé par mon oncle, il indique du geste les lointaines toitures rouges de l'exploitation paternelle, et il ajoute qu'il n'a pas vu passer de Kabyles.

— Ce n'est pas vous qui les apercevriez, dussent-ils passer à votre nez, prononce sèchement M. de Courville.

— Il y a beaucoup d'autres choses, les principales, que votre monocle n'a jamais distinguées, répond Lucien.

Sur ces mots, il nous tourne le dos et va reprendre sa faction sur son roc.

— Ses parents n'ont donc pu l'expédier en France! prononce M. de Courville avec une froide irritation. Puisqu'on ne peut rien tirer de cet obsédé, suivons notre inspiration.

Elle est jolie, l'inspiration de l'ex-officier aux Tuileries! Il nous embarque dans les seuls marécages de ce pays brûlé, sous le prétexte que c'est la ligne la plus directe pour se rendre chez le général. Nos chevaux pataugent. Mon oncle reçoit de la boue sur son veston et je crois que ces taches le préoccupent autant que la poursuite des Kabyles. Après quelques instants, il lève le bras et tourne bride. Nous le regardons, étonnés.

— Nous nous trompons, chers amis, les Algériens sont passés par le Djebel Gorah. Je parierais que mes bœufs pâturent tranquillement sur le haut plateau herbeux.

Et, sans attendre l'avis des autres colons, il remonte la pente couverte de lauriers-roses.

Je connais assez M. de Vierles pour savoir

que la crainte de se crotter comme un barbet l'a fait changer de route.

— A quoi pensez-vous, mon cher? proteste Loppenstein.

— C'est insensé! s'exclame M. de Courville. Je vous dis que...

Confusion, discussion, désarroi. Aussi bien, nous sommes tous fatigués, et mon oncle, découragé, déclare qu'il renonce à retrouver ses bœufs et ses chevaux. D'ailleurs, la police indigène arrêtera les Kabyles. L'Alsacien hoche sa grosse tête rousse et il glousse comme une poule : « Cot! cot! cot! » Il ne semble guère fonder d'espoir sur la diligence des gendarmes tunisiens.

— Puisque vous n'avez plus besoin de moi, je regagne ma maison, déclare sèchement M. de Courville.

Suivi de ses cavaliers khroumirs, il s'éloigne au petit trot.

— Si ma présence ne vous est plus nécessaire, je vous demanderai la permission de me retirer, dit à son tour Loppenstein.

Et, précédé par ses Marocains, il disparaît.

— Ils sont furieux, me dit mon oncle. Qu'en penses-tu, Gillette ?

— Je pense qu'il va falloir, maintenant, regagner Bal-el-Kadra, et que je suis rompue.

— Pauvre chérie ! Quel gredin d'oncle je suis ! Pour quelques bêtes crottées, je t'emmène au diable. Je t'épuise ! Sais-tu que nous sommes à huit lieues de Bab-el-Kadra ? Quelle randonnée ! Tu ne pourras pas !...

— Ah ! non, je l'avoue, je ne pourrai pas...

Mon oncle a retiré son casque et tambourine sur la toile avec des doigts nerveux.

— Que devenir ? Ma foi, si tu ne craignais pas... Passer une nuit dans une cabane !... Non, cela ne se peut pas...

L'hésitation de M. de Vierles m'étonne et je proteste que je coucherais bien dans le gourbi d'un fellah, plutôt que d'être obligée de rentrer à Bab-el-Kadra. D'ailleurs, ce retour dépasse mes forces.

— Ma foi ! tu l'as dit, c'est presque un gourbi ! Enfin je te propose la hutte de Pierre Coudignac.

Devant mon silence, mon oncle reprend :

— Je comprends, cela ne te plaît guère, ce campement... Tu n'es pas un garçon. Cette salle-cuisine-grenier-sellerie te dégoûte...

— Oh! non, non, vous vous méprenez, je ne suis pas dégoûtée, et si M. Coudignac veut nous accepter...

— S'il veut? Il va trépigner d'orgueil. Quel honneur pour sa cabane, te recevoir! Ce sera le plus beau souvenir de sa vie de colon. Je le vois d'ici, ahuri, heureux, inquiet, honteux, s'excusant de son intérieur sauvage. Tu vas t'amuser. En route. Chéchia et Beïa, il faut donner encore un effort. Allez, belles bêtes.

Nous traversons la plaine tavelée de jujubiers et de diss; puis, les montagnes sombres des Nefzas nous apparaissent. Enfin, à mi-flanc d'une hauteur abrupte, un petit toit rouge reluit.

— Tiens! notre ami a remplacé son carton bitumé par des tuiles! Quel progrès! Comme tu vas bien reposer là-dessous, Gillette!

Quand nous atteignons la cabane, nous trouvons porte et fenêtres closes.

— Sac à papier, notre ami serait-il absent!...

Nous nous lamentions déjà lorsqu'un coup de feu retentit dans les prés artificiels du colon.

— Sauvés ! Je reconnais la voix de ce fusil. La détonation d'une arme arabe n'a pas ce son. Puisque nous sommes au pays de la poudre, allons-y de notre fanfare.

Mon oncle prend un revolver dans les fontes de Chéchia et presse six fois le chien.

— C'est la sonnette dans ce pays, Gillette.

Nouvelle explosion dans la vallée.

— Voilà la réponse. On va nous ouvrir.

La galopade d'un cheval lancé parvient à nos oreilles et Pierre Coudignac nous apparaît. Ses vêtements sont terreux et de la poussière ferrugineuse rougit son visage. A notre vue, il s'arrête, d'abord interdit ; puis, un bon sourire découvre ses dents. Un dernier saut de son poney le rapproche de nous, botte à botte. Mon oncle explique notre aventure et termine ainsi :

— Nous venons vous demander l'hospitalité pour cette nuit.

Le centaure ne manifeste ni la gêne, ni l'ahurissement prédits par M. de Vierles.

— Rien ne pouvait m'être plus agréable que votre visite, déclare-t-il avec simplicité. Vous voudrez bien m'excuser de vous recevoir sans confortable.

Me précédant, il me fait pénétrer à sa suite dans la fameuse pièce capharnaüm. Je revois cette arche de Noé d'un œil craintif. Les selles de rechange voisinent toujours avec les oignons et les pioches côtoient le fourneau.

— Zora ! Miloud ! appelle-t-il.

Sa négresse et son valet bédouin semblent épouvantés à la pensée de me loger. Tout au contraire, la satisfaction calme de Pierre Coudignac contraste avec l'émotion manifestée par ses serviteurs. Malgré mes protestations, il fait déménager sa vaisselle et sa sellerie. Nous allons dîner dans la véranda et nous nous attardons, mon oncle et moi, devant la table.

Quand je rentre dans la cabane, je me récrie, stupéfaite, charmée. Pierre Coudignac a fait tendre les murs avec des draps blancs et je le surprends qui épingle des palmes sur le linge, afin de former une décoration.

— Pourrai-je vous faire oublier la laideur de cette hutte, me dit-il.

— Mais c'est délicieux, maintenant ! s'exclame mon oncle. Fameuse idée de se rendre à Souk-el-Kmis, Gillette.

— Certainement, mon oncle.

Un peu de sang monte au front du colon. Dehors, c'est un beau crépuscule, un ciel vert et safrané. Malgré ma fatigue, je ne saurais dormir encore et je réclame la permission de me promener autour de la petite ferme.

— Voyez-vous cette capricieuse demoiselle, maugrée M. de Vierles, elle tuera son bonhomme d'oncle. Tout à l'heure si je l'avais crue, elle se laissait tomber d'épuisement dans le marécage. Je vous suis, mes amis. Prenez les devants.

A petits pas, nous remontons vers la terrasse d'où les travaux dans la montagne s'aperçoivent. Derrière nous, j'entends M. de Vierles craquer des allumettes et pester parce qu'il ne peut allumer sa cigarette.

Dans ce soir africain, les énormes ondulations du bled obscur m'épouvanteraient par

leur sauvagerie, si je ne me sentais pas protégée par Pierre Coudignac. Je le sais solide et brave, et il me donne confiance.

Sur la pente d'une colline, un troupeau de chèvres noires, conduites par des Bédouines grêles comme leurs chèvres, défile sur l'or carminé de l'occident. Quelques formes blanches s'inclinent jusqu'au sol et se relèvent.

— Des musulmans en prière, m'annonce-t-il. Cette scène ne manque pas de grandeur.

— Je croyais que vous méprisiez les Arabes, monsieur Coudignac ?

— Mépriser, non pas. Toutes les grandes traditions sont respectables. Seulement, mes conceptions de colon français heurtent ces Arabes. Il faut qu'ils cèdent, ou bien je serais perdu. Ah ! voici la rentrée de mon troupeau. C'est un spectacle cher à mon cœur. Vous ne sauriez vous imaginer, mademoiselle, quelle fierté, pour un agriculteur, d'assister à ce défilé quotidien.

Les pâtres aux ténébreux visages sous leurs capuchons, armés de longues gaules, chas-

saient, avec des hurlements rauques, bœufs, vaches, veaux, chevaux, moutons et porcs mêlés.

L'un de ces bergers berbères souffla dans une flûte. Des sons aigus s'évaporèrent dans ce mélancolique panorama.

— Je comprends que cette Tunisie vous ait conquis, murmurai-je après avoir écouté cette musique nostalgique.

Des trilles vibrants s'élevèrent. C'étaient des Arabes invisibles dans la vallée. Avant de s'endormir, ils lançaient cet appel à l'espace, afin de se rassurer et de savoir qu'il existait dans l'infini des terres d'autres douars avec d'autres hommes sous les tentes en poil de chameau.

— Pauvres diables ! Combien leurs vies sont précaires ! A peine trouvent-ils la semoule et l'huile nécessaires à leur entretien, me dit Coudignac de sa voix grave et prenante. Je voudrais améliorer leur vie.

— Satané gouvernement tunisien, maudites allumettes, maugréait M. de Vierles, à cent mètres derrière nous.

Le soleil venait de tomber derrière les dents de scie d'une crête rocheuse. La campagne violette parut se cristalliser et chaque pierre devint un rubis, une améthyste, un joyau. Soudain, comme au signal d'un chef d'orchestre magique, des rossignols lancèrent leurs tendres roulades: puis, les fifres des sansonnets surpassèrent les notes gutturales des coucous isolés au sommet des safsafs. D'autres oiseaux, par milliers, clamèrent la mort du jour. Et, là-bas, d'autres statues blanches apparurent, d'autres musulmans en burnous se prosternèrent, bras étendus.

— Je ne pourrai plus jamais oublier cette soirée de Souk-el-Kmis, dis-je à Pierre Coudignac, et je vous suis reconnaissante de m'avoir fait goûter ma plus belle impression tunisienne.

— Et, moi, jamais autant que ce soir, je n'ai aimé mon petit domaine, mademoiselle. Je crois bien que votre présence m'a fait sentir beaucoup de choses que je n'avais pas encore perçues. Ah! oui, des Françaises dans nos fermes nous civiliseraient, car il me semble

qu'au contact de tant de sauvagerie nous perdons beaucoup de nos qualités.

— Pour en acquérir d'autres.

— Peut-être...

Il hésita, chercha ses mots, et d'une voix troublée, continua :

— Nous vivons trop entre colons et Bédouins. Cela nous rend brutaux. Il nous faudrait nos mères, nos sœurs..., nos femmes. L'Afrique ne deviendra bien française que ce jour-là. Maintenant, nous ressemblons trop à des exilés. Cette sensation d'être déporté m'a parfois désespéré. Une famille porte sa patrie partout avec elle.

... Tandis qu'il parle, je joue avec deux coquilles de limaçons, nacrées, sonores comme des grelots, que j'entre-choque l'une contre l'autre, afin de m'éviter une réponse embarrassante.

Il me suit à regret. Il est évident qu'il prolongerait volontiers cette conversation, — ce monologue, pourrais-je dire, car je ne fais que l'écouter.

Et voici que je songe à moi-même, à mes

projets d'avenir. Je n'en ai pas. Je me laisse porter au jour le jour par les petits événements de la vie. Jamais je n'avais envisagé cet aspect de mon existence. Il me semble pauvre, stérile. Au fait ! qu'est-ce que j'attends ? Oui, je devine à peu près. Quel médiocre bonheur ! Tandis que j'envie la richesse des espérances de Pierre Coudignac. Il s'est tracé un but magnifique qu'il poursuit avec une ténacité héroïque à travers tous les obstacles de la pauvreté, de l'isolement et des railleries. Comme c'est beau d'avoir foi en l'utilité de son œuvre ! Oserais-je dire qu'il existe chez moi un sentiment comparable pour me soutenir, m'exalter, me laisser croire que je ne suis pas tout à fait inutile ? Je me moquais des femmes du caïd Sedjoumi qui attendent dans l'oisiveté l'âge et la mort. Après tout, ma liberté exceptée, nous nous ressemblons. Je me laisse dorloter par petite maman et par mon père, si indulgent parce que sa fille n'est pas trop sotte. Comme ces petites vanités m'apparaissent creuses ! J'envie Pierre Coudignac, et je l'admirerais sincèrement si je ne sais quoi ne m'offusquait encore en lui.

Tout en marchant à travers les chardons argentés à fleurs violettes et les cylles lancéolés dont j'arrache les hampes avec mes mains tendues, je lui avoue ces secrètes pensées. Il ne répond rien; mais sa respiration s'augmente, ses profondes inspirations m'apprennent son trouble.

— Ah! mademoiselle Gillette.

Il veut prononcer des paroles, qu'il refoule. Afin de se donner une contenance, du bout de sa canne, il fauche de minuscules anthémis et des mauves dont on ne distingue plus la couleur dans la nuit naissante.

Une longue clameur triste s'élève dans les fourrés d'oliviers, très loin dans l'obscurité.

— Les sectateurs d'une confrérie religieuse se sont réunis afin de prier leur marabout, m'annonce-t-il.

— Quel désespoir dans le cri de ces Arabes, si petits devant leur ciel si haut!

— Oui, c'est le cri éternel des pauvres hommes de toutes les races vers l'idéal, la félicité!

Quelle émotion contenue dans la voix de mon compagnon !

J'entends tousser M. de Vierles, qui chasse de son porte-cigarette le tabac, trop âcre à son gré.

L'ombre pâlit les tuiles de la petite ferme, dont les gros contreforts en troncs d'arbres projettent des ombres triangulaires au clair de la lune.

— Je suis malheureux de vous recevoir si mal, me dit-il en montrant sa cabane.

— Et, moi, je suis heureuse d'être si bien reçue. Vous avez paré votre logis comme les murs d'une petite ville un jour de Fête-Dieu.

— Bientôt je construirai mon petit gourbi définitif, mademoiselle, reprend-il d'un air décidé. Les moyens, jusqu'ici, me faisaient défaut. Mon exploration de la montagne absorbait tous mes revenus. Bientôt, une villa s'élèvera à la place de cette informe cahute. J'espère que vous me ferez l'honneur de venir l'inaugurer. Mais ne quittez-vous pas bientôt la Tunisie pour regagner Paris ? demanda-t-il d'une voix sourde.

J'incline la tête. C'était vrai, j'oubliais que je n'étais qu'une passante. Dans quelques semaines, c'en sera fini de cette vie à l'orientale de Bab-el-Kadra. Je lui murmure :

— Il est possible que je revienne l'hiver prochain.

Il a baissé la tête. Il respire très fort. Nous nous sommes arrêtés et M. de Vierles nous rejoint, mécontent contre le tabac de la Régence, une horreur, un bas caporal.

Devant la porte ouverte de la ferme, éclairée à *giorno* par quelques lanternes arabes à carreaux de couleur, mon oncle m'embrasse et M. Coudignac me salue brusquement, afin d'aller préparer le lit colonial de M. de Vierles dans l'appentis.

Je ferme mon huis et je reste un moment assise au milieu de la cabane tendue de draps blancs et décorée de palmes. Quelle aventure singulière au milieu de cette Afrique barbare et de ces Bédouins primitifs ! Quand je raconterai cette soirée à petite mère, elle frissonnera... pour moi, car à la vérité, je n'éprouve aucune peur.

Le front entre les mains, je réfléchis à certaines paroles de M. Coudignac. Sympathique? Oui, il m'est sympathique, si l'on veut, mais quelle rudesse ! Dieu me préserve d'être jamais la femme d'un « vrai colon » ! Passe encore pour un propriétaire comme mon oncle, installé dans un palais pittoresque, et s'en rapportant, pour les vils soins matériels, à son gérant. Ah ! je plains la future Mme Coudignac ! Elle devra s'occuper de l'exploitation comme une fermière. Eh bien ! non, ce n'est point la peine d'être une jeune fille cultivée pour remplir ce rôle de paysanne.

Au fait, quel jeune homme épouserai-je? Un ingénieur, comme père? Ou un médecin, un officier, un avocat? La vie en Afrique, cette perpétuelle bataille contre les gens et les éléments, ne vaut-elle pas, après tout, l'existence parisienne, si dure lorsqu'on « veut arriver »? Père s'est épuisé à cette lutte. Et la bataille dans le bled n'a-t-elle pas une réelle grandeur?

Dommage que les colons ne soient pas un peu plus sentimentaux, un peu moins à l'em-

porte-pièce ! Il est vrai que, s'ils étaient les hommes que je rêve, ils ne pourraient pas être des agriculteurs africains.

Dormons, je suis brisée. Quelle journée ! Ma foi ! je vais laisser brûler ces lanternes multicolores. Elles me rassureront ; et puis je songe, à présent, aux rats ! La lumière les intimidera. Les horribles rats ! Rien que leur pensée m'empêcherait d'être la femme d'un colon !

X

RÊVE DE COLON

Au matin, Coudignac s'emporta contre l'un de ses Bédouins, qui voulait donner du son au lieu d'avoine aux chevaux de ses hôtes.

— Ah çà ! triple sot, ne sais-tu plus reconnaître un cheval d'un bœuf ou d'un porc ? Va-t'en, je ne veux plus te voir.

— Sidi ! Sidi !

Pierre leva sa main redoutable et l'Arabe détala.

Sur le moment du départ, en offrant son poing à Gillette pour l'aider à se mettre en selle, Coudignac la remercia d'avoir bien voulu choisir sa hutte pour se reposer. La maison de M. Loppenstein, qui se trouvait à peu

près à la même distance du marécage de la « Fana », eût été beaucoup plus confortable.

— Mon oncle et moi, nous n'avons pas hésité dans notre choix, croyez-le, répondit-elle gracieusement.

Il rougit beaucoup, et, pour dissimuler sa gêne, il donna d'un ton terrible, l'ordre à sa négresse d'aller chercher au douar des Fredjia trois sacs qu'il leur avait prêtés et que ces chapardeurs s'étaient appropriés.

Revenant, ensuite, vers M. de Vierles, il l'assura qu'il lui aurait retrouvés ses bêtes volées, s'il avait été prévenu à la première heure.

Lorsque ses hôtes s'éloignèrent, il leva très haut son casque de liège en leur souhaitant un heureux retour. Longtemps, il les suivit des yeux. Ils diminuèrent à la grosseur de fourmis dans le panorama fauve, et s'évanouirent enfin dans un nuage de poussière rousse.

Pierre s'en revint alors vers sa cabane. Les bras écartés entre le chambranle de la porte, il pencha sa tête dans l'intérieur et demeura immobile, considérant les draps suspendus

aux cloisons de bois, les feuillages et les lanternes, toute sa pauvre décoration.

Il entra dans la pièce et la traversa plusieurs fois, en ouvrant de grands yeux comme s'il faisait une découverte. Les sourcils froncés, il se souvint, tout à coup, qu'il devait surveiller le défoncement d'un coteau, qu'il destinait à la culture du maïs. Bah ! ses ouvriers l'attendraient ! Appuyé contre l'embrasure de la fenêtre, il songea que, pour la première fois, une jeune fille avait occupé ce misérable abri de colonisation. Il se murmura à lui-même son nom : « Mlle Gillette Laverne. » Elle était vraiment jolie et énergique, cette grande jeune fille au regard noir. Peut-être apercevait-elle la Tunisie par le côté « bazar oriental ». C'est le défaut des Européens à leur premier contact avec une terre d'Islam : burnous, turbans, gandouras, babouches, salamalecs et fantasia ! Cependant, il y avait, chez Mlle Laverne, du sérieux. Elle observait juste et elle comprenait les mérites de l'agriculture. Ce n'était pas la poupée qu'il croyait à sa première rencontre avec elle.

Néanmoins, quelle triste épouse de colon elle ferait ! Son raffinement même l'empêcherait d'être utile à son mari. Il fallait, en Afrique, la femme forte de l'Évangile, la mère veillant au bien de la famille et ne redoutant pas de salir ses doigts aux besognes ménagères. Quelle absurdité de croire jamais une Gillette Laverne capable d'accepter cette vaillante et prosaïque existence !

A ce moment, l'attention de Coudignac fut attirée vers la table de toilette. Il alla prendre une montre d'or, — un bijou de montre dont il ne sentait presque pas le poids dans sa paume.

— Elle l'a oubliée ! Quel délicat objet ! Au premier contact, il s'écraserait. Ah ! ce n'est pas un brave oignon cuirassé sur tranches comme le mien ! Quel symbole ! Ce frêle outil peint bien sa propriétaire.

Le jeune homme reposa la précieuse montre et s'assit, mécontent de lui.

— Qu'ai-je, aujourd'hui ? Voilà la première fois, depuis trois ans, que je m'ennuie à Souk-el-Kmis. La femme forte !... Mon destin

me préserve, pourtant, d'épouser une femme dans le genre de certaines dames de mon voisinage. Sous le prétexte de trouver une gaillarde solide, certains colons se marient à des fermières, habiles à récurer les pots de la laiterie, mais incapables d'une pensée. Je ne puis encore oublier que la littérature m'a converti à la colonisation. Jean-Jacques et Bernardin n'ont jamais recommandé de s'unir à des maritornes. Quelle douceur ce serait de me reposer de mes durs travaux avec une femme exquise et intelligente comme Gillette Laverne ! Quelle plus belle récompense attendre de mon effort ! En admettant que je triomphe et que je capte les eaux de la montagne, ma richesse serait vaine si le sourire de beaux yeux tendres ne m'accueillait pas au retour de mes prairies... Allons ! quand je rêvasse, je deviens stupide. Debout ! Mlle Laverne se soucie bien d'un rustre de ma sorte. Quelle gracieuse existence je lui offrirais au milieu de ce bled ! Au travail ! N'y pensons plus. Mes Arabes doivent dormir, au lieu de saper.

A grandes enjambées, Coudignac gagna le

vaste champ où une vingtaine de Bédouins étaient égaillés. Au premier coup d'œil, à l'aspect du sol remué, il s'emporta.

— Je vous avais défendu de labourer. A la pioche, je veux qu'on défonce à la pioche! Lorsque votre araire dental a gratté la surface à fleur de peau, vous êtes satisfaits. Allons, ici, Amduch! Toi là, Miloud. Et en profondeur. Du nerf!

Pendant qu'il dirigeait ses ouvriers, plusieurs fois Pierre se retourna vers sa cabane, réduite, par la distance, à la grosseur d'une boîte.

— Elle a reposé là-dedans, pensa-t-il.

Il mordit ses lèvres et eut un sentiment de honte :

— Elle est horrible, ma hutte! On finit par ne plus s'apercevoir de la réalité des choses. Je ne puis plus demeurer dans cette niche. Puisque les déblais de la montagne m'ont fourni les matériaux nécessaires à ma villa, je commencerai cette construction le mois prochain. Non! Demain! Oui, demain même. Qui m'en empêche? La saison est trop avan-

cée pour préparer mes trois hectares de vignobles. Je mettrai cette équipe au service de la maison et elle poussera en quelques semaines.

Le colon interrompit ses réflexions pour courir, à travers le terrain défoncé, vers le djerbien Mustapha. Il lui arracha des mains sa pioche et cria :

— Voici comment on sape, grand lâche!

Avec puissance, il enfonça l'outil dans le sol et il enleva d'épaisses mottes.

— Si tu ne veux pas travailler, retourne mourir de faim à ton douar, Mustapha.

Le fellah, un large gaillard à profil lippu, reprit sa besogne, avec un gémissement à chaque coup de sa pioche.

Après dix heures de dur commandement, Coudignac s'en revint vers sa cabane. En son absence, la négresse Zorah avait dépendu les draps et jeté les palmes au fumier.

— Qui t'a ordonné d'enlever cela? demanda-t-il, mécontent.

Désillusionné, il se promena dans la salle, qui avait repris son aspect lamentable de sel-

lerie-grenier-cuisine. Le colon ouvrit une malle qui lui servait d'armoire. Il souleva ses vêtements et prit un plan sur papier calque, qu'il déploya. Depuis quelques mois, il l'étudiait, le modifiait. Ce plan d'une villa de style arabe offrait l'image d'un cube central accoté de deux dés surmontés de merlons.

— Qu'est-ce qu'elle en penserait? songea-t-il. Une Française accoutumée au bien-être de la civilisation moderne pourrait-elle se plaire dans ce logis?

Il secouait la tête, dépité. Très avant dans la nuit, il traça plusieurs croquis, changea la disposition des pièces, inventa une terrasse extérieure qu'un auvent à la tunisienne, peinturluré de vert et de rouge, abriterait du soleil. Il sourit à son dessein.

— Oui, il me semble qu'elle apprécierait cette modification.

Soudain, il roula son calque et le jeta dans sa malle.

— Pauvre niais, elle s'en moque pas mal de ta villa, elle ne la verra peut-être jamais!

XI

LA VAISSELLE DE NABEUL

CHADLI et Zakia marchent sur la pointe des pieds, les genoux ployés et les bras écartés. Pourquoi ces postures de chimpanzé? Ils parlent bas, tout bas.

— Mamouselle, le caïd il est au salon.

— Sidi Sedjoumi, il est venu, médimiselle Gillette, parler à moussu de Vierles.

Quel saint respect pour leur caïd! Je descends l'escalier, et les céramiques murales bleu et vieil or réjouissent, une fois de plus, mes regards. L'eau des vasques de marbre du patio s'égoutte sur les jasmins et les roses dont le parfum embaume le palais. Je vais bien me garder de me montrer à ce ridicule seigneur qui eut l'audace de me demander

en mariage. Quand j'y songe, je le grifferais... ou je rirais aux larmes. Le pauvre homme! Une sorte de mélopée m'arrive aux oreilles. Je reconnais la voix onctueuse et musicale du caïd. Récite-t-il les surates coraniques à mon oncle? Non, il lui tient à peu près ce discours :

— Il nous a été impossible, cher monsieur, de retrouver la trace des Kabyles signalés dans votre plainte. Ces hommes n'ont pas plus laissé de vestiges de leur passage que la brise sur les herbes. Allah (le caïd porte la main à son turban), dont les volontés nous sont secrètes, n'a pas voulu que nous puissions rattraper vos bœufs et vos chevaux.

La figure mobile de M. de Vierles se crispe. Le nez relevé, d'un ton impertinent, il réplique :

— Mon cher Sedjoumi, il est évident qu'Allah ne favorisera jamais un roumi. Ces brigands sont heureux d'être aidés par Mahomet.

— Cher monsieur, vous interprétez mal...

— Non! Non! mon pauvre caïd, je ne me faisais guère d'illusions. Je fais une croix sur cette histoire.

— Une croix?

— Ah ! oui, vous ne saisissez pas ! Mettons : un croissant, au bas de ce passif.

— Vous avez tort de vous fâcher, monsieur de Vierles. Je vais faire continuer les recherches, les perquisitions, les...

— Merci de tant de bonne grâce tardive, cher caïd. Adieu.

Le grand et gros Sedjoumi, magnifique dans sa djebba lilas à globule d'argent, s'éloigne, navré.

Les joues de mon oncle tremblent de colère contenue. Je l'aborde et je lui reproche sa dureté pour ce fonctionnaire musulman.

— Ma petite fille, je n'aime pas qu'on me pille. Sedjoumi, ses gendarmes et sa police se moquent de moi. Je suis persuadé que ce caïd a mis toute la mauvaise volonté possible à me faire rendre justice. Aussi, c'est de ta faute. Tu l'as déçu ce malheureux. Le diable l'emporte. Maintenant, ne parlons plus de cette affaire. Je viens de recevoir une lettre pressante qui m'embarrasse beaucoup.

M. de Vierles sort l'enveloppe de la pochette de son veston, la lève à bout de bras et, un œil cligné, me demande en voix de fausset :

— Devine qui m'écrit?

— Maman?

— Non!

— Père?

— Pas davantage.

— Je donne ma langue au chat. S'il fallait vous énumérer toutes mes relations, nous n'en aurions pas fini demain.

— Sincères compliments, la plus répandue des nièces! Mon enfant, je vais te lire ce billet, qui, par certain côté, m'a fait plaisir en me prouvant que je n'étais pas le seul à être volé: « Cher monsieur, les pillards du bled deviennent de plus en plus impudents. Ils ont scié deux planches de mon appentis et, par cette sorte de chatière, ils se sont introduits chez moi. Mes dernières casseroles et ma vaisselle ont disparu. Il me faut, aujourd'hui, surveiller cinquante ouvriers tant à la montagne qu'à ma maison dont les travaux

sont commencés. Je redoute en mon absence une imprudence, un éboulement. C'est vous avouer que je ne puis quitter une heure mes terrassiers. Dans cette situation, un infortuné réclame de vous un service ridicule dont il s'excuse. Je vous supplie d'aller acheter à Bedéia les objets indispensables à mon humble ménage de garçon. Je ne me pardonnerais jamais une pareille indiscrétion en France; mais, en Afrique... Etc., etc... » Des tas de compliments pour moi et pour toi. Et c'est signé?

— Pierre Coudignac!

— Comme tu as bien deviné, je vais te lire un petit *post-scriptum* de rien du tout que j'avais négligé : « Je n'oublierai jamais l'adorable crépuscule où vous m'avez fait l'honneur d'accepter ma hutte de Bédouin. » Il tourne au poète, notre « vrai colon ». Tu sais, je ne m'abuse pas, la présence d'un barbon comme moi n'a jamais rendu adorable un crépuscule. Aussi, rendons à Gillette ce qui revient à Gillette. Avec tout cela, me voici bien embarrassé. Je ne m'y connais pas en

batterie de cuisine et je tiens à obliger ce garçon serviable. Que faire?

— Partir à l'instant pour Bedéia. M. Coudignac ne peut pas manger dans sa main, mon oncle.

— Sapristi ! En effet ! Pauvre ami, s'il ne lui reste que sa main comme vaisselle ! Et tu veux bien m'aider de tes conseils dans ces acquisitions, Gillette ? Dans ce cas, nous sommes sauvés. Va mettre ton chapeau, mon enfant. Où diable est passé mon feutre, et mon lorgnon ?

... Quand je retrouve M. de Vierles sur le perron aux lions-caniches, il frappe avec sa canne le carrelage et crie, d'une voix perçante :

— Eh bien ! ce landau n'est pas encore arrivé ! Faut-il aller le chercher? Mahmoud ! Chadli ! Miloud !

Des jambes brunes s'envolent dans l'orangeraie, des glands de chéchia dansent la sarabande, des gandouras se gonflent à la course. Le Sidi de Bab-el-Kadra entend qu'on le serve comme un pacha, à la seconde.

...A Bedéia, je m'obstine, malgré les avis de mon oncle, à visiter d'abord les boutiques indigènes. Je lui fais remarquer qu'il m'a demandé conseil. Il affecte la plus grande soumission.

Je déniche des plats à couscous, mi-partie vert, mi-partie jaune. Une soupière de Nabeul illustrée d'arabesques brunes retient mon attention. Je choisis des amphores, des assiettes de terre émaillée, des cruches décorées avec du jus de caroube, d'oiseaux et de griffons. Le marchand tunisien approuve mon enthousiasme et nous fait payer le double de sa valeur cette poterie arabe.

— Cela ne vaut rien. C'est lourd, incommode et fragile, gémit M. de Vierles. Je plains notre pauvre colon.

Insensible à ses objections, je fais remplir deux caisses de ces ustensiles et porter au landau. Nous voilà les jambes gênées par nos colis. Lorsque je commande au cocher noir Miloud de nous conduire à Souk-el-Kmis, M. de Vierles sursaute et proteste :

— Comment cela, tout de suite ?

— Vous n'avez donc pas de cœur, mon oncle ? Cela ne vous émeut pas de savoir que, faute de vaisselle, M. Coudignac serait obligé de manger une poignée de pâte crue dans le creux de sa paume ?

— Tu as raison. Il faut voler à son secours.

Tandis que M. de Vierles me tient serrée, afin de m'empêcher de sauter aux cahots pardessus nos caisses, je songe au *post-scriptum :* « Je n'oublierai jamais l'adorable crépuscule. » Moi non plus. Quelle impression de beauté ! Je réfléchis aussi à la singulière commission dont M. Coudignac a chargé mon oncle. Serait-ce un prétexte pour nous revoir ? Non, il manque de ruse. Il la déteste, même. S'il lui avait plu de me retrouver, il serait arrivé bravement à Bab-el-Kadra. Les prétextes ne lui manquaient pas. Il est réellement retenu par ses travaux, car c'est son gardien marocain qui m'a rapporté ma montre oubliée dans sa cabane.

— Souk-el-Kmis, signale notre cocher.

Nous nous redressons. A notre surprise, nous apercevons, à droite de l'ancienne baraque, au-dessous de la montagne rouge sous

ses déblais ferrugineux, un mur percé de baies.

— Faut-il faire retentir encore la sonnette? Ce serait poli d'avertir. Te plaît-il de tirer sur le cordon, Gillette?

Je saisis le revolver de mon oncle : le bras levé, je presse la gâchette.

Nos chevaux s'enlèvent, pris de frénésie, et notre conducteur les fouette afin de les calmer.

— Elle n'a pas même cillé à la détonation, cette fillette, s'exclame M. de Vierles, ravi. Tu ferais un capitaine étonnant!

Mon coup de sonnette a été entendu. Devant le mur en construction, M. Coudignac apparaît. Il quitte ses ouvriers, afin de courir à notre rencontre. Je lui montre aussitôt la vais selle arabe.

— Oh! mademoiselle, combien votre empressement me touche.

Afin de couper court à ses remerciements exagérés, M. de Vierles déclare :

— Ne croyez pas, mon cher ami, que nous ayons acheté cette mauvaise poterie à votre intention. Nous mourons d'inanition. Songez que cette grande fille se lève maintenant aux

aurores, comme un Bédouin. Ah ! elle trouble joliment mes anciennes habitudes de propriétaire confortable. Et voici une heure de l'après-midi.

M. Coudignac se précipite à son fourneau et se désespère, car sa négresse l'a quitté, la veille, pour se remarier après un sixième divorce. Comme ses fellahs ne savent pas se servir d'une cuisinière, il lui faudra allumer lui-même le feu. Nous voici qui rompons des fagots sur nos genoux et nous rions de ce métier, ou plutôt M. de Vierles et sa nièce rient, car notre hôte, confus, perd la tête. Enfin, la flamme ronfle.

— Vos torchons. Où sont vos torchons ? Je veux rincer les plats arabes.

— Je ne le permettrai pas, mademoiselle.

— Mon oncle vous a prévenu que, partout où je m'introduis, j'ordonne.

Je l'envoie à ses provisions. Habile comme un maître d'hôtel, M. de Vierles ouvre des boîtes de conserve et débouche des flacons.

— Un tablier ! Donnez-moi un grand tablier bleu, Coudignac !

Ma nouvelle exigence met le comble à son embarras. Les manches retroussées, me voici en cordon-bleu. Le beurre fond, je tourne la casserole : ce n'est pas en vain que j'ai suivi des cours de cuisine à Paris. Je vais prouver ma science.

— Vite, pressez-vous ! Au lieu de me regarder, passez-moi la viande, les légumes. Vite ! Vite ! Le sel, le poivre !

Trois Bédouins accroupis et ahuris, m'observent en dehors du seuil.

M. de Vierles est prié de dresser le couvert ; je ne puis quitter mon fourneau.

Il rit de bon cœur, jette une serviette sur son bras, gonfle ses joues et fait : « Boum ! voilà, madame ! », pour imiter un serveur.

Enfin, nous voici attablés. Les assiettes et les plats verts et jaunes enchantent notre hôte. Il s'incline sur son assiette et, entre ses bouchées, il dit :

— Vous ne pouvez pas savoir comme je suis content.

A chaque moment, mon oncle court lestement au buffet, afin de se servir lui-même,

poursuivi par Coudignac. Et M. de Vierles prononce :

— A la bonne heure ! c'est commode, chez vous ! Garde-manger, premier coin à droite ! Sellerie, voyez en face ! Salon, passez au milieu ! Cabinet de travail, au pignon ! Économie de temps ! Voilà de la colonisation bien comprise.

— Vous m'accablez, monsieur de Vierles.

— Non, mon cher, je m'amuse, je ne me suis jamais autant amusé. Bonne idée Gillette, de m'avoir conduit malgré moi, ici, aujourd'hui. Car c'est elle, vous savez, qui m'a traîné à Souk-el-Kmis.

A cette annonce, il appuie un regard trop affectueux sur moi. Je me lève de table et je rejoins mon oncle, qui fumait une cigarette au seuil de la ferme.

— Ne vous apercevez-vous point qu'on étouffe dans votre logis de bois, Coudignac ? Les isbas ne conviennent guère, en Afrique.

— Aussi je commence à construire ma nouvelle maison.

— Ce mur jaune ?

— Oui, première fondation.

— L'architecte ?

— Moi.

— L'entrepreneur ?

— Moi.

— Vous êtes donc universel ?

— Je ne suis qu'un colon.

— Parfaitement, le vrai colon, qui doit savoir tous les métiers, reprend M. de Vierles, les lèvres un peu pincées.

— Voulez-vous inspecter mes premiers travaux ?

— Volontiers, mais à une condition : nous gardons notre droit de libre critique.

— Vous me rendrez service.

Coudignac nous conduit à son chantier. Sur le sol, des sillons parallèles sont creusés. D'un seul côté encore, une muraille sort de la terre rouge. Il m'explique ses projets avec un certain trouble et des circonlocutions qui m'étonnent chez lui, si net et si concis à l'ordinaire. Il emploie même des grandes phrases.

— Bâtir une habitation, m'explique-t-il,

c'est édifier un nid, l'abri sacré d'une nouvelle famille.

Pénétré de toute la gravité de cette opération, il veut son « petit gourbi », ainsi qu'il nomme modestement sa villa, au moins coquet, puisque le luxe lui est défendu. Il a choisi le style mauresque, parce que, seule, cette architecture s'adapte au climat et ajoute par sa simplicité géométrique au charme du bled.

Ses paroles m'étonnent. Jamais je n'aurais soupçonné un artiste chez lui.

Et dire que j'écrivais, en novembre, à maman :

« Je viens de rencontrer un M. Coudignac, colon. C'est un bélier romain à défoncer tous les obstacles, mais il est complètement fermé à la poésie de l'Orient. »

Voilà mon premier jugement. Quelle perspicacité !

— Les céramistes tunisiens, mademoiselle, me fourniront les carreaux de revêtement à grands bouquets des murailles. Je veux qu'un printemps éternel chante sous mes yeux. A

l'intérieur, cour classique dallée de marbre et massif de rosiers de l'Ariana.

— Bravo! Bravo! approuve M. de Vierles.

— Au premier étage, une galerie de bois desservira les chambres abritées par un toit débordant. Les fenêtres, à l'arabe, regarderont l'intérieur.

A cet endroit de son explication, je l'arrête et je me récrie contre cette idée. Je lui démontre qu'il ne faut pas copier servilement les musulmans. A mon avis, les baies doivent être extérieures, afin de jouir de la vue des montagnes bleues de Khroumirie et de la Méditerranée.

Têtu, il secoue son front. Il n'est pas convaincu. A l'entendre, cela gâterait le style de son « petit gourbi ». Je proteste. Il se récrie. Nous nous animons au point que je dis :

— Mais qui donc voudrait vivre dans la boîte close que vous rêvez?

Je l'ai blessé au cœur, car il pâlit. Je regrette ma phrase malheureuse et, doucement, je reprends :

— Il faut agir à votre idée. C'est pour

votre usage que vous construisez cette villa.

D'une voix à peine distincte, il murmure :

— Oui..., c'est pour moi seul..., en effet.

Quelle angoisse dans le son de sa voix !

Je ne veux pas en comprendre la raison. Me détournant, je vais prendre le bras de M. de Vierles, intéressé par la fabrication du rézame, le béton arabe de chaux zarouk et de moellons qui supportera les fondations.

— Partirons-nous bientôt, mon oncle ? Je suis lasse.

Il me regarde, surpris. Il observe ensuite Coudignac qui nous rejoint à pas lents, encore troublé.

Mon oncle va chercher Miloud, notre cocher, et lui commande d'atteler à l'instant.

— Eux fatigués. Eux pattes de laine, répond-il.

— Tant pis, attelle.

En attendant l'instant du départ, M. Coudignac, mon oncle et moi nous prononçons avec importance des banalités. Enfin, notre landau, griffé par les jujubiers épineux de la piste, est amené.

M. Coudignac nous renouvelle ses remerciements pour le service que nous lui avons rendu, et ses yeux me cherchent. Je les évite. Un coup de fouet enveloppe notre attelage. Nous roulons. Le colon nous salue respectueusement et nous nous inclinons cérémonieusement.

Vers le milieu du voyage, M. de Vierles me passe un bras par-dessus l'épaule et me presse contre lui :

— Voyons ! Dira-t-on à son vieil oncle ce qui s'est passé ?

J'affecte la gaieté.

— Mais rien du tout, je vous assure.

Puis je pense à M. Coudignac. N'ai-je pas été un peu brutale avec lui ? Enfin, dans quelques semaines, papa et petite mère viendront me chercher et ma vie tunisienne me paraîtra un songe, aperçue de Paris. Tant mieux ! les songes dépassent toujours la réalité. En vérité, j'étais bien ridicule de discuter avec M. Coudignac au sujet de sa villa. Qu'il n'ouvre pas même une fenêtre sur l'extérieur, que m'importe !

...A notre arrivée à Bab-el-Kadra, l'aspect du bon vieux palais, peinturluré d'ocre et de vert, m'attendrit.

Une voix grognonne au fond du salon ombreux :

— Voilà deux heures que je vous attends, Vierles.

— J'avais oublié notre rendez-vous, colonel, répond mon oncle honteux. Mes excuses.

La maussaderie de M. Bernaron me sort de ma pénible rêverie. Il était temps, j'allais fondre en larmes sans aucun motif, ou presque. Suis-je sotte !

XII

LE « BABA » DE BER-RECHID

Il paraît que la récolte en blé dur dépassera toutes les espérances, à Bab-el-Kadra. Il paraît que nos oranges et nos citrons font prime, à Tunis. Il paraît que le poivre rouge, dont Hassen cultive des champs entiers à l'usage des bocaux de « pickles » de MM. les Anglais fournit une somme respectable. Il paraît, enfin, que les trente bœufs vendus ont été engraissés d'une façon si merveilleuse que leur prix compense, et au delà, la perte de leurs quatre compagnons dérobés.

Aussi, M. de Vierles exulte. Afin d'aller toucher en banque le produit de sa propriété, il a raffiné sur sa toilette : cape grise, redin gote grise, gants gris, guêtres grises ; mais il

ne fait pas grise mine, je vous prie de le croire. Il a pris son allure la plus seigneuriale : tête légèrement rejetée sur le côté, épaules effacées, jambes bien d'aplomb, et il semble jeune, étonnamment jeune. Je le lui dis, et mon affirmation l'enchante. Autour de nous, parmi les citronniers et les bananiers, éclate le rire de batracien de Chadli : cloc! cloc! cloc! Zakia rit aussi, — un rire de sonnette agitée à la volée : dreling ding ding. Seul, le gérant Mahmoud conserve la gravité d'un homme important.

...Cependant, lorsque je considère du haut de la terrasse le bled, plus pelé et plus fauve qu'un vieux lion de ménagerie foraine, et quand je vois passer les pitoyables caravanes des Bédouins chassés par la faim et la soif, je ne puis m'empêcher d'un sentiment complexe d'orgueil et de regret. Orgueil, parce que l'intelligence des colons français sait transformer un médiocre « enchir » arabe en domaine prospère ; regret de ce qu'on n'aide pas ces malheureux Tunisiens et de ce qu'on ne

les instruise pas. Peut-être dédaignent-ils nos conseils ! Pasteurs de troupeaux, aventuriers fainéants de l'espace et de la lumière, cela ne manque pas de beauté.

— Gillette !... Gillette !... Oh ! ma nièce... Eh ! mademoiselle Laverne, quand vous voudrez me répondre ! Voilà six fois que je vous huche ! Apercevrait-on le prince Charmant de la terrasse ? Oh ! ne me montre pas le poing ! Si tu veux te venger, jette-moi un pot de fleurs sur la tête, tu m'atteindras plus sûrement.

M. de Vierles me rejoint et me chuchote aussitôt à l'oreille :

— Tu ne sais pas : mon avoine est tenue pour la plus belle de la région, cette année. Pesante, sucrée, nourricière. Cela ne te touche pas, ce que je te raconte ? C'est vrai, les personnes éthérées méprisent les agriculteurs.

— Au contraire, mon oncle, j'apprends à les estimer de plus en plus. Ce sont les hommes les plus utiles d'une société.

— La belle phrase ! Répète un peu : « Ce sont les hommes les plus utiles d'une société. » Si jamais je plante une oriflamme sur Bab-

el-Kadra, je ferai broder cette pensée dans l'étamine.

Le bruit cristallin des anneaux de Zakia retentit dans l'escalier. La Bédouine se précipita :

— Sidi ! mamiselle. « Il » est en bas, prononça-t-elle, effrayée.

A ce *il*, mon cœur palpita. J'aurais voulu ne pas le revoir encore, ne plus le revoir, peut-être.

— Qui ça, *il* ? demanda M. de Vierles.

— Le « baba noir », le « baba » de Ber-Rechid.

Délivrée de ma crainte, je pris une grande respiration.

— Ah ! l'abbé Lenille. Il te fait donc toujours peur, Zakia ? Fais-le monter ! commanda mon oncle.

Lorsque le prêtre-colon, botté sous sa soutane poussiéreuse, apparut dans le lanternon, son air soucieux nous frappa. Il répondit gravement à nos cordialités.

— Cher monsieur de Vierles, comme vous êtes lié avec M. de Muzin, j'ai cru devoir

vous prévenir, en passant, de son triste état de santé. Il est fort malade et j'ai bien peur que...

Il leva les mains :

— Ce matin, j'ai reçu de sa mère, une vieille dame infirme qui habite Nevers, une lettre pénible. Clouée sur un fauteuil depuis quelques années, elle pleure de ne pouvoir venir soigner son enfant. Elle voudrait qu'il soit ramené en France. De Muzin, à ce qu'il me semble, ne s'aperçoit pas de la gravité de son état. Il faudrait le prévenir délicatement et je fais appel à ses amis, afin de le décider au départ. Jusqu'ici, il s'y refuse, prétendant — et c'est trop vrai — que ce serait la ruine de son exploitation. Sa vie me paraît menacée. La fièvre le mine. Vous en jugerez vous-même. Nous devons à sa vieille maman infirme de faire tous nos efforts pour rapatrier ce pauvre garçon.

Les paroles du prêtre ravivaient en moi le souvenir du petit hussard trépidant et galant. Sans doute, sa maladie lui donnait déjà cette fébrilité qui m'était pénible. Maintenant, une

immense pitié pour lui me venait. Allait-il mourir isolé sur cette terre d'Afrique?

— Vous plairait-il de m'accompagner dans cette visite? nous demanda l'abbé. Mme de Courville m'attend sur la route avec sa voiture.

— Ma nièce vous suivra seule, monsieur le curé. Quant à moi, comme c'est la fin du mois, je dois tenir caisse ouverte toute cette journée et régler personnel et fournisseurs. Excusez-moi. D'ailleurs Mlle Laverne sera beaucoup plus éloquente que moi pour décider Jean de Muzin à prendre le prochain paquebot. Assurez notre ami de toute ma sympathie. J'irai lui rendre visite demain.

L'abbé avait pris congé de mon oncle et il atteignait déjà le lanternon vitré qui coiffait l'escalier sur la terrasse, lorsqu'il tendit le bras vers les lointaines montagnes de Khroumirie et reprit :

— Là-bas aussi, un de nos amis nous donne des inquiétudes.

Il paraissait désigner la direction de Souk-el-Kmis. Qu'était-il arrivé? Un accident, un

éboulement? Je me penchai sur une caisse de géranium rosat afin de dissimuler mon émotion.

— Il s'agit de Lucien Donnelle.

Je me relevai, rassurée.

— Vous nous parlez d'un toqué, fit M. de Vierles.

— Vous êtes dur! Non, c'est un possédé, repartit doucement le prètre. Je ne puis approuver M. Donnelle lorsqu'il déclare la religion et la société musulmanes supérieures à notre existence et au christianisme. Pourtant, je le trouve à plaindre. Je sais trop que nos raisons de gens rassis n'ont jamais convaincu un amoureux. D'ailleurs, s'il en était ainsi, ce serait un pauvre amour.

Oh! le brave homme d'abbé! Quelle bonté! J'applaudirais, s'il n'était pas parfaitement inconvenant à une demoiselle réputée bien élevée de manifester ses sentiments sur un pareil sujet.

— Le général Donnelle doit être excédé de son malheureux fils, déclare mon oncle.

— Non, il est désolé au point qu'il consen-

tirait, maintenant, à ce mariage mixte, si la raison d'État n'empêchait pas une alliance avec une princesse beycale. Le jeune homme devient presque insensé. Il se croit un chérif; il va prêcher la guerre sainte dans les douars contre les Français, qu'il rêve de chasser de Tunisie. Ses lamentables extravagances le feront interner. Vous le voyez, mon cher voisin, je ne vous apportais point des nouvelles bien réjouissantes. Mais c'est mon rôle de petit curé du bled d'arriver dans l'affliction et de m'éloigner à l'aspect de la prospérité. Je sais vos magnifiques résultats. Aussi, je me sauve en vous félicitant.

Un gros bâton au poing, M. Lenille marche à lourdes enjambées de laboureur et je dois trotter pour le suivre.

Nous trouvons Mmes de Courville et Loppenstein assises dans un milord attelé de deux poneys noirs minuscules, conduits par un négrillon. Elles reprochent à leur curé de les avoir abandonnées au soleil. Malgré leurs ombrelles et leurs voiles, elles ont certainement attrapé une insolation.

Toutes deux, un peu obèses, m'installent sur le strapontin, avec cette excuse :

— Vous êtes si mince, chère amie! Ah! vous ne connaissez pas votre bonheur! Lorsqu'on est un peu fort, dans cette Afrique, l'on souffre le martyre.

Me voilà presque gênée d'être mince et je comprends que j'obligerais ces dames en me gonflant.

Notre négrillon, ratatiné sur son petit siège, fouette avec son petit fouet ses petits poneys, qui trottinent comme des barbets. La Cherga (la propriété de M. de Muzin) se trouve dans un bas-fond, que traverse l'oued Zousfa. Un peu d'eau rouillée traîne sur les vases et s'insinue dans la vaste plaine marécageuse. La maison, couverte de tuiles roses, côtoie la rivière. Des nuées de moustiques mirlitonnent au-dessus des prairies.

— Il faut être imprudent comme ce pauvre monsieur pour avoir construit en cet endroit, déclare Mme Loppenstein.

L'air anéanti d'un ballon déchiré par accident, Mme de Courville soupire :

— Fièvres paludéennes inévitables !

Des chevaux cambrés aux yeux de feu promènent leurs crinières de nuit sur le fond d'or des coteaux sablonneux. Une douzaine de poneys khroumirs, effarouchés par notre « baba », chargent en hennissant. Au sommet d'un rocher, un étalon pommelé, les jambes tendues, offre son poitrail lustré au soleil.

Devant la véranda où les bougainvilliers brûlés perdent leurs feuilles, M. de Courville et le colonel Bernaron, nu-tête, s'entretiennent à mi-voix.

Grandes salutations muettes à notre arrivée. Le fiévreux repose. A peine descendue de voiture, Liane de Courville réclame un siège. Elle ne peut plus se soutenir. Ses mains scintillantes de bagues relèvent d'un air égaré ses cheveux trop mous, fatigués par les teintures. Silence pénible. Attente. Bruit de pas sur un dallage. Un visage rond, aux bonnes grosses lèvres, apparaît sur le seuil de la chambre. C'est le docteur Ramin. Du geste, il nous fait signe d'entrer. Dans la vaste pièce, presque obscure, nous trouvons le malade

étendu sur une chaise longue. Un képi de lieutenant aux hussards, un peu défraîchi, recouvre sa pauvre petite tête. Ses joues blêmes sont tachetées de vermillon. Larges prunelles luisantes. A notre vue, il jette sa coiffure sur le sol et il essaie de se soulever. Nos six bras tendus protestent contre cette tentative. Son corps amenuisé flotte dans une blouse légère. Des pantoufles en drap rouge chaussent ses pieds squelettiques.

Afin de ne pas l'effrayer par notre nombreuse réunion autour de lui, Mme Loppenstein explique maladroitement qu'un hasard, ma foi oui, le plus hasard des hasards, nous a fait nous rencontrer en promenade; il fait si bon, aujourd'hui !... (Trente degrés à l'ombre !) Etc., etc. Le malade n'est pas dupe de ce discours. Il nous observe les uns après les autres avec crainte : chaque fois qu'il appuie son regard sur moi, il sourit, pauvre sourire navré ! Cela veut dire :

— Pardonnez-moi ; je devrais être debout, empressé à vos désirs et je ne puis pas.

M. de Muzin m'ennuyait, autrefois : oh !

de tout mon cœur comme je voudrais encore le voir tourbillonner autour de moi !

Je demande au docteur, comme si j'étais pleinement rassurée, dans combien de jours cet accès sera terminé.

— Une semaine. A ce moment, M. de Muzin devrait quitter la Cherga.

Ces dames comprennent que le moment de donner l'assaut est venu :

— Mme votre mère n'habite-t-elle pas le Nivernais ?

— Pourquoi n'iriez-vous pas la rassurer vous-même ?

— A distance, on s'exagère les maux des personnes aimées.

— Certes, j'aime plus que tout au monde ma mère, répond le malade d'une voix profonde. Et c'est parce que je l'affectionne que je ne désire pas encore me rendre à Nevers. Je sens qu'elle me retiendrait et je ne veux pas perdre les résultats de cinq années d'efforts. Mes chevaux seraient mal soignés et périraient en mon absence. Dans quelques mois, cela me sera plus facile.

— Quelques mois, voilà une lointaine échéance, cher ami, se récrie Mme Loppenstein.

— Nom de nom! mon lieutenant, vous avez une façon singulière d'aimer Mme votre mère, grogne le colonel Bernaron. Allez la voir une quinzaine. En votre absence, je vous promets de passer la revue ici, chaque jour. Est-ce dit?

— Cet automne, j'accepterai votre offre. Pas avant.

Derrière son malade, le docteur Ramin croise les mains et hausse doucement les épaules. Mon Dieu! Jean de Muzin serait-il donc perdu? Quelle horrible chose d'agoniser seul, loin des bras tendres et de toutes les choses affectueuses : les êtres de son terroir, le mobilier ancien qu'on connaît depuis son enfance. A la Cherga, tout est inanimé, anonyme, industriel. Cette place ressemble à un baraquement militaire. Mourir ici, ce serait mourir deux fois.

Mon cœur se serre. Des comparaisons affreuses me viennent. Jadis, de Muzin fut

aussi un homme vigoureux, alerte... La témérité des colons isolés m'apparaît avec une vivacité qui m'est presque douloureuse. Non, ce n'est pas un mince sacrifice, parfois, d'être colon. Je m'en rends compte et je suis plus effrayée que jamais.

Ah ! notre égoïsme affreux !... Me voici troublée par ce moribond, et ce n'est pas à lui que je pense !

Sans être aperçu du fiévreux, le docteur Ramin agite ses doigts en fixant Mme Loppenstein. Il la croit énergique et il réclame une dernière tentative.

L'Alsacienne, avec son accent guttural qui rend si drôles certaines syllabes, prend maternellement la main moite du malade, et prononce, avec conviction :

— Je suis bresque assez achée pour être fotre mère et j'ai un fils à Mulhouse. Eh pien ! si mon enfant me savait impodente et s'il refusait de se rendre à mon appel pour me foir, je le maudirais.

L'excellente Ida dépasse la mesure.

— Ma pauvre mère m'épargnera sa malé-

diction, madame, répond Jean de Muzin avec une imperceptible ironie. Elle sait trop quels graves intérêts me retiennent en Tunisie! Enfin, cet accès de fièvre cédera aux bons soins du docteur. Il semblerait que vous vouliez m'enterrer, et je veux vivre, mes chers amis.

Devant cette obstination, nous ne pouvions que nous retirer. Lorsque le colonel et M. de Courville serrèrent simultanément les mains du fiévreux, celui-ci, s'aidant de leur étreinte, se souleva et se trouva debout.

— Donnez-moi le bras, Ramin, je veux reconduire ces dames jusqu'à la véranda.

A pas cotonneux, incertains, il s'achemina, plutôt porté que soutenu. Le docteur l'avait recoiffé de son képi, pour éviter le soleil à son front brûlant. Sur le seuil, il eut soudain un cri de joie. Quittant leur abri, une douzaine de chevaux arabes voltaient dans le parc et déployaient leurs queues et leurs crinières soyeuses :

— Marga! Melouk! Aziz! Ici, mes belles bêtes : Msira! Loudi! Ah! mes braves sau-

teurs. Et mes petits poneys ! Les gredins, engraissent-ils ! Fainéants, je ne puis plus vous faire travailler, vous en profitez. Attendez-moi un peu.

Un sourire lugubre découvrait les gencives blêmes du fiévreux.

Notre milord nous emmena. Je jetai un dernier regard à Jean de Muzin, cassé en deux sur le bras de son médecin.

A la portière de notre voiture, chevauchait le colonel Bernaron.

— Avant un mois, la consomption enlèvera ce malheureux, et notre « baba » devra officier au petit cimetière de Ber-Rechid, prononça-t-il. Troisième tombe !

XIII

LES INQUIÉTUDES

ENCORE une déception. Maman m'écrit :

« Impossible d'arriver à Bab-el-Kadra cette semaine, pauvre mignonne ! Et, pourtant, je grille d'envie de te revoir. Quelle longue séparation ! Je ne reconnaîtrai plus ma grande fille. Ah ! vois-tu, n'épouse jamais un ingénieur. Ton père est le plus délicieux des hommes ; mais sa maudite profession le fait plus esclave que le dernier de ses manœuvres.

« Nous devions partir voilà quinze jours et à la dernière minute :

« — Allô ! allô ! M. Laverne, s'il vous plaît. Pouvez-vous venir immédiatement à Liverpool étudier la question d'un pont transbordeur ?

« Et ton papa saute dans le train et me laisse devant nos malles.

« Hier, autre histoire. L'omnibus automobile du Paris-Lyon était déjà commandé et j'étais prête, coiffée d'un amour de petit béguin dont tu me diras des nouvelles, lorsqu'un petit bleu arrive :

« Grand monte-charge usine Puteaux fonc-
« tionne plus. Vous attends. »

« Ce serait à désespérer, si je n'étais pas moi-même très occupée. Juge un peu par le détail de la semaine dernière :

« Lundi, le comte Thironney et sa sœur — tu te rappelles bien la grande dame jaune à petits yeux rouges ? — offraient, en leur pavillon de Meudon, un goûter des plus élégants. Le soir, à l'Opéra, gala en l'honneur des blessés du Maroc.

« Mardi matin, à Saint-Pierre du Gros-Caillou, mariage du petit baron de Pragillier. J'ai fait sa connaissance la semaine dernière, pas davantage. Il est incroyablement charmant.

« ...Deux heures après, le temps de changer de robe, et je courais au baptême du fils de Mme Pourperie, — celle que tu nommes la pétroleuse, parce que son mari possède des docks d'essence. Son enfant a reçu le prénom d'Émeric. Très chic !

« Le lendemain, causerie du docteur Pouzasse aux dames de la Croix-Bleue. C'est inouï comme la description d'un pansement bien fait est intéressante ! Déjeuner chez nos amis de Colletille, qui partent.

« Et puis, M. William Hofflinger, le métallurgiste en affaires avec ton père, est arrivé à Marseille sur son yacht ; il nous invitait. J'avais envie d'accepter, oh ! deux ou trois jours, histoire de voir son salon d'un luxe insolent. Je m'en passerai sans regret ; mais, ce dont je ne me passerai pas, c'est de ma Gillette ! Il me la faut, je la réclame ! Je veux aller vers elle. Je l'ai déclaré tout net à ton père :

« — Je pars sans vous au prochain contretemps !

« Pourtant, oserai-je accomplir seule la

traversée ? J'en frissonne à l'avance. Enfin, espérons que, dans huit jours, dernier délai accordé à ton papa, nous débarquerons à Tunis. Vous viendrez nous chercher. Quelle joie de te retrouver ! Pas trop bronzée, j'espère ! Préserve ton teint ; la crème d'amaryllis est excellente. Je t'en apporterai. Je redoute moi-même les taches de rousseur. J'aime bien le soleil, mais aperçu de ma chambre. Aussi, ton Afrique me fait peur. Enfin, nous verrons, ma chère grande. »

... Voilà la lettre, et elle me désappointe. J'ai un besoin urgent de la présence de mes parents, d'abord, parce que je les aime tendrement et, ensuite, parce que..., parce que je me sens devenir triste, depuis quelques jours, et triste sans raison. J'éprouve une sorte d'angoisse. Pourtant, rien ne me menace. M. de Vierles demeure pour moi le plus affectueux des oncles. Qu'ai-je? Je ne sais pas? J'ai goûté le charme exquis de la Tunisie, et voici que certains côtés tragiques de la colonisation m'apparaissent. Ces événe-

ments ne devraient pas me toucher directement, et, pourtant, ils m'émeuvent. Pourquoi ? Bientôt, je regagnerai Paris, et ces paysages et leurs êtres s'estomperont dans ma mémoire. Est-ce aussi certain que cela ? Car j'aurai vécu des heures délicieuses ou émouvantes ! Une autre face de la vie s'est révélée à moi. Il n'y a pas que les Français du boulevard d'intéressants et je ne le savais pas assez. Néanmoins, je ne puis m'accoutumer à tant de rudesse, à cette lutte perpétuelle contre les gens et les éléments. Et comme mes compatriotes changent au contact de l'Afrique ! Mon oncle, seul de tous ses amis, grâce à son scepticisme de propriétaire peu touché par les ennuis qui frappent durement les colons, garde presque toujours sa bonne humeur, sa sérénité. D'ailleurs, combien sa philosophie lui est aisée ! Il ne séjourne parfois qu'un mois à Bab-el-Kadra, tandis que ses voisins sont attachés pour leur existence à leur exploitation, comme ce malheureux Jean de Muzin, comme Pierre Coudignac, comme tant d'autres !

Quelle pesanteur sur moi ! La belle lumière s'obscurcit à mes yeux. Pourtant, je ne redoute rien ; mais c'en est fini de ces réveils exaltants, lorsque ma bergeronnette Zakia sautillait et qu'on apercevait par la fenêtre le jardin paradisiaque, je me disais : « Encore un jour de bonheur commence pour moi ! » Maintenant, à chaque aube, je pense avec mélancolie à l'envers de ce beau décor.

Quelle chose étrange ! Je suis préoccupée comme si mon sort, mes intérêts étaient liés irrémédiablement à la prospérité ou à l'infortune de la Régence. Je ne suis plus une touriste ; je deviens, malgré moi, une Tunisienne.

...A l'heure du déjeuner, mon oncle, moqueur, me dit :

— Gillette, je suis enchanté. Tes parents reculent encore leur arrivée d'une semaine. Je te garderai donc huit jours de plus, ma petite enfant. Ensuite, il est possible que je m'en retourne en France avec vous trois. Si ton sacrifice ne t'a pas paru trop grand cette année, peut-être, l'hiver prochain, vou-

dras-tu réjouir encore mon logis de ta présence, petit flambeau de ma vieillesse.

— Je vous le déclare, ô le plus aimé des oncles! je me plais chez vous. Je ne pouvais me douter de la belle aventure que serait pour moi ce séjour à Bab-el-Kadra. J'ai vécu un conte des Mille Nuits et une Nuit, et j'en garderais fidèlement la mémoire.

— Grand Dieu! Quel ton solennel : « J'en garderai fidèlement la mémoire! » Ce serait à croire que tu parles de choses mortes. Saperlipopette ! ma chère amie, ton barbon d'oncle vivra dans quelques mois, espérons-le, et sera tout disposé à rafraîchir cette fidèle mémoire en recevant encore ici sa petite « Beia », la princesse de Bal-el-Kadra, comme te nomment mes Bédouins.

Je remercie; mais, c'est plus fort que moi, j'acquiesce faiblement d'un signe de tête. Mon retour me paraît improbable. J'ai goûté trop de satisfactions, ces derniers mois, pour voir se renouveler un plaisir aussi vif, aussi pur. Maintenant, il vient s'y mêler trop de préoccupations pénibles; et quelque chose me me-

nace que je n'ose pas même formuler. Ma sympathie et ma raison luttent entre elles. Mon cher grand Paris m'apparaît si beau, si complet, irremplaçable.

La prochaine arrivée de mes parents ravit M. de Vierles, qui répète plusieurs fois :

— Mardi, ma sœur et mon beau-frères seront assis, là, de chaque côté de moi. La Tunisie surprendra M. l'ingénieur. Je le conduirai à Sousse, à Sfax, à Bizerte. Nos grands travaux mériteront-ils son approbation ? Dire qu'il y a trente ans, il n'existait, sous le régime beylical, qu'une route de quelques kilomètres entre Tunis et le palais de Son Altesse, à la Marsa. Maintenant, nous possédons plusieurs milliers de kilomètres de bons chemins et de voies ferrées. Eh! eh! ce résultat flatte ma vanité de demi-Tunisien. Et l'on dit que nous ne sommes pas une race colonisatrice !

Mon oncle se frotte allégrement les mains :

— Tiens ! une fameuse idée me vient. Pourquoi la Société de construction de ton père ne s'intéresserait-elle pas aux entreprises de la Régence ? Vois-tu ton cher papa chargé d'or-

ganiser l'outillage d'une grande carrière dans le genre de Metlaoui-Gafsa ? Cela l'obligerait à des voyages fréquents en Tunisie. Et cette fois, bon gré, mal gré, je te retiendrais prisonnière. Oh ! j'emploierai les grands moyens : je te ferai capturer au passage par mes fellahs.

Je souris affectueusement à ces rêveries. M. de Vierles m'observe. Il me trouve contrainte et il me demande si je ne suis pas malade. Je m'en défends.

Avec la grâce d'un ouistiti portant une noix de coco, Chadli nous sert les petits godets de cuivre qui contiennent le « kaoua » parfumé. A la mode tunisienne, mon oncle ajoute deux gouttes d'essence de verveine. Il hume et se renverse sur le dossier de sa chaise, les yeux levés vers son plafond à poutrelles en cèdre du Liban, incrusté de filets pourpre et or.

— Mardi..., mardi prochain, m'écrit ta mère. Sans ce satané monte-charge de Puteaux, tes parents seraient ici, et, demain, ils auraient assisté avec nous à la pendaison de crémaillère du « petit gourbi » de Coudignac.

La vitesse avec laquelle cette villa a été édifiée tient du prodige. Neuf semaines ! Un record. Ah ! elle doit être gentille, sa baraque !

— Je la crois charmante, mon oncle. D'ailleurs, M. Coudignac vous a avisé que, seule, la maçonnerie était terminée et que les boiseries restaient à poser.

— Tu prends la défense de notre architecte-colon, et tu as raison. Je le sais bien, il possédait à pied d'œuvre la pierre nécessaire retirée des excavations de sa montagne. Oui ! Oui ! cela l'avantageait. Enfin, nous jugerons ce chef-d'œuvre, n'est-ce pas, Gillette ?

Après une hésitation, je demande à M. de Vierles s'il est vraiment indispensable que j'assiste à cette inauguration.

Il me fixe, stupéfait.

— Quoi ! Tu ne voudrais pas ? Cette pendaison de crémaillère serait manquée. Coudignac ne s'en consolerait pas. Cependant, si tu te trouves fatiguée, souffrante, je t'excuserai. Mais adieu la fête ! Vous aviez discuté sur cette villa ; il aurait été fier de ton approbation. Enfin, mon enfant, je n'insiste pas, ta

santé avant tout. Il me semble que tu toussais, ce matin.

J'incline le front en rougissant un peu, car je ne me souviens plus moi-même de cette toux.

Ennuyé, M. de Vierles claque des lèvres avec dépit et marmonne :

— Allons, bon ! au moment de l'arrivée de tes parents ! Quel ennui !

... Je n'ose pas le détromper. C'est mon seul motif plausible d'abstention. Oui ou non, dois-je me rendre à Souk-el-Kmis, afin de visiter cette demeure, qui doit être charmante et à laquelle je m'intéresse ? D'un autre côté, il me sera presque pénible de retrouver M. Coudignac après ses dernières allusions. Au fond, nos vies sont orientées différemment et nous ne nous comprenons guère. Pas une fois je ne lui ai rendu visite sans avoir été froissée par son attitude impérieuse vis-à-vis des Arabes et par ses jugements sévères sur les Français de son voisinage. Et même son idéal de vainqueur du sol et des hommes choque en moi toute ma tendresse, toute ma pitié pour les vaincus.

En jetant sa serviette sur la table, M. de Vierles déclare qu'il va faire venir le docteur Ramin.

— Non ! Non ! Inutile, mon oncle ! Attendons ! Cette petite irritation de la gorge cédera, sans doute, à une tasse de camomille bien sucrée. Demain matin, il sera toujours temps de...

Je m'approche de mon cher parent, et je pose ma tête contre son épaule. Il l'entoure de son bras et me murmure :

— Grande câline ! Tu sais, c'eût été ma fierté de te présenter à ton père en lui disant : « Regardez-la ! Est-elle forte et vaillante, maintenant ? Bab-el-Kadra a changé votre délicate Parisienne en une Diane chasseresse. »

Je me tais. Je réfléchis. Irai-je à Souk-el-Kmis, afin de rassurer M. de Vierles ? Ce serait mal de l'abuser sur l'état de ce rhume léger. Mon oncle a posé une main sur les sombres bandeaux qui me coiffent et il déclame :

— « Est-ce la nuit qui tombe ou vos cheveux noirs ? » Oh ! cette belle image ne m'ap-

partient pas. Je l'ai trouvée dans la traduction d'un poème tunisien, qui s'applique joliment à la description de ta personne.

— Comment cela?

— Par les comparaisons dont le poète flatte la beauté qu'il célèbre dans ses vers. Veux-tu savoir, par exemple, comment l'écrivain musulman parlerait de tes dents?

— De mes dents?

— Écoute : « Ton collier le plus beau est celui de tes dents. » Est-ce suave? C'est à donner envie de posséder une mâchoire circulaire. De ton teint, sais-tu ce qu'il dirait? « Ton teint a la nuance d'un œuf d'autruche! »

— Et mon visage, comment le peindrait-il, mon oncle?

— « Est-ce la lune qui m'apparaît ou votre visage blanc? »

— Admirable! Ma démarche, à quelle comparaison prêterait-elle?

M. de Vierles joint l'index et le pouce, prend une mine précieuse et il détache ces mots du bout des lèvres :

— « Lorsque Gillette s'avance, le zéphir pousse en avant d'elle le doux parfum, annonce de sa venue. Sa douce haleine apaise la soif. Il y a en elle un océan de vertu et deux rivières : la bonté et l'esprit. Quelle mer reçoit des fleuves pareils? » Es-tu satisfaite du poète?

— Plus que satisfaite, comblée, mon oncle.

Un œil cligné, M. de Vierles reprend :

— Dans ce cas, j'espère que cette poésie lénitive aura les mêmes effets que la camomille sucrée que tu réclamais. Tu es guérie, je le parierai.

... Et voilà comment Beia, blanche d'écume, m'emmène ce matin chez M. Coudignac. Alerte comme un lieutenant, M. de Vierles chevauche sa Chéchia, ardente à grimper la piste en rampe qui conduit à Souk-el-Kmis. Il m'est pénible de bavarder. Ce grand ciel incandescent et ce bled épineux m'oppressent.

Quelle contenance garderai-je devant M. Cou-

dignac? Froide, indifférente, distante? Ou bien aurai-je la force de rester naturelle avec un soupçon de réserve?

Nous passons à côté d'une koubbah maraboutique. Un saint dort sous la coupole blanchie. Dans le mur troué, des petites veilleuses à huile brûlent et des chiffons noués aux branches d'un olivier appellent l'attention du vénéré personnage sur des grâces qu'on le prie d'obtenir du ciel. Une musulmane des Zlas, voilée de noir jusqu'aux yeux, vient d'étendre sur le tombeau peint de vert et de vermillon son enfant fiévreux, dévoré par la consomption. Et elle clame en levant des bras décharnés :

— Oh! Seigneur! Seigneur, daigne jeter ton regard sur celui-ci. Mon fils a pris la maladie du soleil. Guéris-le ou sois maudit!

Elle achève sa prière par un cri tourbillonnant, amer, qui nous perce le cœur.

— Cet enfant meurt de faim, pas davantage, dit mon oncle en jetant un douro à la mère.

Voilà le côté des coulisses du beau décor africain.

— Dans un quart d'heure, nous apercevrons le fameux gourbi de Coudignac, Gillette. Nous allons nous égayer. Pas une muraille ne doit tomber verticalement. Les maçons enturbannés ne connaissent pas le fil à plomb. Jamais ils n'ont su établir un logis géométrique. Les artistes trouvent ces pâtisseries délicieuses! Les drôles de gens?

Nous cherchions déjà la cabane qui m'avait peinée à ma première visite, à Souk-el-Kmis. Elle avait disparu.

— Rasée! Il l'a rasée! Elle aurait pu lui servir de magasin, murmure M. de Vierles. Il n'est pas économe, notre ami.

Une maison mauresque formée de trois cubes inégaux crénelés de merlons, se détachait sur la montagne ferrugineuse. Nous n'avons pas besoin, aujourd'hui, de « tirer la sonnette », suivant l'expression de mon oncle, pour voir accourir vers nous un jeune homme vêtu de toile blanche. Il devait guetter notre arrivée. Il passe rapidement devant les baies en fer à cheval autour desquelles des fellahs, grimpés sur des échelles, disposent

des branches et des palmes ; nous l'entendons jeter quelques ordres brefs et il marche vers nous.

J'éprouve une singulière impression de gêne et de plaisir. Il sourit. Il paraît si heureux de nous recevoir que j'aurais mauvaise grâce à bouder. Il ne peut plus retenir ses pas, il court et il vient m'offrir sa main pour m'aider à descendre. Ses yeux, que je comparais au dur acier, sont aujourd'hui d'un bleu radieux. Le bras tendu vers la villa, il annonce, avec une joie naïve :

— Mon petit gourbi !

— Bon ! Bon ! nous allons examiner et critiquer, dit M. de Vierles. Nous sommes venus pour cela..., rien que pour cela. N'est-ce pas, Gillette ?

Pierre Coudignac me regarde d'un air inquiet. Je le rassure en tâchant de rester très calme, car son émotion est visible, sauf, peut-être, pour mon oncle.

La première chose qui me frappe, en approchant de la villa, c'est une grande baie à l'extérieur. Je me souviens de notre discussion.

Du doigt, il désigne la fenêtre en souriant.

— Vous voyez, mademoiselle, j'ai suivi votre conseil. D'ailleurs, vous aviez raison. Les maisons musulmanes, en Égypte, sont ainsi disposées, afin de permettre aux femmes d'apercevoir l'espace.

— Oui, mais pour conserver la couleur locale, il vous faut, maintenant, placer un moucharabieh, ajoute mon oncle. Et parions que vous avez l'intention de tenir cloîtrée votre femme, Coudignac ?

L'allusion de mon oncle le fait rougir et me gêne.

Nous montons les quelques marches qui donnent accès au parvis. Huit frêles colonnettes patinées par les siècles, et comme diaphanes, supportent les chapiteaux arabes.

— Elles sont d'un galbe exquis, s'exclame M. de Vierles. Où avez-vous acheté cela ?

— Ce sont les colonnes romaines qui ornaient jadis la villa de Consuetus. Je les ai retrouvées sous dix pieds de terre.

C'est à mon tour d'admirer une mosaïque antique figurant une scène de vendange. La

représentation imagée des constellations forme encadrement.

— Découverte, comme les colonnes dans la montagne.

Il n'avait pas achevé sa phrase, que je manquais de tomber sur le perron. Une dalle avait basculé sous mon pied. Il devint aussitôt cramoisi et ses prunelles étincelèrent.

— Les idiots! les crétins! cria-t-il de sa mauvaise voix cuivrée qui m'était si pénible. Je leur avais recommandé, en attendant le cimentage d'équilibrer cette pierre et ils s'en sont bien gardés. Ils mériteraient de...

— Je vous en supplie, monsieur Coudignac, n'attachez aucune importance à cet incident. Je n'ai aucun mal.

— Vous auriez pu vous blesser, mademoiselle, reprit-il, très animé. Avec ces Bédouins, dissimulés comme tous les êtres faibles, il faut être impitoyable à leurs fautes. Ces gens-là ne respectent que la force.

Il s'était expliqué avec vivacité, sans me quitter des yeux. Sans doute, il devait avoir

raison, et, pourtant, j'éprouvais une sensation de malaise.

Nous étions arrivés dans la seule pièce terminée de la villa : la salle à manger. Des faïences persanes et tunisiennes, recueillies par lui depuis plusieurs années, étaient disposées sur les murailles. Une frise en « notch hadidat », ce stuc fouillé et évidé comme une dentelle par les artisans arabes, décorait de ses polygonies le tour de la salle.

Sur la table, dans la vaisselle multicolore de Nabeul que j'avais choisie, des gâteaux arabes et des confiseries juives ou turques étaient disposés avec une gaucherie où se devinait l'absence d'une main de femme.

— J'attends quelques amis qui voudront bien fêter avec vous mon petit gourbi. Mais, croyez-le, mademoiselle, c'est votre présence que je souhaitais avant tout, aujourd'hui. Cette villa, ne l'avez-vous pas inspirée ?

Je répondis poliment, sagement, à cette allusion.

Il me fit asseoir sur un tabouret syrien peu stable sur ses pieds inégaux.

— Presque tous ces meubles orientaux paraissent plus propres à la décoration qu'à un emploi utile, fit remarquer M. de Vierles.

— Oh ! monsieur, ne plaisantez pas mon mobilier neuf, car j'en suis encore glorieux. Songez que j'ai débuté, il y a cinq ans, avec un grabat colonial, une chaise pliante, un petit tréteau, mon fusil, deux costumes de velours et une escarcelle bien légère. Aussi, maintenant, mon petit gourbi me semble un palais ! Chaque matin, je me promène sur ses quatre faces et je me crois le marquis de Carabas. Puis, je jette un regard bienveillant sur mon « enchir » et sur la montagne dont j'attends fortune et renommée. Et, très sérieusement, je pense : « Serait-ce beau de renouveler les travaux du Romain Consuetus et de croire que, dans deux mille ans, un archéologue trouvera ce nom sur les pierres de ma maison : *Petrus Coudignacus !* »

Il éclata de rire. Il se moquait de lui-même. Quel singulier mélange de volonté, d'ironie et de rudesse, chez lui !

...Le colonel Bernaron, donnant le bras à

Mme de Courville, pénétrait dans la salle à manger. Puis, Ida Loppenstein se précipita, essoufflée, et s'excusa de son retard. Maternelle avec tous les jeunes colons, elle avait promis à M. Coudignac de l'aider à recevoir ses invités. Cette dame bruyante, bavarde et encombrante, me permit de m'isoler un peu. Devant les « tajines à la rose », les bonbons à la pistache ou à la verveine, devant le « rahatlokoum » et les pâtes juives aux dattes, je tombai dans des abîmes de réflexions. Songer qu'il ne tiendrait qu'à moi d'être la maîtresse de maison du « petit gourbi » ! Moi, devenir la femme d'un colon ? Vivre au centre de la Tunisie sans apercevoir une habitation civilisée à perte de vue ? Mener l'existence la plus positive, la plus physique, moi la demoiselle des cours et des conférences, la grande liseuse, la philosophe ?

— Un peu de confiture de goyaves, madame de Courville ?

— Non ! des roses sucrées, s'il vous plaît, répond la dolente Liane.

— Pas fameuse, votre imitation de mus-

cat, Coudignac, maugrée le colonel Bernaron.

Le « baba » de Ber-Rechid se présente. M. de Courville l'entretient à voix basse. Les yeux du prêtre me paraissent encore plus enfoncés dans leurs arcades sourcilières. Il est fatigué. On assure que, tout le jour, il mène ses travaux d'agriculture et que, la nuit, il veille Jean de Muzin.

Trois jeunes gens, des élèves de l'École coloniale de Tunis, font une entrée. Des bottes redoutables, armées d'éperons à mollettes énormes, les chaussent ; des habits de velours côtelé les vêtent. Sous le bras ils écrasent de vastes chapeaux à rubans de cuir fauve et leurs cravates à l'artiste sont étoilées comme le drapeau des États-Unis.

— La Tunisie n'a qu'à se bien tenir devant ces gaillards, vient me chuchoter mon oncle.

Je m'approche de la baie, car je n'ai pas envie de rire. J'aperçois le bled immense, solitaire, inanimé. Au loin, un campement de nomades. Leurs tentes ressemblent à des champignons, éphémères comme eux. Demain, elles s'évanouiront. Comme tout me

semble triste, comme tout m'étreint, comme j'ai peur, et, cependant, comme tout m'est doux aussi !

— Reprenez de cette crème aux bananes, Liane !

— Non, ma chère Ida. Passez-moi donc ces petits machins verts.

— Des dattes fourrées ?

— Je ne trouvais plus le mot. Je suis si lasse !

— Un goût de silex, un vrai chasse-cousin, ce prétendu bordeaux, gronde le colonel.

— Cinq cents hectares ne me font pas peur, assure un élève colon.

— Coudignac a raison de mettre par terre la montagne.

— Pourquoi pas niveler la Khroumirie ?

— L'anémie le ronge et trente-neuf de fièvre !

— Sa pauvre mère, murmure l'abbé Lenille.

Voilà les propos qui s'échangent autour de moi. Sa pauvre mère ? Cette plainte du « baba » me rappelle ma petite maman. Soudain, j'ima-

gine sa terreur, si elle connaissait mes doutes, mes hésitations! Elle perdrait sa fille: c'en serait fini de nos gentilles discussions. Car nous nous querellions sans cesse: moi, trop grave, sceptique; elle, si jeune, si fraîche. J'imagine les jolis yeux noisette de maman remplis de larmes. Rassurez-vous, chère mère, j'aperçois trop bien l'impossibilité d'un tel projet. Je veux vivre dans votre rayonnement. C'est vous qui êtes ma jeunesse et ma joie.

Plusieurs fois, Pierre Coudignac, étonné de mon attitude distante, m'interpelle cérémonieusement.

— Mademoiselle Laverne, voudriez-vous accepter un peu d'ananas?

Je me retourne, je remercie et je reprends ma faction. Et c'est en mon honneur qu'il reçoit? Je suis vraiment gracieuse; mais je me défends de l'être. Lui aussi, tandis qu'il s'empresse auprès de ses invités, il songe peut-être à moi, à l'avenir! Pauvre garçon, s'il se doutait! Je n'appartiens plus aux générations antiques du coup de foudre, du premier regard qui décide d'un amour éternel. Maintenant,

une jeune fille se garde des romanesques entraînements, discute sur son sort, raisonne son avenir, défend son bonheur.

A chaque instant, les regards de M. Coudignac me cherchent; mais, grâce à la fameuse fenêtre sur le panorama, je puis décemment éluder une réponse et même un sourire. Ce pauvre garçon s'énerve; je comprends qu'il voudrait m'entretenir, mais qu'il ne peut négliger ses invités.

Mmes de Courville et Loppenstein prennent congé, suivies bientôt par les colons, jeunes et vieux.

Sur la terrasse, une dizaine de grands gaillards en « cachabiahs » de poil de chèvre, terrassiers khroumirs occupés à la fabrication du pisé qu'ils foulent dans des caisses avec leurs pieds nus, s'ébahissent au passage de Mme de Courville. Son corps en boule dans sa robe de taffetas violet excite leur admiration. Et quel chapeau sur sa chevelure roussie par les acides : une tour-prends-garde! Ces musulmans doivent s'imaginer les houris sur ce modèle obèse. Autour d'elle, M. de Vierles

papillonne, les bras en anse. Un pieu qui glisserait, voilà M. de Courville.

Tous les hôtes du petit gourbi étaient partis, sauf mon oncle et moi. Je réclamais déjà mon cheval, lorsque M. Coudignac protesta qu'il tenait absolument à nous montrer l'état actuel de ses travaux. Il insista avec tant de chaleur que M. de Vierles me regarda et répondit que nous resterions et que nous serions quittes pour nous casser bras et jambes, au retour, dans la nuit.

— *Inch Allah!* dit-il en riant.

— Vous êtes bien bon, fit M. de Vierles. Vous savez pourtant que Mahomet ne favorise guère les roumis.

Plus sérieusement, M. Coudignac reprit :

— Je vous accompagnerai, avec une lanterne à acétylène, jusqu'à Bal-el-Kadra.

... Il nous entraîne vers les sources de la montagne, minces ruisselets dont la présence lui donne tant d'espoirs. Alors que la plaine est brûlée et qu'on n'y aperçoit pas un arbre, nous passons sous des figuiers échevelés et verdoyants. Ici, les cylles, les mauves, les

anthémis, les soucis, les marguerites étincellent malgré la saison déjà avancée. Trois petits chameaux d'un gris d'argent bondissent avec des maladresses de veaux. Nous rencontrons des Bédouins, leur toge brune serrée par une cordelière à la taille. Avec leurs fronts rasés, ils rappellent des moines mendiants. Devant eux, ils poussent des ânes rougeâtres dont les couffins sont remplis de citrons. Partout, le sol aromatique fleure bon et je me baisse pour écraser des menthes dans mes mains.

A quelques par derrière nous, M. de Vierles suit en lisant son journal. Soudain, M. Coudignac se jette à plat ventre et colle son oreille contre le sol.

— Écoutez ce grondement, mademoiselle.

La curiosité me pique et me voilà l'oreille contre terre.

— Ah ça ! mes amis, jouez-vous à la petite guerre ? Vous voilà tapis comme des tirailleurs dans les herbes ! s'exclame mon oncle.

— Ne plaisantez pas, mon oncle. J'entends un grondement. Le torrent souterrain doit faire ce bruit.

— En es-tu certaine, Gillette? Cette rumeur ne provient-elle pas tout simplement de la forêt voisine?

Pierre Coudignac se relève :

— Je vous assure, monsieur, que la rivière que je capterai coule sous nos pieds. A la suite de quel phénomène géologique s'est-elle ainsi enfoncée sous les roches au lieu d'irriguer les champs comme à l'époque romaine, voilà ce qu'il m'est encore impossible de vous expliquer. Mais la montagne me fournira bientôt la clé de l'énigme.

— Ce sera certainement très curieux, dis-je.

Ma banale déclaration lui déplaît, car il repart vivement :

— Vous ne comprenez pas encore l'importance de ma découverte. Vous verrez bientôt. Quelle clameur par toute la Régence!

— Il a raison, fait mon oncle. Mais cette clameur est peut-être encore bien lointaine, mon pauvre Coudignac!

Le colon, le front rouge, se retourne brusquement vers M. de Vierles :

— Dans une dizaine de jours, la rivière

jaillira à fleur du sol, ou bien j'y laisserai ma vie.

Son ton résolu m'épouvante ; mais mon oncle me rassure, lorsqu'il reprend, d'un air léger :

— Il ne faut pas prodiguer une existence précieuse comme la vôtre, Coudignac, même pour une rivière. Tiens ! Tiens ! Quel est ce douar ? Vraiment curieux ce hameau indigène.

— Les familles de mes fellahs l'habitent. Je voudrais les décider à construire des maisonnettes à l'européenne. J'offre même de faire cet essai à mes frais. Ils refusent. Routine islamique ! Un coup d'œil dans leur intérieur, et vous jugerez de leur misère.

Des fagots de brousse épineuse circonscrivaient ce douar Fredjia, aux huttes construites en pierre sèche. Des branches entassées formaient les toitures. Je dus me courber pour pénétrer dans une salle circulaire, où six petites Bédouines en toges roses, des anneaux de métal aux chevilles et aux oreilles, entouraient une vieille femme à dents jaunes, le front

ceint d'un foulard écarlate. Sur un grabat de laine sale, deux fellahs sexagénaires geignaient, étendus. Des chiens décharnés apparaissaient et disparaissaient à travers les trous des murs.

— Sont-ils malades ? demanda le colon.

La vieille femme eut un geste tragique.

— Ils ont faim et sont trop âgés pour travailler.

Les Bédouins glapissaient. Coudignac leur frappa les épaules de la paume et leur commanda :

— Debout !

Hébétés, ils se levèrent et recommencèrent à gémir :

— Le sorgho manque depuis hier, Sidi ! Comment vivre jusqu'à la prochaine récolte ?

— Taisez-vous. Suivez-moi, et plus un pleurnichement ou je vous renvoie.

— Sidi, tu es notre père, notre sauveur, le soleil.

— Assez, vous ai-je dit.

Les lippes des Africains continuèrent de

remuer mais il n'en sortait plus aucun son. Ils nous suivirent jusqu'à l'antique cave romaine.

— C'est ici que j'enferme, maintenant, mes provisions, nous avertit M. Coudignac. Aujourd'hui, mademoiselle, je voudrais que vous fassiez vous-même la charité à ces paysans.

Son intention m'émut. Quelle délicatesse mêlée à tant de brusquerie ! Les Bédouins ouvraient de grandes mâchoires à la vue des sacs entassés par le Français, qu'ils estimaient puissamment riche.

Pierre Coudignac me tendit une mesure de bois, la guelba, et je l'enfonçai dans une poche. Lorsqu'elle fut pleine, les fellahs me tendirent leurs burnous et je versai les vingt litres de grain.

— Une « ouiba » Sidi ! Donne-nous une « ouiba » !

— Ils réclament quatre mesures, mademoiselle.

Quatre fois, je répandis le sorgho sur les vêtements étalés, et les malheureux disaient :

— Ia ! chéchia ! Ia ! chéchia ! Merci ! merci ! mamouselle !

M. de Vierles amusé, me traduisait :

— Ils te font comprendre, généreuse Gillette, que tu leur donnes bonne mesure. La chéchia, c'est le grain en dôme qui déborde la guelba et qui prend la forme d'une tête. D'habitude, on passe un bâton pour enlever l'excédent.

Les vieillards lièrent leurs burnous sur le sorgho et demandèrent humblement les conditions de cet emprunt. Quand devraient-ils rendre cette nourriture et à quel taux ? Serait-ce cent pour cent, comme chez les prêteurs juifs ?

— Cette Française vous donne ce grain, leur dit M. Coudignac. Mangez-le en paix !

Ils se jetèrent à mes pieds et baisèrent les bords de ma robe en me nommant leur mère, leur tante, leur sœur, ainsi que l'exige la politesse arabe, ce qui ne me rajeunissait pas et faisait rire M. de Vierles.

Notre hôte voulut encore nous montrer ses derniers défrichements et nous entraîner vers les fouilles de la montagne. Je compris qu'il

manœuvrait afin de nous obliger à passer la nuit dans sa nouvelle villa.

Comme je ne voulais pas demeurer à Souk-el-Kmis parce que la bonté réelle qu'il venait de me révéler m'avait émue, j'insistai pour un départ immédiat.

Au moment de sauter sur Beïa, je lui tendis la main et je lui adressai des remerciements sur sa charmante hospitalité. La banalité de mes paroles le déconcerta. Ses lèvres serrées purent à peine répondre à mes politesses.

Mon cheval fit une volte soudaine. Il eut un petit cri de crainte, puis une exclamation :

— Quelle merveilleuse écuyère vous êtes !

— N'est-ce pas ? dit mon oncle. Ma nièce semble née pour chevaucher à travers le bled africain.

Pierre Coudignac rougit et la dernière impression que j'emportai de lui fut celle d'un front cramoisi et d'yeux très clairs fixés sur moi.

Afin de punir M. de Vierles de ses paroles imprudentes, je gardai le silence.

Lorsque nous fûmes arrivés dans la plaine mon oncle se retourna sur sa selle :

— Il n'est vraiment pas mal, son « petit gourbi », et un brave cœur l'habite.

Je ne répondis rien.

XIV

LA MORT DE LUCIEN DONNELLE

NEUF coups tintent au cartel de ma chambre. Seigneur! suis-je paresseuse! Je m'éveille seulement. Notre retour tardif à Bab-el-Kadra et l'insomnie m'ont fatiguée.

Ma porte est grattée par des petites griffes.

— Entrez!

Zakia me remet une lettre dont je reconnais aussitôt l'écriture, trop rare, malheureusement. Mon père m'écrit. Quel sujet urgent le décide à m'adresser cette correspondance à la veille de son arrivée? De mon lit tunisien constellé de petits miroirs enchâssés dans les bois dorés, j'aperçois trente fois, peut-être, mon visage et ces trente Gillette paraissent assez préoccupées. Afin d'ouvrir les volets, Za-

kia s'approche des croisées, les jambes ployées, bondit sur les espagnolettes, les tourne et se laisse retomber accroupie, en lançant des trilles. Ce serait à croire qu'elle vient d'accomplir une action méritoire. Quelle gamine !

Le soleil entre à flots. Les frondaisons vernies des orangers et des citronniers m'apparaissent sous un ciel d'une hauteur immense dans l'invraisemblable pureté de l'air. Et deci de-là, des koubbahs et un minaret céramiqués reluisent en avant des noirs caroubiers.

J'ai lu et relu la singulière lettre de papa et je la médite. Elle prêche une convertie.

Il me met en garde contre le fameux mirage oriental et il répond à mes lettres enthousiastes déjà anciennes sur l'Afrique et la colonisation. Est-ce curieux ! On dirait qu'il devine le danger ! Il me fait la critique de l'agriculture coloniale et des colons. Le nom de Pierre Coudignac n'est pas cité ; mais, à travers les lignes, je devine l'attaque. Oh ! une vaine attaque, le cher ennemi est déjà battu. Esprit positif, mon père doute des résultats de cet audacieux. Il va même jusqu'à laisser enten-

dre que, lorsqu'un colon sort de ses attributions pour se lancer dans des entreprises réservées aux hommes de l'art (lisons : ingénieurs), il est fatalement entraîné aux pires catastrophes et à la ruine. Papa se défie extrêmement des faiseurs de miracles. La résurrection de la Tunisie centrale par la découverte de l'eau lui paraît une « blague ». Le mot est souligné. Enfin, et ici il exagère, il évoque le manque de sécurité des campagnes de la Régence et aperçoit des bandits enturbannés derrière chaque jujubier. Il termine par une critique générale des entreprises coloniales. La France, riche et moyennement peuplée, a besoin de tous ses enfants. Chaque homme de valeur parti aux colonies est une perte pour le pays et non un accroissement de sa puissance. La famille française doit rester unie. Etc., etc. L'union n'est possible qu'à une condition : les jeunes ménages rayonneront autour des parents sans s'écarter... Etc., etc...

Pauvre papa ! La voilà, sa vraie et bonne raison ! Quel réquisitoire ! Conclusion : Gillette, nous te ramènerons avec nous et, à ton

retour, tu compareras tout à ton aise les mérites de Paris et de l'Afrique.

... Malgré tout, ces quatre longues pages respirent la crainte que je ne le quitte. Pauvre père, je vais le rassurer!

Au moment de descendre l'escalier, j'entends un bruit de vaisselle brisée, puis des éclats de voix, et je vois filer dans le vestibule Chadli. La terreur écarquille ses yeux de batracien. Une babouche lancée l'attrape à la tête; il fait une pirouette et disparaît.

Au même instant, l'abbé Lenille monte l'escalier et, ne trouvant aucun domestique pour l'introduire, s'avance timidement. Je l'avertis du palier :

— Entrez, je vous prie, monsieur le curé.

Il relève sa soutane, frotte les grosses semelles de ses bottes au paillasson et dépose son gourdin dans le porte-parapluie.

Nous pénétrons presque ensemble au salon et nous trouvons M. de Vierles déchaussé d'un pied et agenouillé sur le tapis, devant les morceaux d'une poterie de Mélassine.

— Voilà le beau travail de mon moricaud

de Chadli. Excusez-moi de vous recevoir ainsi, monsieur Lenille, dit mon oncle en montrant comiquement sa chaussette.

Mais, lorsqu'il remarque l'expression mélancolique du prêtre, il lui indique gravement un fauteuil et il se fait donner sa babouche par Miloud.

— Cher monsieur, commence l'abbé, je suis désolé de toujours apparaître chez vous comme annonciateur de malheur. Je viens vous demander de bien vouloir assister, demain, à l'office que nous célébrerons à Ber-Rechid pour le repos de l'âme du malheureux Lucien Donnelle.

Douloureusement surpris, mon oncle et moi, nous joignons les mains. M. Lenille, courbé sur son siège, les coudes aux genoux, fixe pensivement le parquet.

— Ainsi, demain, vous enterrerez ce pauvre jeune homme? demande M. de Vierles.

— L'enterrer, plût au ciel ! répond le prêtre ; nous ne savons pas ce que sa dépouille mortelle est devenue.

— Quelle effroyable histoire nous contez-vous là, monsieur le curé !

A deux mains, l'abbé presse sa longue barbe grise et, ses yeux creux remontés vers les poutrelles du plafond, il prononce avec lenteur :

— Nous n'avons aucune certitude, mais tout laisse croire qu'il s'est noyé... Dieu veuille que ce soit involontairement..., quoique ses parents eux-mêmes pensent que son désespoir de ne pouvoir s'unir à la princesse Nefissa l'ait poussé... Mais moi, personnellement, je ne veux pas croire au suicide de cet enfant... Non, non, c'est un accident.

Quel drame d'amour! Apitoyée, je pose mes doigts sur mes yeux. Lucien Donnelle m'était infiniment sympathique.

— Ne serait-il pas indiscret de vous demander dans quelles conditions cet infortuné a disparu? interroge M. de Vierles.

La voix sourde, M. Lenille continue :

— Malgré la surveillance du général Donnelle, plusieurs fois Lucien s'était échappé de la propriété de son père et avait essayé de revoir cette musulmane. Sa dernière tentative lui valut d'être honteusement arrêté par les soldats beylicaux et conduit au poste comme un mal-

faiteur. Relâché, il se réfugia dans le cap Bon, à Hammamet. Dans cette ville, les indigènes le virent se promener dans l'ancienne casbah, sur les hauts remparts qui dominent la Méditerranée. Un soir, le gardien, qui, chaque jour, lui ouvrait la citadelle, voulant fermer les portes, ne retrouva plus ce malheureux. Le mystère planera toujours sur sa disparition. Son corps n'a pas été retrouvé ! Cette mort, comme vous le pensez, étreint particulièrement mon cœur de prêtre... Nous sommes peu de Français dans le bled tunisien et la perte de l'un d'entre nous atteint tous les autres. Ne le trouvez-vous pas, monsieur de Vierles ?

Une affectueuse poignée de main de mon oncle répondit à cette déclaration.

— Pauvre charmant Donnelle ! pensais-je, bouleversée.

Je me rappelais nos conversations et la délicatesse d'esprit de cet infortuné poète. Il avait fait un rêve des Mille et une Nuits et, comme trop souvent chez le conteur arabe, ce beau songe se terminait dans la mort.

— La passion pour une créature peut-elle conduire à cette extrémité funeste ? murmurait le « baba », en prenant congé de nous.

— Mon cher abbé, fit mon oncle avec une pointe imperceptible d'ironie, vous êtes un mauvais juge en la matière. Plaignons seulement ce jeune homme.

— Oh ! je serai le dernier à le condamner, se récria le prêtre, car je veux croire, malgré tout, à un accident, à une imprudence fatale.

— Oui, ce rêveur a pu glisser, songeais-je. L'image de sa délicieuse Nefissa, à la petite chéchia d'or, le hantait. Il l'aura aperçue dans la transparence azurée des vagues et il aura tendu les bras vers elle.

Le dos rond de notre « baba » s'éloignait déjà dans l'allée des bananiers, quand mon oncle lui cria :

— Avez-vous des nouvelles de Jean de Muzin ?

Le prêtre, ranimé eut presque un sourire :

— Notre malade s'est décidé à partir pour Nevers. Le docteur Ramin déclare qu'il le sauvera.

XV

OÙ PÈRE JUGE LE « VRAI COLON »

Je me souviendrai toujours de l'arrivée de père et de petite maman à Bab-el-Kadra. Il était entendu que nous devions les aller chercher le mardi soir, à Tunis. Jugez de notre ébahissement lorsque, le lundi matin, une guimbarde maltaise, attelée de trois biques et conduite par un bonhomme pommadé, s'avança en fantasia jusqu'au perron. Sur les sièges râpés, un monsieur essayait, sans y parvenir, de protéger ses yeux fatigués de la lumière, et une dame petite, menue, que son élégante simplicité eût fait reconnaître aussitôt pour une Parisienne, jouait de son ombrelle minuscule et s'émerveillait avec des cris d'oiselet.

Le hasard me permit d'arriver, à cet instant, par l'avenue des bambous. Nous revenions, M. de Vierles et moi, de rendre une amicale visite à Beïa et Chéchia, nos vaillants compagnons de promenade ferrés à neuf, peignés et taillés par un artiste indigène,

— Papa ! Maman ! Comment, vous, déjà ? Je m'élançai vers eux.

— Comment, « déjà » ! Ah ! méchante enfant, protesta mon père avec un doux sourire dans son visage, qui me parut si pâle, si las au milieu du cadre chatoyant et coloré du vieux palais oriental.

— Je voulais dire que vous ne nous avez pas permis d'aller vous chercher à Tunis.

— Non, dans notre impatience, nous avons pris le premier paquebot en partance. Nous sommes arrivés par Bizerte et nous voilà !

Embrassades... Réembrassades... Papa prend mon oncle à l'écart : poignées de main chaleureuses et chuchotements. Petite mère m'entraîne devant une fenêtre, afin de me regarder :

— Ah ! ciel ! tu es devenue noire, Gillette !

— Je ne m'en doutais pas. Oh ! mon Dieu ! suis-je vraiment une négresse ?

— Pas tout à fait, mais tu n'as pas suivi mes conseils : pourquoi as-tu négligé de te protéger avec le lait des lis ? Et qu'est-ce que j'aperçois ? Des taches de rousseur ! Petite malheureuse ! Tu trouveras dans ma malle six grands pots de crème lactée. Ce vilain soleil vous mange le teint.

— Oh ! maman ! vilain ? Dites merveilleux, adorable.

— Tu as peut-être raison. Étonnant, ce Bab-el-Kadra. Quel parc ! Y a-t-il des perroquets dans les arbres ?

— Oh ! non, maman.

— Alors, des singes, beaucoup de singes dans les branches ?

— Pas un seul.

— En quoi ce pays diffère-t-il donc de nos campagnes, Gillette ?

— Regardez, chère maman.

Une trentaine de fellahs venaient, comme chaque jour, prendre les ordres de Hassen Mahmoud. Le gérant apparut.

— Ma pauvre enfant, tu n'as pas peur? Ils ont des airs terribles ces hommes bronzés.

— Les plus doux des cultivateurs. Pas l'ombre de la méchanceté.

— Et tu te plaisais ici? Là, sincèrement?

— Oui, le vrai bonheur avec une seule ombre : votre absence.

Nouveaux baisers. Papa et M. de Vierles remontaient l'escalier bras dessus, bras dessous. Et ce pauvre père suait à grosses gouttes en essayant vainement de s'abriter le visage.

— Se promener au mois de mai avec un chapeau melon! Il faut être un ingénieur pour avoir des idées pareilles, s'exclamait mon oncle.

— J'ai un panama dans mes malles.

— Un panama! Non, il va falloir vous coiffer d'un bon casque de sureau ou de liège, beau-frère.

... Déjeuner dans la fraîche salle à manger de marbre et de stuc. Mes parents sont si heureux de me revoir qu'ils rient tout le temps, qu'ils sourient aux oranges, qu'ils sourient aux faïences persanes, qu'ils sourient à Zakia, qu'ils sourient même à ce vilain Chadli.

— Nous ne connaissons encore rien de la Tunisie, déclare papa; mais l'atmosphère de ce pays grise. Quelle belle clarté ! On se sent aspiré par ce ciel. Je respire mieux. Je suis déjà allégé de mes soucis, de mes noirs tracas.

A peine cette déclaration achevée, petit père pose son menton sur sa main reployée et le voilà qui pense à ses affaires. Comme il me paraît vieilli et fragile ! Cruel soleil tunisien, tu es implacable pour l'âge, la fatigue et la maladie. Ici, les fards ne peuvent pas dissimuler les rides. Je ne puis m'empêcher de comparer papa, ce délicat intellectuel, aux rudes colons bronzés de ma connaissance. Le rêve serait d'unir la force à l'intelligence. Et mon cœur se serre en regardant mon père. Le surmenage l'épuise. Comme je voudrais l'arracher à ses travaux fiévreux !

Le « kaoua » provoque les mines effarouchées de maman. Elle goûte avec une drôle de moue et elle remue sa tasse. Naturellement, elle boit le marc avec la liqueur. Étranglement, toux ! Zakia saute en l'air, gémit et tousse elle-même, par sympathie. Enfin, petite

mère rit la première de sa maladresse ; mais elle jure que, plus jamais, elle ne prendra de ce maudit breuvage. Enfin, le silence se rétablit. Il se rétablit même trop bien, à mon gré, parce qu'il devient lourd, ce silence. Papa regarde maman, laquelle regarde mon oncle, qui me regarde. Je les examine moi-même, l'un après l'autre, d'un air aussi négligent, aussi dégagé que possible. Ce n'est pas commode. Enfin, mon père prend son couteau d'argent comme un crayon et ses grands gestes semblent tracer une épure tandis qu'il parle.

Ses premières phrases s'avancent avec la prudence des éclaireurs à la guerre. Elles tâtent l'ennemi. Me croit-il donc si férue de colonisation ? Ah ! il peut bien charger, je n'ai pas l'intention de défendre des positions que j'abandonne délibérément.

Les spectres de la pauvreté, de la maladie, des misères morales et physiques chez les expatriés défilent en bon ordre : réédition de la lettre qu'il m'avait écrite. Brrr ! c'est à frissonner et j'en souris. Le plus atteint par ce discours, c'est M. de Vierles. Il se rebiffe ; il

arrête parfois son beau-frère. Se croit-il menacé comme propriétaire africain?

— Distinguons, il ne s'agit pas de vous, reprend mon père. Vous gardez le contact avec votre pays. Vous n'êtes qu'un capitaliste et guère un colon.

Nouvelle mine offensée de mon oncle. Il lui déplaît d'être traité d'amateur et de simple bailleur de fonds. Père ne comprend pas sa légitime vanité de directeur d'un domaine prospère.

Décidément, les ingénieurs n'aiment guère l'agriculture, surtout aux colonies. J'entends un véritable réquisitoire avec une impassibilité qui commence, cependant, peu à peu à m'émouvoir. On ne vit pas impunément quelques mois au milieu de colons courageux sans apprécier un peu leurs efforts. J'ose déclarer à mon père qu'il changera d'avis lorsqu'il connaîtra la Tunisie.

— Sans expérience, tu n'imagines pas les côtés positifs de l'existence, Gillette. Je ne changerai donc pas d'avis; je me suis renseigné.

Ces propos austères n'avaient pas entamé ma bonne humeur, lorsque papa s'écria :

— J'entends ne pas perdre mon temps, André, car je ne puis rester qu'une quinzaine à Bab-el-Kadra. D'impérieux travaux m'obligent à regagner Paris plus vite que je ne voudrais et, si vous n'êtes pas prêt à nous accompagner, j'emmènerai Gillette.

Je ne puis m'empêcher de m'exclamer :

— Partir, si vite?

— Comment cela ! Voilà plus de cinq mois que tu nous as quittés, prononce petite mère. Te détacherais-tu de nous?

Je me lève de table, je l'embrasse et, afin de dissimuler ma confusion grandissante, je cache mes yeux contre le joli cou de maman. Partir ! Il faut donc quitter cette Tunisie, ce Bab-el-Kadra, cet oncle exquis et tant d'amis qui m'attachent à l'Afrique avec une force dont je ne me doutais pas moi-même ! L'avertissement de mon père m'a saisie, désemparée. Si les arrivées sont pleines de bonheurs imprévus, je hais les départs, ces petites morts.

Maman avait quitté sa chaise et s'était avancée sur le perron. Père et M. de Vierles conversaient à voix basse, près de la fenêtre, et, parfois, ils levaient les yeux sur moi. Je me troublai. Tout à coup, maman me demanda, de sa voix la plus cristalline :

— Quand nous montreras-tu ton fameux Pierre Coudignac, Gillette ? Il doit être intéressant, ce conquistador ? André, tu me conduiras chez ce « vrai colon ».

Mon oncle acquiesça en souriant à cette proposition tandis que je cherchais à éviter les regards inquisiteurs de mon père. Mais il s'approcha de moi et il me questionna brusquement :

— Cela ne peine pas trop ma grande fille de regagner Paris dans quelques jours ?

— Je vous assure que non. Je serai heureuse de recommencer ma chère vie près de vous.

— Tu ne regretteras rien ?

Le front baissé, je murmurai :

— Je ne sais pas.

Lorsque j'eus quitté père, je regrettai ces mots. Il allait les mal interpréter et croire

des choses qui n'étaient plus dans mes intentions.

Avec une gentille agitation, maman s'était éloignée, conduite par Zakia. Elle voulait tout voir, et tout à la fois : les arbres, les fleurs, les gens, les bêtes. Je me disposais à la rejoindre, car la conversation diplomatique de mon oncle et de père semblait m'écarter, lorsque je vis revenir petite mère par l'allée des nefliers du Japon, avec « lui ».

En poudreux costume de cheval, le teint coloré, autant par la gêne que par le ton animé de sa conversation, Pierre Coudignac s'avançait en frappant, à temps égaux, ses guêtres avec sa cravache.

Plus tard, en me rappelant cette arrivée, je pus me convaincre qu'il n'y a pas que le théâtre à vous offrir de ces scènes à surprises.

En vraie femme du monde, maman paraissait ravie, ravie, ravie de connaître enfin le « vrai colon ». Elle le conduisit prestement à mon père, qui, au nom de Coudignac, eut un rejet de la tête et assura vivement son lorgnon. Profonds saluts de part et d'autre. M. Coudi-

gnac rougit, car il crut sentir peu de bienveillance dans cet examen. En termes embarrassés, il s'excusa sur sa tenue. Paroles de protestation polie de mon père. Peu de compliments échangés. On s'observe. Bavardage et lieux communs :

— Comment trouvez-vous la Tunisie ? Charmante ! Ah ! Paris, certainement ! Le Métro, c'est si pratique ! Plus d'omnibus à chevaux, vraiment ? Ah ! Ah ! Etc. ! Etc. !

La réserve et presque la froideur de mes parents me rendent malheureuse. D'un autre côté, je serais désolée de les voir trop bien accueillir M. Coudignac. Ils ont donc mille fois raison de garder la distance et d'empêcher le colon de... de quoi ? Que sais-je ! Quel singulier état d'âme ! Me voici inquiète, alors que je devrais me féliciter d'en avoir bientôt terminé avec cette aventure sentimentale. Terminer ? Dans quinze jours me trouver à quelques centaines de lieues de Souk-el-Kmis, là-bas, sous le ciel gris ! Quelle tristesse ! Oui, une tristesse que la satisfaction de vivre près de mes parents très aimés,

parmi l'agrément d'un intérieur que j'ai façonné au gré de mon imagination, n'apaisera pas de longtemps, je le sens. Et, cependant, me décider à l'éternel exil du bled m'est impossible ! Allons, je le vois bien, je ne pourrai être heureuse, ni à Paris, ni en Tunisie.

Je méditais cette conclusion pessimiste lorsque j'entendis M. Coudignac nous inviter à voir jaillir dans sa propriété la source captée par les Romains et devenue souterraine à la suite de transformations mal définies. Quelques cartouches de dynamite et la muraille rocheuse qui emprisonne la rivière tombera, délivrant l'eau.

— Vous nous promettez un grand spectacle, monsieur, prononce froidement mon père. Vous croyez, vous êtes certain que...

Le doute d'un ingénieur excite M. Coudignac. Le front assuré, les yeux brillants de certitude, il riposte :

— Demain, les eaux qui, jadis irriguaient mon domaine se répandront de la montagne jusqu'à l'ancien oued, je vous prie de le croire.

Sur cette déclaration, il nous salue, collectivement, si j'ose dire, et le voilà déjà en selle, fuyant sur son poney échevelé.

Son ombrelle ployée en travers des bras, maman s'écrie avec ravissement :

— C'est amusant, un vrai colon !

Avec un sourire perfide à mon adresse, elle reprend :

— C'est amusant à fréquenter, quelques semaines. Il est charmant, ce monsieur. Je serais tout à fait contente de le rencontrer chez lui. Il doit être impayable.

Je fronce les sourcils, mécontente. Ma haute estime pour M. Coudignac m'empêche de goûter le ton léger de maman.

Plus perspicace, père se tait d'abord ; puis, il discute quelques-unes des opinions émises par le colon. M. de Vierles défend celui qu'il appelle : son collègue, son confrère.

Non seulement il le défend, il va jusqu'à l'admirer bravement. J'embrasserai dix fois, vingt fois mon cher oncle, plus tard. En ce moment, je n'oserais pas, car je songe à ma sotte attitude devant M. Coudignac. C'est

bien à moi de blâmer maman. J'ai été ridicule d'indifférence. Aurais-je oublié ses gracieusetés, sa touchante hospitalité? Je lui ai fait un bel accueil en présence de mes parents! Je vais passer pour une hypocrite ou une jeune personne sans cœur. De dépit, je voudrais aller m'enfermer dans ma chambre : impossible, je paraîtrais bouder.

— André, réclame mon père, faites-nous admirer Bab-el-Kadra et votre bourgade musulmane.

Promenade. Je suis ma famille, préoccupée et même douloureusement inquiète. Dans quinze jours! Comme cette échéance me paraît brève, maintenant. Pourtant, voici une semaine, je souhaitais qu'un coup de baguette magique pût me transporter avenue Henri-Martin et qu'il ne me restât plus qu'un souvenir, un beau souvenir. Allons! voici que je m'émeus à pleurer, tandis que petite mère s'émerveille :

— Ah! quels énormes palmiers! Et ils ne sont pas en caisse? Et ces bananiers en plein air! Bonté du ciel, voilà des cactus de trois

mètres qui tiendraient malaisément sur une embrasure de croisée.

La mer d'indigo baigne les courtines dorées de l'antique cité fortifiée par les Arabes. Vers le soir, c'est la fête coutumière : les mauves, les roses-thé, les safrans. Les pierreries du firmament se reflètent dans la joaillerie de la Méditerranée.

A la nuit, sérénité infinie que j'envie. Mon pauvre papa, dont le visage fatigué me peine par comparaison avec les figures lisses des musulmans, ne se lasse pas de répéter :

— Je ne me doutais pas du charme de l'Afrique. Après un jour, je m'en sens déjà pénétré. Et quelle noblesse dans l'attitude de ces Arabes ! Leurs statues vivantes feraient honte à mes ouvriers de Puteaux, ployés sous le faix d'une vie trop dure. Il faut des loisirs, une vie calme pour naître à la beauté. Ma petite Gillette, je comprends maintenant l'enthousiasme de certaines de tes lettres.

A cette déclaration de père, maman répond par un coup d'œil de reproche que

je surprends au passage. Cela veut dire :

— N'a-t-elle pas la tête assez montée par sa Tunisie et il faut que vous preniez un ton lyrique !

Au retour, comme nous traversions les venelles de la petite ville, mes parents s'arrêtèrent devant un café maure; sous les voûtes blanches comme du linge frais, des lanternes brillaient au-dessus des clients en djebbas abricot, framboise, cerise, citron, accroupis autour de leurs échecs.

Du silence ! Des fleurs dans des poteries ! Et des fleurs encore aux oreilles des joueurs. Un meskine encensait l'assemblée et répandait les vapeurs de l'oliban qui brûlait sur les charbons de son encensoir.

Petite mère et papa ne pouvaient détacher leurs regards de ce tableau auquel j'étais accoutumée.

— Ce ne sont donc pas des sauvages ! chuchotait maman.

— Vous voyez, répondit simplement mon père.

A cet instant, M. de Vierles me prit le bras

et, m'entraînant à quelques pas de cette scène orientale, il me murmura :

— N'est-ce pas, tu l'aimes bien la Tunisie, ma chère petite? Aussi, tout à l'heure, sais-tu que j'ai entretenu ton père d'un projet qui me tient au cœur... Oh ! ma petite Gillette, pourquoi ce trouble ?... Rassure-toi, continua-t-il avec un sourire angélique, ce n'est pas « de cela » que je veux t'entretenir. Non, j'ai dit à mon beau-frère : « Pourquoi Bab-el-Kadra ne reviendrait-il pas, plus tard — oh ! le plus tard possible — à votre fille? » Cela me semble tout indiqué et ma résolution est définitive. Ainsi, Gillette, tu pourras parfois, aussi souvent que cela te plaira, venir regarder en Tunisie les encenseurs qui parfument au crépuscule les joueurs d'échecs. Et ce pauvre bonhomme de Vierles, en quelque lieu qu'il se trouve, sera joliment content de la félicité de sa nièce.

Que répondre à tant de bonté et de délicatesse? Je tombe sur sa poitrine pour tout ce que le présent et l'avenir m'évoquent et je

suis, à la fois, délicieusement angoissée et peureusement ravie.

Au retour, pas moyen de dissimuler mon émotion à mes parents. Nous remontons vers Bab-el-Kadra sous un ciel criblé d'étoiles. Là-bas, un conteur arabe, debout sur ses tréteaux et tourné vers la mer, célèbre les exploits fabuleux d'Antar le Victorieux.

Maman soupire avec une éloquence qui m'arrache presque des larmes. Concentré, père échange de brèves observations avec mon oncle. Seul, M. de Vierles conserve sa belle humeur, et l'on dirait vraiment que l'avenir lui sourit, le sien et peut-être le mien, car il me pose, de temps à autre, une main chaleureuse sur l'épaule et ce contact me fait du bien. Il me semble que mon oncle, seul, saura m'arracher à mes doutes, à mes hésitations, à mes appréhensions. Pendant le dîner, père et maman me fixent avec les yeux ronds dont ils contemplaient le meskine à l'oliban. On dirait qu'ils ne reconnaissent plus leur fille.

Le repas terminé, je feuillette un album, tandis qu'au fond du grand salon céramiqué

un long conciliabule retient jusqu'à minuit mes parents. Aux douze coups, ils se lèvent, effarés, comme si cette heure tardive les surprenait et ils reviennent vers moi avec des visages de magistrats ayant condamné un accusé à mort.

XVI

LA NYMPHÉE DE SOUL-EL-KMIS

Insomnie encore. Que d'idées tristes ou douces m'ont traversé la tête, cette nuit! Ce matin, mes yeux s'arrêtent sur un calendrier et je songe :

— Dans quatorze jours, évanouis Bab-el-Kadra, ce jardin paradisiaque et cette lumière féerique! Évanouis le bled ardent, Souk-el-Kmis et son propriétaire.

N'est-ce pas aujourd'hui que nous devons nous rendre à son invitation? Dernière visite. Je déteste ce mot : *dernier*. Il sonne le glas. Je fais ma toilette, sans goût, et je descends l'escalier, sans entrain. Au piano du petit salon blanc aux rideaux blancs et marbre blanc que mon oncle a voulu conserver aussi rustiquement

tunisien que possible, un rossignol chante. Quel frais soprano a conservé maman. Elle m'aperçoit, s'arrête net au milieu des strophes de *Grisélidis* et elle accourt vers moi avec la légèreté d'une fillette.

— Quelle jolie robe, petite mère !

— Tu trouves ? Toile vieux rose, gilet en jouy et col lingerie. C'est assez seyant. Ah ! ma pauvre fille, toi, tu retardes. Ton tailleur absinthe est trop classique. Cinq mois d'Afrique te séparent de la mode. J'aurais dû m'en douter et te tenir au courant. En ce moment, nos robes dernier cri en organdi ou en linon doivent avoir un petit air rococo délicieux. J'y pense, j'ai apporté un tissu à fleurettes on ne peut plus « vieille romance ». C'est mignon au possible avec les volants plissés qui coupent ma robe à hauteur des genoux. Quand je marche avec cette toilette, ces volants me donnent une allure ailée.

— Vous n'aviez pas besoin de cet artifice, petite maman, et cette fois, je vous le déclare sérieusement, vous voici plus jeune que moi. Vous portez vingt printemps, à peine.

— Flatteuse ! Tu crois ! Non, tu exagères.

Une légère rougeur, délicieuse, farde maman. Et je n'ai pas exagéré, je me trouve réellement vieille, soucieuse, et j'envie son entrain. Je sais aussi quelle vaillance se cache sous ces petit airs égarés. Quelle compagne exquise elle fut pour mon père, et si bonne, tendre, compréhensive !...

Nous demeurons longtemps en tête à tête et, cependant, nous n'échangeons point de paroles décisives sur la situation, sur *ma* situation. Maman redoute plus que moi, peut-être, de me parler du « vrai colon ». Et je n'ose pas lui avouer que je serais heureuse de rentrer à Paris avec elle ; je ne sais quelle obscure volonté m'en empêche encore. Bah ! ce départ s'accomplira tout banalement. Je le voudrais et n'en suis pas certaine.

Mes tristes pensées me reprennent. Maman se jette sur moi et, avec son index, elle frotte vigoureusement mon front :

— Voulez-vous bien ne pas vous rider, mademoiselle !

Elle a raison, ces plis comportent de l'an-

goisse. Ils parlent malgré moi, quand je me tais.

Mon oncle avait sorti sa montre de son gousset et, tourné vers mon père, coiffé d'un casque, ce qui changeait sa physionomie et la « colonisait » lui disait :

— Nous pourrions partir pour Souk-el-Kmis. Comme nous avons le temps, chemin faisant, je vous montrerai des terrains ferrugineux sur lesquels je vous demanderai votre avis.

Afin d'amuser mes parents, M. de Vierles avait commandé son carrosse vénitien, acquis par lui d'un prince endetté de la famille beylicale.

— Exquis ! ces arabesques et ce drapeau rouge à croissants sur la portière, applaudit maman. Et nous allons nous asseoir sur ces coussins vert Prophète ? Quel bonheur !

Notre cocher Miloud, en cafetan azuré, se tenait sur son siège avec la dignité d'un pacha. Nous venions de monter dans notre équipage, quand un cavalier marocain, dont le burnous volait à la hauteur des épaules, leva le bras

du plus loin qu'il nous aperçut. Il arrêta brusquement son cheval blanc d'écume qui remâchait son mors, sauta à terre et prononça une longue phrase en arabe. Sans avoir bien compris, M. de Vierles rougit et agita son monocle, tandis que Miloud lâchait ses guides et tournait vers nous un visage morne en répétant :

— Celui-ci dit : « La montagne s'est éboulée et il y a eu des malheurs. La pierre, la terre, des hommes, tout est tombé pêle-mêle. » Celui-ci dit encore : « Mon maître est blessé. »

... Que se passa-t-il ? Lorsque je repris conscience, j'étais à moitié étendue sur la banquette, entre mon père et petite maman. Ils m'enlaçaient et penchaient vers moi des visages anxieux, plus qu'anxieux, sincèrement désolés. Je lus dans leurs regards des sentiments complexes de tendresse, de regret, de dépit.

A moitié tourné vers Miloud, gêné, ne sachant s'il devait triompher ou avouer sa défaite, M. de Vierles, pour se donner une occupation, tirait sans cesse le capuchon de son cocher et l'encourageait à pousser ses chevaux.

Nous roulions avec une vitesse qui soulevait en gros cumulus la poussière de la piste. Parfois, l'une ou l'autre roue montait sur la brousse et nous devions nous cramponner aux côtés de la voiture. A quoi songeais-je? D'abord inerte et presque indifférente, je baissai bientôt le front et je pleurai, ce qui fit verser des petites larmes sympathiques à maman.

La première stupéfaction de père avait fait place à une apparence de calme et il discutait en technicien, avec M. de Vierles, sur les causes probables de l'accident. N'étant pas un homme du métier, M. Coudignac avait dû pécher par imprudence. Les parties fouillées, peu ou pas étayées, avaient provoqué un éboulement imprévu et l'irruption des eaux.

— Pourvu que sa villa neuve n'ait pas été emportée par ce torrent, murmurait M. de Vierles, peiné.

Ces paroles redoublèrent mon inquiétude. Pauvre petit gourbi, à peine édifié serait-il détruit?

Il me paraissait que jamais nous n'atteindrions Souk-el-Kmis. En vain, Miloud, con-

tre son habitude, fouaillait sauvagement son attelage. Nous volions; mais, dans ce grand bled monotone, où chaque touffe de diss ressemble à la touffe précédente, j'étais victime d'une hallucination : nous galopions sur place. J'avais envie de quitter mon siège et de courir à travers la campagne. J'aurais eu des ailes. Parfois, le regard de mon oncle, un regard complice, me caressait au passage et me rendait horriblement confuse. Pourquoi ma sotte pâmoison ? J'avais honte de ma conduite. Je fermais les paupières, car je ne pouvais plus supporter l'air anxieux de mes parents. Ils semblaient plus atteints encore que moi-même.

— Oh ! qu'est-ce que cela ? Sommes-nous arrivés ?

Leur étonnement m'obligea à relever la tête, à regarder. Tremblante de curiosité, je me dressai dans la voiture. A mi-flanc, la montagne de Souk-el-Kmis portait une plaie rouge, une sorte d'énorme balafre.

— Au galop, Miloud ! Au galop.

Les bêtes, battues, s'enlevèrent. Nous bondissions sur les cailloux.

— La villa n'a pas été touchée, fit remarquer mon oncle. Les dégâts sont moins considérables que je ne pensais.

J'eus un sourire aussitôt éteint. La maison, qu'importe !

Les Bédouins, accourus des douars de la plaine s'agglaméraient en troupeaux bruns autour des bâtiments. A notre arrivée, ils ouvrirent leurs rangs, sans saluer, sans parler : muets, impassibles, lugubres.

— Ton maître? Conduis-nous à ton maître, commanda M. de Vierles à un fellah du domaine qu'il reconnut parmi ses camarades.

— Lui, couché, Sidi.

Cette réponse m'épouvanta. Mon père m'obligea à demeurer dans la voiture. Seul, mon oncle courut aux nouvelles. Comme il tardait, papa ne put me retenir et nous voici tous partis à la recherche de M. Coudignac.

Maman, affolée, se plaignait :

— Oh ! mon Dieu ! quel affreux pays ! C'est horrible ! horrible !

Derrière la villa, M. Coudignac, soutenu par M. de Vierles et couvert de bandages, au

front, au bras, à la jambe, me dit, aussitôt qu'il m'aperçut :

— Rien de grave pour moi, mademoiselle. Et victoire ! victoire !

Le pauvre victorieux s'effondra sur son cri triomphal. M. de Vierles l'étendit sur le sol et le sang traversa la toile qui entourait son épaule.

— Il s'évanouit, dit maman.

Je m'étais élancée ; je soulevais déjà la tête pâle et je sanglotais à la fois, malheureuse à mourir et ravie. Mon oncle s'était reculé d'un pas. Un doigt sur les lèvres, tourné vers mon père et ma mère, stupéfaits et désolés, il semblait leur dire :

— Vous voyez ! Laissons-les.

...Aujourd'hui, j'ai beaucoup de peine à me rappeler les détails de cette scène qui, tout à coup, orienta ma vie. En vérité, je ne savais pas combien j'aimais Pierre. La veille encore, Je croyais que mon prochain départ dénouerait cette aventure. Maintenant, penchée sur mon héros blessé, je me demandais comment j'avais

pu croire que je l'oublierais jamais et qu'une vie qui ne fût pas mêlée à la sienne aurait pu me satisfaire.

M. de Vierles me tendit de l'eau. Je mouillai les tempes et les clairs yeux se rouvrirent enfin sur moi; et mes larmes, des larmes de joie, cette fois, tombèrent sur son front.

Alors, quel rayonnement de bonheur sur le visage encore livide de Pierre lorsqu'il me vit à genoux, ma main faisant un oreiller à sa nuque pour lui éviter les cailloux ! Bras croisés au-dessus de nous, mon oncle souriait avec bonté.

— Victoire au-dessus de mes prévisions, Gillette.

Ce furent ses premières paroles après quelques mots d'une infinie tendresse où nous nous accordions pour l'éternité. Déjà, le lutteur se réveillait en lui. Il voulut, ensuite, me rassurer :

— Blessé, moi ! Allons donc, je ne sens rien que mon bonheur. Je veux me lever. Je me lèverai dans un instant. Étourdissement passager. La secousse fut rude et je vous en conterai les détails.

Apitoyés, discrets et — faut-il l'ajouter ? — malheureux, petite mère et papa demeuraient écartés. Leur contenance réservée intimidait M. Coudignac, qui leur dit humblement :

— Excusez-moi de rester allongé, je suis encore épuisé. Quelle bataille acharnée !... une bataille avec des victimes, malheureusement.

Et Pierre narra le récit de cette dernière journée, dont le dénouement l'avait surpris.

Comme mon père le devina, le colon n'avait pas su construire les murs de soutien qui pouvaient limiter l'éboulement. Ce matin, quand il s'était approché avec ses ouvriers des parois trop minces dans lesquelles les trous de mine avaient été creusés, soudain la rivière souterraine avait défoncé son barrage et, parmi une chute de boues et de pierres, l'eau jaillit. Placé en contre-bas, le colon fut projeté comme un galet hors du torrent, ce qui le sauva. Malheureusement, trois Bédouins, qui s'étaient aventurés, malgré ses ordres, sous l'excavation pratiquée, avaient disparu dans l'effroyable éboulement.

Le ton calme de Pierre, en narrant cette

catastrophe, nous saisit. A peine s'apitoyait-il parce que les Arabes avaient désobéi.

Il se releva et se déclara plein de force. Debout, le front balafré, les mains contusionnées, l'épaule rouge, il m'apparut comme un soldat heureux après une guerre. Les morts étaient déjà oubliés; seule, la victoire comptait.

Fallait-il donc avoir une âme d'airain pour coloniser, pour conquérir l'Afrique? Une fois encore, il m'effraya presque.

Se tournant vers mes parents, il se découvrit, s'inclina et, solennellement, il leur demanda :

— Je voudrais vous conduire aux sources de Souk-el-Kmis. Me permettez-vous d'offrir mon bras à Mlle Gillette?

S'étant considérés, papa et maman répondirent froidement :

— Nous vous le permettons, monsieur.

Pierre Coudignac s'inclina. Radieux, M. de Vierles nous dit :

— Montrez-nous le chemin, mes chers enfants.

Puis, il alla rejoindre mes parents, sérieux,

trop sérieux : j'aurais tant voulu les voir me sourire un peu, en ce moment.

Tandis que je m'acheminais avec Pierre vers les lieux de sa cruelle victoire, je crois que l'immense satisfaction de son succès emplissait son esprit et qu'il ne songeait plus à moi.

— Vous avez l'âme impitoyable d'un vainqueur romain, de votre Consuetus.

— Je repousse cette accusation, répliqua-t-il. Jamais un Consuetus n'aurait consacré ses efforts à l'amour, et c'est ce que j'ai fait, Gillette. Aujourd'hui, c'est vous qui triomphez autant que moi. Sans vous, sans votre chère image toujours présente à Souk-el-Kmis, dix fois peut-être, découragé, j'aurais abandonné mes recherches... Regardez !

Nous étions arrivés devant un château d'eau en hémicycle. Des colonnades à demi ruinées gardaient leur charme altier. Au centre de la courbe, s'élevait un autel central consacré à Latone, déesse protectrice des eaux. Dans les ailes, des niches renfermaient les statues mutilées des petits dieux inférieurs. Au-dessous de Latone, un bassin recueillait

les sources bouillonnantes, dont les eaux débordaient l'énorme coupe et se répandaient avec fracas dans la vallée. Déjà, vingt cascades, nées des accidents du terrain, écumaient, roulaient et se brisaient sur ce sol desséché depuis mille ans.

— Une nymphée ! La nymphée de Consuetus ! Ah ! Coudignac, vous avez deviné juste ! s'exclamait M. de Vierles, émerveillé.

Je serrai avec effusion les mains de mon fiancé. Une lumière nouvelle l'illuminait. Comme une Romaine antique, j'aurais voulu, à ce moment, poser sur son front blessé la couronne de myrte et de laurier. Intéressé par cette découverte surprenante et presque féerique, mon père s'était avancé. Il examinait la déchirure qui s'était produite et il revint nous expliquer ce prodigieux coup de théâtre.

— Voici ce qui a dû se produire : à la suite des invasions arabes, les Romains abandonnèrent ce domaine. Peu à peu, cette région, peuplée et cultivée, retourna à la sauvagerie. Les terres qui surplombaient la nymphée,

n'étant plus surveillées, glissèrent et la recouvrirent. Peut-être aussi un mouvement sismologique ouvrit le sol et les eaux s'engagèrent par cette voie dans les failles de la montagne. Les sources des Latins, ces maîtres en l'art de l'hydraulique, furent perdues pour la Tunisie et cette région se dessécha. Le génie de M. Coudignac nous les rend ; qu'il me permette de lui assurer que je l'admire profondément.

Et c'est ainsi que, devant le temple de Latone, père donna son vrai consentement, le consentement de son cœur.

A cet éloge chaleureux dont il saisissait toute la signification, pour la première fois, je vis les yeux de mon cher conquistador se remplir de larmes et il murmura :

— Ah ! monsieur, j'avais souhaité un succès plus complet. Pauvres Bédouins victimes de leur témérité :

Combien je fus heureuse de ce regret dans son triomphe, à l'instant même où papa le reconnaissait pour son fils : J'avais craint, un moment, que l'énergie et l'intelligence,

chez lui, ne dominassent par trop sa sensibilité.

Tandis que je ramenais mon fiancé, pâle et exténué, vers notre petit gourbi, il me murmurait :

— Voici, Gillette, que vous me soutenez et que vous me soignez comme si vous étiez déjà ma chère femme.

Derrière nous, l'oncle André entretenait mon père, attentif, de l'exploitation qu'ils parcouraient. Petite mère n'écoutait pas. Elle considérait avec des yeux hostiles la plaine et les douars.

— Vous ne pouvez pas vous douter de l'importance financière de la découverte de Coudignac, assurait M. de Vierles. Hier de peu de prix, Souk-el-Kmis acquiert, à présent, une valeur considérable. Songez à l'avenir de cette région, maintenant arrosée. Si vous voulez vous faire une idée des prodiges accomplis par un filet d'eau en Afrique, examinez sur votre gauche ces champs. Seuls, ils étaient mouillés par les infiltrations qui ont mis Coudignac sur le chemin de la nymphée. Ne trouves-tu pas, ma sœur, qu'ils ressemblent

au décor d'une féerie au Châtelet ? On les croirait destinés à l'apothéose du bon génie sur le mauvais diable.

Maman ne répondit pas et porta son mouchoir à son visage.

Entre les figuiers et les oliviers en quinconque, les coquelicots, par milliers, formaient des lacs de vermillon. Plus loin, d'autres champs apparaissaient : jaunes, azurés, violets. Les fleurs débordaient les talus et les arbres fruitiers surabondaient : amandiers, néfliers, orangers, pêchers.

Par contraste, la montagne stérile avait des luisants métalliques de cuivre et d'acier. Pas une herbe ne se levait des cailloux. Un aigle planait, noir, dans l'air incandescent.

Nous avions regagné la villa. Il était temps, Pierre défaillait. Je l'obligeai à s'étendre sur une chaise-longue, devant la grande baie que j'avais réclamée, parce qu'elle permettait d'apercevoir jusqu'à la Méditerranée lointaine. Épuisé par ses fatigues plutôt que vraiment blessé, il avait fermé les yeux. Et je veillais sur son repos dans la maison silencieuse.

Petite mère s'était assise dans le salon. Par la portière ouverte, je pouvais l'apercevoir, raidie, dans sa gracieuse toilette vieux rose. Ses pupilles fixaient le vide. Je voulus m'approcher d'elle. D'un ton doux, mais avec un geste décidé, elle me pria de ne point m'occuper de sa personne et de rejoindre « monsieur » Coudignac. Comme elle appuya sur ce : monsieur! Pauvre maman ! Malgré elle, je l'embrassai. Elle parut insensible à ma tendresse et n'y répondit pas. Attristée, je me rapprochai de Pierre, assoupi, et j'appuyai le menton sur le haut dossier de la chaise.

Malgré le vif soleil, père, intrépide, avait voulu parcourir Souk-el-Kmis et M. de Vierles e pilotait.

... La calme respiration de mon fiancé me rassure. Mère quitte son siège et traverse le salon, avec l'allure d'une somnambule.

— Je sors ! Je vais sous la véranda, me chuchote-t-elle.

Je lui souris. Elle détourne la tête. J'entends ses petites bottines craquer sur les marches. Je la devine ; elle s'assied sur le banc de marbre et

elle remplit ses jolis yeux noisette du panorama qu'apercevra chaque jour sa Gillette.

Pierre se réveille. Honteux, il s'excuse de son assoupissement. Je le gronde.

— Déjà ! me dit-il avec un rire de bonheur.

Je le gronde plus fort. Je lui ordonne de se reposer et je me retire dans le salon. Lorsque je le vois endormi, je rentre sur la pointe des pieds et je contemple mon cher héros. Pourquoi donc m'avait-il d'abord été antipathique ? Vraiment, en y réfléchissant, je qualifie mes raisons d'enfantillages et je me repens de ne pas l'avoir compris dès la première heure.

La pensée des trois fellahs disparus me serre tout à coup le cœur. Je me promets de veiller sur leurs familles, sur ces gracieux enfants arabes sveltes et légers comme les gazelles. Dans le silence, des petits gémissements s'élèvent. Je pâlis et j'accours. Pierre dort toujours ; mais sous la véranda, maman, son mouchoir aux yeux, regrette sa grande fille et la croit perdue. Elle se suspend à mon cou et elle me l'avoue avec des sanglots qui grandissent :

— C'est affreux, je ne te reverrai plus jamais, ma petite fille. Cet abominable pays t'aura prise. Combien je regrette d'avoir écouté mon frère. Tu te souviens, je ne voulais pas de ce voyage. Ton père crut devoir t'envoyer en Tunisie, parce que tu toussais. Ah ! si nous avions su !

— Maman ! maman ! ne croyez-vous donc pas que je serai heureuse avec Pierre Coudignac ?

— Sans doute, ce monsieur ne me déplaît pas et je le crois affectueux. N'empêche, que deviendras-tu dans ce pays sauvage ? Je t'aperçois dans quelques années. Tu seras une vraie campagnarde, mal habillée, négligée. Toi, une Parisienne, y songes-tu ? Tu ne sauras plus marcher, plus parler, toi, la plus intelligente et la plus élégante des jeunes filles. Cela me navre, mon enfant.

— Pourquoi supposer cela, maman chérie ? Je vous assure que je resterai digne de vous de toutes les façons. Soyez-en certaine. Au fond, ma vie vraie, ma vie intérieure ne sera pas différente, en Afrique, de ce qu'elle eût

été en France. Pourquoi me négligerais-je? Pourquoi cesserais-je de lire, d'écrire, de penser? Pourquoi ne pas rester élégante, coquette même pour mon cher mari?

— On déclare cela avant son mariage, ma petite Gillette, et puis, lorsque l'on vit isolée au milieu des Bédouins et des agriculteurs, peu à peu on devient soi-même une sauvagesse.

— Oh! maman, si vous aviez fréquenté des Françaises de Tunisie, vous jugeriez, au contraire, qu'aucune ne perd les qualités de sa province. Il faudra que mon oncle vous conduise chez ses amies, Mmes Castagne. Vous verrez là un exemple étonnant de fidélité à leur province et à Mende. Après trente années d'Afrique, elles sont demeurées des Lozériennes, et je crois bien, qu'au contraire, leurs vertus se sont exaltées par constraste avec le milieu colonial dans lequel elles ont été obligées de vivre. J'ai longuement réfléchi à ce que vous me dites, maman. Mes troubles, mes hésitations, je les ai vaincus à force de réflexion, lorsque j'ai pensé que, partout où elle se trouve

dans le monde, la femme ne change guère; elle reste la gardienne de sa race et elle maintient intactes toutes les vertus du sol natal. L'homme, beaucoup plus facilement, évolue parce qu'il travaille, qu'il lutte avec les indigènes, les Siciliens, les Maltais, les Sardes, et qu'il doit s'adapter aux nouvelles conditions d'existence. Faut-il, petite maman, frapper dans votre main et vous donner solennellement ma parole?

— Je le veux, prononça maman en ouvrant sa paume avec un sourire encore désolé, un sourire qui s'ouvrait cependant comme un arc-en-ciel après l'orage.

Je tapai cette petite main blanche et je déclarai :

— Je jure de rester la digne fille de petite mère à Souk-el-Kmis.

— Très bien, dit maman, te voilà engagée à maintenir la grâce française dans ce pays d'Arabes. Penses-y chaque jour.

— J'y penserai plus souvent encore, à chaque instant, chaque fois que j'évoquerai ma jolie, ma coquette, ma jeune petite maman.

— Chut! Écoute! J'entends remuer... Pierre. Va vite rejoindre ton fiancé, mon enfant. Moi, je me sauve... quelques instants. Il faut que mes yeux sèchent d'abord. Et tu lui diras que, tout à l'heure, j'irai..., j'irai embrasser mon fils.

— Ah ! maman, chère maman.

Lorsque je rentre dans la pièce, Pierre a rouvert les yeux. Le sang est revenu à son teint, tout à l'heure blême. D'une voix tendre et presque triste, il me demande :

— Approchez-vous.

Je m'approche. Je m'agenouille sur des coussins près de sa chaise-longue. Il pose ses mains sur mes cheveux et il me retient ainsi, ses yeux dans mes yeux. Nous vivons des minutes émouvantes. Tout notre passé ressuscite, tout notre vaillant avenir de colons s'évoque. Oh ! plus que la joie bruyante, combien nous goûtons cette sorte d'angoisse aimante devant l'inconnu, nous fragiles, éphémères.

— Ma chère petite femme ! chuchote-t-il avec des lèvres tremblantes.

— Mon cher mari !

Dehors, par la fenêtre ouverte, le chant triomphal de l'eau remplit la montagne, mêlé aux plaintes tourbillonnantes des pleureuses arabes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	La lettre de Tunisie	7
II.	Mon oncle le Sidi	20
III.	Le bled fleuri	36
IV.	Colonisation et archéologie	64
V.	Une chasse dans les Nefzas	87
VI.	Souk-el-Kmis	111
VII.	Le caïd Sedjoumi	126
VIII.	La chapelle de Ber-Rechid	141
IX.	Les bœufs volés	153
X.	Rêve de colon	191
XI.	La vaisselle de Nabeul	199
XII.	Le « baba » de Ber-Rechid	217
XIII.	Les inquiétudes	233
XIV.	La mort de Lucien Donnelle	268
XV.	Où père juge le « vrai colon »	276
XVI.	La nymphée de Soul-El Kmis	295

3797. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 25 05 006 3